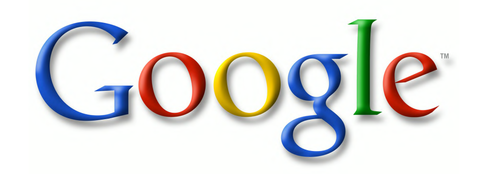
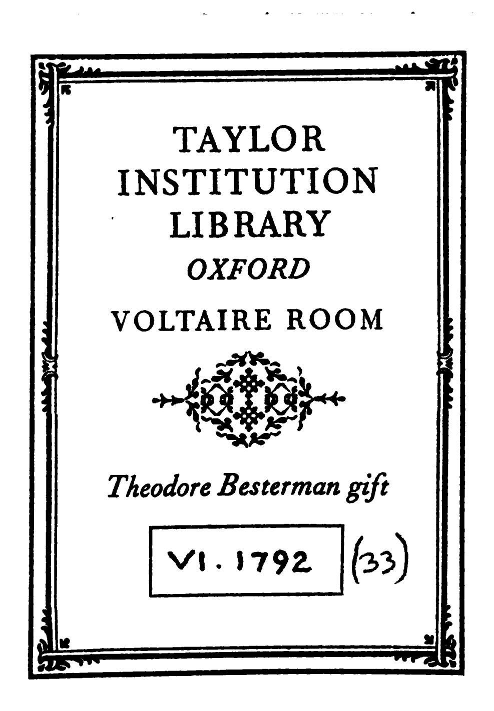






ŒUVRES DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE, MÉTAPHYSIQUE, MORALE, &c.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR. SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE, MÉTAPHYSIQUE, MORALE, &c.

TRAITÉ DE MÉTAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.

Doutes ſur l'homme.

Peu de gens s'aviſent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'eſt que l'homme. Les payſans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre eſpèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau biſe, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, ſans ſavoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, & s'aſſemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde aſſez toute l'eſpèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui & à ſes ſemblables. Une jeune pariſienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut ſervir à ſa vanité ; & l'idée confuſe qu'elle a du bonheur, & le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent ſon ame d'entendre la voix de

tout le reste de la nature. Un jeune turc, dans le silence du sérail, regarde les hommes comme des êtres supérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs esclaves; & son ~~imagination ne va pas beaucoup au-delà.~~ ~~Un prêtre dif~~tingue l'univers entier en ecclésiastiques & en laïques; & il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, & faite pour conduire l'autre, &c. &c.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complettes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup: car si vous en exceptez Hobbes, Locke, Descartes, Bayle, & un très-petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, & seulement plus confuse. Demandez au P. Mallebranche ce que c'est que l'homme; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de Dieu, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à Dieu qu'à son corps, voyant tout en Dieu, pensant, sentant tout en Dieu.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchans & de malheureux, créés pour être damnés, parmi lesquels cependant Dieu a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions, pour être sauvée.

L'un dit: l'homme est une ame unie à un corps, & quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense

nécessairement; & ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais dans la recherche de l'homme me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie: ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraîtraient irréguliers & confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvemens apparens que je vois sur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de la sphère & hors d'intérêt, & de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, & surtout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser & de sentir que j'ai présentement, & n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, & par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer de là les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces d'hommes.

DESCENDU sur ce petit amas de boue, & n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, & d'abord je me mets à chercher un homme. Je vois des singes, des éléphans, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns & les autres ont un langage que je n'entends point, & toutes leurs actions paroissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force & d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs desirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre

eux un langage bien mieux articulé encore, & bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage ; & enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes & sur les éléphans, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est-là l'homme ; & je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, & plus de facilité pour les exprimer ; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités, naissant, vivant, & mourant tout comme eux.

Après avoir passé quelque temps parmi cette espèce, je passe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je suis surpris de ce que je vois : les éléphans, les lions, les singes, les perroquets, n'y sont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît absolument différent : ils sont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête est couverte de grands crins noirs. Ils paraissent avoir sur toutes les choses des idées contraires à celles des nègres. Je suis donc forcé de changer ma définition & de ranger la nature humaine sous deux espèces : la jaune avec des crins, & la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa, & Surate, qui sont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européens qui sont blancs & qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés

avec de la barbe au menton. On m'y montre aussi beaucoup d'Américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition & mes espèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une espèce encore plus singulière que toutes celles-ci; c'est un homme vêtu d'une longue soutane noire, & qui se dit fait pour instruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez sont tous nés d'un même père; & de-là il me conte une longue histoire. Mais ce que me dit cet animal me paraît fort suspect. Je m'informe si un nègre & une négresse, à la laine noire & au nez épaté, font quelquefois des enfans blancs, portant cheveux blonds, & ayant un nez aquilin & des yeux bleus; si des nations sans barbe sont sorties des peuples barbus, & si les blancs & les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres transplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne se chargent de changer l'espèce, & ainsi du reste. On m'ajoute que jamais homme un peu instruit n'a avancé que les espèces non-mélangées dégénérassent, & qu'il n'y a guère que l'abbé Dubos qui ait dit cette sottise dans un livre intitulé: *Réflexions sur la peinture & sur la poésie, &c.*

Il me semble alors que je suis assez bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres; que les poiriers, les sapins, les chênes & les abricotiers, ne viennent point d'un même arbre, & que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes

portant crins, & les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme. (1)

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'est que la faculté de penser dans ces espèces d'homme différentes ; comment lui viennent ses idées, s'il a une ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus & des vices, &c. : mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abyme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion & de tout préjugé, & voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question : Y a-t-il un Dieu : n'y en a-t-il pas ?

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connoissance d'un Dieu créateur ; ces peuples à la vérité sont barbares, & en très-petit nombre, mais enfin ce sont des hommes ; & si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produisent ensemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'espèce différente. Mais y a-t-il eu un temps où il n'existait qu'un ou deux individus de chaque espèce ? c'est ce que nous ignorons complettement.

ſauvages hottentots auraient une idée auſſi ſublime que nous d'un être ſuprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans ſa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine. Ils prononcent le mot de Dieu ſouvent toute leur vie ſans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions & leurs lois, ſur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion: eſt-il poſſible que la connaiſſance d'un Dieu notre créateur, notre conſervateur, notre tout, ſoit moins néceſſaire à l'homme qu'un nez & cinq doigts? tous les hommes naiſſent avec un nez & cinq doigts, & aucun ne naît avec la connaiſſance de Dieu: que cela ſoit déplorable ou non, telle eſt certainement la condition humaine.

Voyons ſi nous acquérons avec le temps la connaiſſance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques & à quelques idées métaphyſiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche ſi importante, que de peſer ce qu'on peut dire pour & contre; de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raiſon?

Sommaire des raiſons en faveur de l'exiſtence de Dieu.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préſide à l'univers. La plus naturelle & la plus parfaite pour les capacités communes, eſt de conſidérer non-ſeulement l'ordre qui eſt dans

l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, & tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus & nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, &c. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent & supérieur a préparé & façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, & qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : « Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus » puissant que moi, donc cet être existe de toute éter- » nité, donc il a créé tout, donc il est infini &c. »; je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, & rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, & conduit à des connaissances bien plus vastes : en voici le précis.

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a

reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, & c'est Dieu; s'il a reçu son être d'un autre, & ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son être, doit nécessairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus, si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, & celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, & ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne: c'est-à-dire, pris tous ensemble, ils ne doivent leur existence à rien; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même: donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, & qui est l'origine de tous les autres êtres. De-là il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance; car qui peut le borner? Mais, me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contradiction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est, car si

elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers n'ont pas toujours été ce qu'elles sont ; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant ; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière ; car un rocher où du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent & qui sentent auront-elles reçu la sensation & la pensée ? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée & la sensation ne sont point de l'essence de la matière ; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être suprême, intelligent, infini, & la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, & le précis de plusieurs volumes ; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce systême.

Difficultés sur l'existence de Dieu.

1°. Si Dieu n'est pas ce monde matériel, il l'a créé, (ou bien, si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même;) mais en faisant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas serait essentiellement partie de l'essence divine: donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2°. Dieu aurait fait ce monde ou nécessairement, ou librement; s'il l'a fait par nécessité; il a dû toujours l'avoir fait; car cette nécessité est éternelle; donc en ce cas le monde serait éternel & créé; ce qui implique contradiction. Si Dieu l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédante, c'est encore une contradiction; car c'est se contredire que de supposer l'être infiniment sage faisant tout sans aucune raison qui le détermine, & l'être infiniment puissant ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, & que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes & immuables des mathématiques; la construction & la durée du corps humain

humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs & de la force des léviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, & non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin & d'avoine : ainsi du reste.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde, & tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante & pensante, prouvait un créateur & un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que Dieu infiniment sage & infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse & la bonté de Dieu ne sont point faites comme la nôtre ; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même qu'on suppose que Dieu leur en a donnée, que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure

que l'on a, & qu'il est aussi impossible que nous ne croyions pas très-barbare un être qui se conduirait comme un homme barbare, qu'il est impossible que nous ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds, quand nous l'avons mesuré avec une toise, & qu'il nous paroît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction; car c'est Dieu lui-même qui nous aura donné cette fausse idée : donc Dieu ne nous aura faits que pour nous tromper. Or c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections, jette ses créatures dans l'erreur, qui est à proprement parler, la seule imperfection : c'est visiblement se contredire. Enfin les matérialistes finiront par dire : Nous avons moins d'absurdités à dévorer dans le système de l'athéisme que dans celui du déisme; car d'un côté il faut à la vérité que nous concevions éternel & infini ce monde que nous voyons; mais de l'autre il faut que nous imaginions un autre être infini & éternel, & que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous est donc plus facile, concluront-ils, de ne pas croire un Dieu que de le croire.

Réponse à ces objections.

Les argumens contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car pour que la création

fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu ; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument, qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, & les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe ; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes & dire des absurdités, quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir & de discuter les attributs de cet être dont l'existence est démontrée, c'est toute autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les Locke, les Clarke, nous disent : « Cet être est un être intelligent, » car celui qui a tout produit doit avoir toutes les » perfections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, » sans quoi l'effet serait plus parfait que la cause » : ou bien d'une autre manière : « Il y aurait dans l'effet » une perfection qui n'aurait été produite par rien, » ce qui est visiblement absurde : Clarke 99, Locke. » Donc puisqu'il y a des êtres intelligens, & que la » matière n'a pu se donner la faculté de penser, il » faut que l'être existant par lui-même, que Dieu » soit un être intelligent ». Mais ne pourrait-on pas

rétorquer cet argument, & dire : *Il faut que Dieu soit matière*, puisqu'il y a des êtres matériels ; car sans cela la matière n'aura été produite par rien, & une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de perfection ; M. Clarke semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour ; il se fait seulement cette objection : « On dira que » Dieu a bien communiqué la divisibilité & la figure » à la matière, quoiqu'il ne soit ni figuré ni divisible ». Et il fait à cette objection une réponse très-solide & très-aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives & des limitations ; & que quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir, & doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. Clarke à celui qui lui aurait dit : « La » matière n'est point un être négatif, une limita» tion, une imperfection ; c'est un être réel, positif, » qui a ses attributs tout comme l'esprit ; or, com» ment Dieu aura-t-il pu produire un être matériel, » s'il n'est pas matériel » ? Il faut donc ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence ; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation & une limitation : ou bien si ces trois parties sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être existant

par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable: on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuse ici visiblement; car qui osera dire que la matière est une imperfection, & la pensée une perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection?* est-ce perfection par rapport à Dieu, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinosisme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, & que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mauvais par les conséquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne serait plus faux que cette conséquence: car cela prouverait seulement que notre intelligence ne ressemble pas plus à l'intelligence de Dieu, que notre manière d'être étendu ne ressemble à la manière dont Dieu remplit l'espace. Dieu n'est point dans le cas des causes que nous connaissons; il a pu créer l'esprit & la matière, sans être ni matière ni esprit: ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodò*, il est vrai: j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; son existence m'est démontrée; mais pour ses attributs & son essence, il m'est, je crois, démontré que je ne suis pas fait pour les comprendre.

Dire que Dieu n'a pu faire ce monde ni nécessairement, ni librement, n'est qu'un sophisme qui tombe

de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un Dieu, & que le monde n'est pas Dieu; & cette objection se réduit seulement à ceci : Je ne puis comprendre que Dieu ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre; donc il ne l'a pu créer. C'est comme si l'on disait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval n'a pas existé mille ans auparavant, donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de Dieu est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si Dieu existe, il est libre; & il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, & si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement; si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté?

Les lois mathématiques sont immuables; il est vrai : mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même; aucune n'agit sans mouvement, le mouvement n'existe point par lui-même, donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût

un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que sur la terre il est d'une nécessité absolue & inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres? Non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours: donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux &c., on ne peut conclure de-là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici sur-tout raisonner de bonne foi, & ne point chercher à se tromper soi-même; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production; il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux est dans ce cas: ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour, mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer; qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injuſtice & de cruauté qu'on fait à Dieu, je réponds d'abord que ſuppoſé qu'il y ait un mal moral (ce qui me paraît une chimère), ce mal moral eſt tout auſſi impoſſible à expliquer dans le ſyſtême de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds enſuite que nous n'avons d'autres idées de la juſtice que celles que nous nous ſommes formées de toute action utile à la ſociété, & conformes aux lois établies par nous pour le bien commun ; or cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec Dieu. Il eſt tout auſſi abſurde de dire de Dieu, en ce ſens, que Dieu eſt juſte ou injuſte, que de dire Dieu eſt bleu ou quarré.

Il eſt donc inſenſé de reprocher à Dieu que les mouches ſoient mangées par les araignées, & que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abuſent de leur liberté pour ſe détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des paſſions cruelles, &c. : car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes & les mouches duſſent être éternels. Pour bien aſſurer qu'une choſe eſt mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine eſt imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle ſont inégaux, ſi nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral : nous ne pouvons dire qu'une montre eſt mauvaiſe ſi nous n'avons une idée diſtincte d'un certain nombre d'eſpaces égaux, que l'aiguille

de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée ſelon laquelle ce monde-ci déroge à la ſageſſe divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il ſe trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire il y a des abſurdités : & c'eſt ce qu'il faut examiner avec application, en faiſant un petit précis de ce qu'un matérialiſte eſt obligé de croire.

Conſéquences néceſſaires de l'opinion des matérialiſtes.

Il faut qu'ils diſent que le monde exiſte néceſſairement & par lui-même, de ſorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exiſter pas, ou pourrait exiſter autrement qu'elle eſt : il faut qu'ils diſent que le monde matériel a en ſoi eſſentiellement la penſée & le ſentiment ; car il ne peut les acquérir, puiſqu'en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs, puiſqu'il eſt ſuppoſé être tout ce qui eſt. Il faut donc que cette penſée & ce ſentiment lui ſoient inhérens comme l'étendue, la diviſibilité, la capacité du mouvement, ſont inhérentes à la matière ; & il faut avec cela confeſſer qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce ſentiment & cette penſée eſſentiels au total du monde ; que ces ſentimens & ces penſées, quoiqu'inhérens dans la matière, périſſent cependant à chaque inſtant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui ſe répand dans les corps organiſés, & alors il faudra que cette ame

ſoit autre choſe que le monde. Ainſi, de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve que des chimères qui ſe détruiſent.

Les matérialiſtes doivent encore ſoutenir que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Ils ſont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu, ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer : ils ſeront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, & cent coups de canon que l'on tire, ne produiſent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils aſſurent qu'il n'y a aucune liberté ; & par-là qu'ils détruiſent tous les liens de la ſociété, & qu'ils croient une fatalité tout auſſi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement peſé le pour & le contre de l'exiſtence d'un Dieu créateur, voie à préſent de quel côté eſt la vraiſemblance.

Après nous être ainſi traînés de doute en doute, & de concluſion en concluſion, juſqu'à pouvoir regarder cette propoſition *y a-t-il un Dieu* comme la choſe la plus vraiſemblable que les hommes puiſſent penſer, & après avoir vu que la propoſition contraire eſt une des plus abſurdes, il ſemble naturel de rechercher quelle relation il y a entre Dieu & nous, de voir ſi Dieu a établi des lois pour les êtres penſans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels ; d'examiner s'il y a une morale, & ce qu'elle peut être ; s'il y a une religion établie par Dieu même. Ces queſtions ſont ſans doute d'une importance à qui

tout cède, & les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie, sont bien frivoles en comparaison : mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, & comme il pense, avant de voir quel usage il fait, ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

QUICONQUE se rendra un compte fidèle de tout ce qui s'est passé dans son entendement, avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées : mais des philosophes, qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées ; & ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit, que Dieu avait pris des cubes de matière, & les avait froissés l'un contre l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en appercevoir tout d'un coup le ridicule, & pour chercher ailleurs la vérité : mais une hypothèse ingénieuse & hardie, qui a d'abord

quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire; l'esprit s'applaudit de ces principes subtils, & se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire: Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire: Faisons exactement l'analyse des choses, & ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de Dieu, & de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si, avant de s'engager dans ce systême, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; & que, lorsqu'enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, & auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques: ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que Dieu nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il eſt donc indubitable que nos premières idées ſont nos ſenſations. Petit-à-petit nous recevons des idées compoſées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions ; nous les rangeons enſuite ſous des idées générales ; & de cette ſeule faculté que nous avons de compoſer & d'arranger ainſi nos idées, réſultent toutes les vaſtes connaiſſances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos ſens, n'ont qu'à rentrer un inſtant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complette, & même ſeulement poſitive de l'infini, mais que ce n'eſt qu'en ajoutant les choſes matérielles les unes aux autres, qu'ils ſont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte ; & cette impuiſſance, ils l'ont appelée *infini* ; ce qui eſt bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-deſſus de nos ſens. Que ſi l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve ſeulement que la matière ſera toujours diviſible ; on prouve que tous les cercles poſſibles paſſeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de ſurfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette propoſition *il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'eſt que Dieu.

Mais ce n'eſt pas aſſez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les ſens ; notre curioſité nous porte juſqu'à vouloir connaître comment

elles nous viennent. C'eſt ici que tous les philoſophes ont fait de beaux romans ; il était aiſé de ſe les épargner en conſidérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience & de la phyſique, il eſt certain que nous ne pouvons faire un ſeul pas. Juſqu'à ce que nous ayions les yeux aſſez fins pour diſtinguer les parties conſtituantes de l'or d'avec les parties conſtituantes d'un grain de moutarde, il eſt bien sûr que nous ne pourrons raiſonner ſur leurs eſſences : & juſqu'à ce que l'homme ſoit d'une autre nature, & qu'il ait des organes pour appercevoir ſa propre ſubſtance & l'eſſence de ſes idées, comme il a des organes pour ſentir, il eſt indubitable qu'il lui ſera impoſſible de les connaître. Demander comment nous penſons, & comment nous ſentons, comment nos mouvemens obéiſſent à notre volonté, c'eſt demander le ſecret du Créateur ; nos ſens ne nous fourniſſent pas plus de voies pour arriver à cette connaiſſance, qu'ils ne nous fourniſſent des aîles quand nous deſirons avoir la faculté de voler ; & c'eſt ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les ſens ; puiſque, lorſque les ſens nous manquent, les idées nous manquent ; auſſi nous eſt-il impoſſible de ſavoir comment nous penſons, par la même raiſon qu'il nous eſt impoſſible d'avoir l'idée d'un ſixième ſens ; c'eſt parce qu'il nous manque des organes qui enſeignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardieſſe d'imaginer un ſyſtême ſur la nature de

l'ame & de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que, parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. Mallebranche est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions qui nous viennent à l'occasion des objets, ne peuvent être causées par ces objets même, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes à cet égard aussi impuissans que ces objets ; il faut donc que ce soit Dieu qui nous les donne. « Or Dieu est le lien des esprits, & les » esprits subsistent en lui » ; donc c'est en lui que nous avons nos idées, & que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthousiasme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raisonnement nous donne ?

Je demande ce que veut dire, *Dieu est le lien des esprits ?* & quand même ces mots, *sentir & voir tout en Dieu*, formeraient en nous une idée distincte, je demande ce que nous y gagnerions, & en quoi nous serions plus savans qu'auparavant ?

Certainement, pour réduire le ſyſtême du père Mallebranche à quelque choſe d'intelligible, on eſt obligé de recourir au ſpinoſiſme, d'imaginer que le total de l'univers eſt Dieu, que ce Dieu agit dans tous les êtres, ſent dans les bêtes, penſe dans les hommes, végète dans les arbres, eſt penſée & caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, & enfin toutes les abſurdités qui découlent néceſſairement de ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui eſt impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philoſophie eſt de ſavoir s'arrêter où il faut, & de ne jamais marcher qu'avec un guide sûr.

Il reſte aſſez de terrain à parcourir ſans voyager dans les eſpaces imaginaires. Contentons-nous donc de ſavoir par l'expérience appuyée du raiſonnement, ſeule ſource de nos connaiſſances, que nos ſens ſont les portes par leſquelles toutes les idées entrent dans nôtre entendement; & reſſouvenons-nous bien qu'il nous eſt abſolument impoſſible de connaître le ſecret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'inſtrumens proportionnés à ſes reſſorts.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question, si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au-dehors. Nous savons que pendant le sommeil nous voyons & nous sentons des choses qui n'existent pas, peut-être notre vie est-elle un songe continuel; & la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets & entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps: il est donc très-possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous appercevons une couleur, une figure, nous entendons des sons, & il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet*: mais la substance de cet objet, quelle est-elle? c'est-là en effet que l'objet échappe à notre imagination; ce que nous nommons si hardiment *la substance*, n'est en effet que l'assemblage de

ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera t-il? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'est autre chose que mes perceptions; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte, & d'un corps tellement configuré*; mais je n'ai aucune preuve que ce corps & cette couleur existent: voilà ce que dit *Sextus Empiricus*, & à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de-là? nous conduirons-nous autrement dans notre vie? aurons-nous des idées différentes sur rien? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, & qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement:

1°. Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une

sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2°. Il est très-vrai que nos sens sont souvent trompés; mais qu'entend-on par là? Nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par l'attouchement; & comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, & qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *trompeur*, il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur grosseur; aucun même de ces attouchements qui ne sont point palpables, ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps & cette odeur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière; car lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, & que par conséquent il y a là quelque chose d'étendu & d'impénétrable. Ainsi supposé (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement

dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, & peut-être même serait-il long-temps sans en avoir d'idée : mais celui qui serait sourd & aveugle, & qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté ; & cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu & impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci ?

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs, & si mon imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, & ne suis-je point brûle quand, dans un rêve, je crois toucher du feu ?

2°. Quand j'écris mes idées sur ce papier, & qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites & pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement ? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas ? Enfin quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père & une mère, & j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire, n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle & sa tangente, je sens bien que, si un être tout-puissant me venait dire de ces deux propositions, « il y a des

» corps, & une infinité de courbes passent entre le » cercle & sa tangente », il y a une proposition qui » est fausse, devinez laquelle; je devinerais que c'est la dernière: car sachant bien que j'ai ignoré longtemps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, & que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, & par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs (1).

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, & ce que ce peut être.

Nous sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons & que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un Dieu duquel nous sommes

(1) Voyez l'article *Existence* dans l'Encyclopédie: c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée; & elle y est complettement résolue.

l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce Dieu a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible, & qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que Dieu nous a donnée? est-ce la matière qui sent & qui pense? est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une ame? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, & possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, & jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le Créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt en voyant l'homme ce que c'est que cet animal; je définirais son ame & toutes ses facultés en connaissance de cause avec autant de hardiesse que l'ont défini tant de philosophes qui n'en savaient rien; mais avouant mon ignorance & essayant ma faible raison, je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse, qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, & je vois ensuite si je puis juger du total. Je me suppose donc arrivé en Afrique, & entouré de nègres, de hottentots, & d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie sont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils

ont tous à mes yeux mêmes desirs, mêmes passions, mêmes besoins ; ils les expriment tous chacun dans leurs langues. La langue que j'entends la première est celle des animaux, cela ne peut être autrement ; les sons par lesquels ils s'expriment, ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivans de leurs passions ; ces signes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet ; je le distingue incontinent des cris & des mouvemens par lesquels il flatte un autre animal, de ceux avec lesquels il chasse, & de ceux par lesquels il se plaint ; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi avec un peu d'attention j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment, peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées : mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres ? que puis-je y voir, sinon quelques idées & quelques combinaisons de plus dans la tête, exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre ; cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous ; ils ont tous des songes & des images faibles

pendant le sommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté sentante & pensante croît avec leurs organes, s'affaiblit avec eux, périt avec eux ; que l'on verse le sang d'un singe & d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un & dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt après, leurs sens extérieurs n'agissent plus, & enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée ; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé : c'est donc Dieu qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir & d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes : voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, & comme les singes le sont aux huîtres & aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent : Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux ; il a une ame spirituelle & immortelle : car (remarquez bien ceci) si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement &c. ; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière, elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage & l'image d'un Dieu. J'écoute ces maîtres, & je leur réponds

toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien & cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien & eux. Les uns me répondent, ce chien est une forme substantielle ; les autres me disent, n'en croyez rien, les formes substantielles sont des chimères ; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, & rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot, & comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, & je leur dis : Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez ; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tous ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations ; & si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, Dieu en leur donnant ces organes aura fait un ouvrage inutile ; & Dieu, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me répondre, c'est qu'ils conjecturent que les ressorts des animaux, qui paraissent les organes de leurs sentimens, sont nécessaires à leur vie, & ne sont chez eux que les ressorts

de la vie ; mais cette réponſe n'eſt qu'une ſuppoſition déraiſonnable.

Il eſt certain que pour vivre on n'a beſoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces ſens, & qui vivent ; donc ces organes de ſentiment ne ſont donnés que pour le ſentiment ; donc les animaux ſentent comme nous ; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une eſpèce différente de celle qui anime les brutes. Il eſt donc clair juſqu'à préſent que ni les philoſophes, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que cette ame : il m'eſt ſeulement prouvé que c'eſt quelque choſe de commun entre l'animal appelé *homme*, & celui qu'on nomme *bête*. Voyons ſi cette faculté commune à tous ces animaux eſt matière ou non.

Il eſt impoſſible, me dit-on, que la matière penſe. Je ne vois pas cette impoſſibilité. Si la penſée était un compoſé de la matière, comme ils me le diſent, j'avouerais que la penſée devrait être étendue & diviſible ; mais ſi la penſée eſt un attribut de Dieu, donné à la matière, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire que cet attribut ſoit étendu & diviſible ; car je vois que Dieu a communiqué d'autres propriétés à la matière, leſquelles n'ont ni étendue, ni diviſibilité ; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit ſans corps intermédiaires, & qui agit en raiſon directe de la maſſe, & non des ſurfaces, & en raiſon doublée inverſe des diſtances, eſt une qualité réelle démontrée, & dont la cauſe eſt auſſi cachée que celle de la penſée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, & selon ce qui me paraît le plus probable ; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi je juge que la même cause agit dans les bêtes & dans les hommes à proportion de leurs organes ; & je crois que ce principe commun aux hommes & aux bêtes est un attribut donné par Dieu à la matière. Car si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame pense toujours ; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes : pensent-ils sans cesse ? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein & profond ? les bêtes ont-elles à tous momens des idées ? quelqu'un qui est évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui est réellement une mort passagère ? Si l'ame ne pense pas toujours, il est donc absurde de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. Que pourrions-nous en conclure, sinon que Dieu a organisé les corps pour penser comme pour manger & pour digérer ? En m'informant de l'histoire du genre humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi sur cet article. Je lis le plus ancien livre qui soit au monde, conservé par un peuple qui se prétend le plus ancien peuple ; ce livre me dit même que Dieu semble penser comme moi ; il m'apprend que Dieu a autrefois donné aux Juifs les lois les plus

détaillées que jamais nation ait reçues ; il daigne leur prefcrire jufqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, & il ne leur dit pas un mot de leur ame ; il ne leur parle que des peines & des récompenfes temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la fpiritualité & l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, Dieu eft venu apprendre aux hommes que leur ame eft immortelle ; mais moi qui fuis d'une autre fphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette difparate que l'on met fur le compte de Dieu. Il femble étrange à ma raifon que Dieu ait fait croire aux hommes le pour & le contre ; mais fi c'eft un point de révélation où ma raifon ne voit goutte, je me tais & j'adore en filence. Ce n'eft pas à moi d'examiner ce qui a été révélé, je remarque feulement que ces livres révélés ne difent point que l'ame foit fpirituelle ; ils nous difent feulement qu'elle eft immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire ; car il paraît auffi poffible à Dieu de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle foit) pour la conferver que pour la détruire. Ce Dieu qui peut comme il lui plaît conferver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut affurément faire durer à jamais la faculté de penfer dans une partie de ce corps ; s'il nous a dit en effet que cette partie eft immortelle, il faut en être perfuadé.

Mais de quoi cette ame eft-elle faite ? c'eft ce que l'être fuprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces

recherches, que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, & la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet exercice, & pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions & mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet Dieu a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, & qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes & des animaux leur viennent par les sens; & j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire, lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties & qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri: j'aimerais autant dire qu'il boit & mange après sa mort, que de dire qu'il lui

reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre, & certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que Dieu ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau & de l'homme. Dieu peut aussi avoir donné aux hommes & aux animaux une ame simple, immatérielle, & la conserver indépendamment de leurs corps. Cela lui est aussi possible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, de donner aux hommes deux nez & quatre mains, des aîles & des griffes; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choses possibles, il me semble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la sensation de l'homme, soit une chose immortelle; qui me prouvera qu'elle l'est? Quoi, moi qui ne sais point quelle est la nature de cette chose, j'affirmerai qu'elle est éternelle! moi qui sais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par sa nature! & tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le desire!

Il serait bien doux en effet de survivre à soi-même; de conserver éternellement la plus excellente partie

de son être dans la destruction de l'autre, de vivre à jamais avec ses amis &c. Cette chimère (à l'envisager en ce seul sens) serait consolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le système de la métempsycose; mais ce système a-t-il plus de vraisemblance que les *Mille & une nuits?* & & n'est-il pas un fruit de l'imagination vive & absurde de la plupart des philosophes orientaux? Mais je suppose, malgré toutes les vraisemblances, que Dieu conserve après la mort de l'homme ce qu'on appelle son *ame*, & qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la destruction ordinaire de toutes choses: je demande ce que l'homme y gagnera; je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort?

Ce qui constitue la personne de Jacques, ce qui fait que Jacques est soi-même, & le même qu'il était hier à ses propres yeux, c'est qu'il se ressouvient des idées qu'il avait hier, & que dans son entendement il unit son existence d'hier à celle d'aujourd'hui; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, son existence passée lui serait aussi étrangère que celle d'un autre homme; il ne serait pas plus le Jacques d'hier, la même personne, qu'il ne serait Socrate ou César. Or je suppose que Jacques dans sa dernière maladie a perdu absolument la mémoire, & meurt par conséquent sans être ce même Jacques qui a vécu: Dieu rendra-t-il à son ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'existent plus? en ce cas, ne sera-ce pas un homme tout nouveau, aussi

different du premier qu'un Indien l'eſt d'un Européen ?

Mais on peut dire auſſi que Jacques ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, ſon ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouiſſement ou après un tranſport au cerveau ; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne ceſſe pas d'être le même homme lorſqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de Jacques, s'il en a une, & qu'elle ſoit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le ſuppoſe, pourra recouvrer la mémoire après ſa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouiſſement pendant la vie ; donc Jacques ſera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être propoſées, & celui qui trouvera une manière ſûre de réſoudre l'équation de cette inconnue, ſera je penſe un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres ; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'eſt aſſez pour moi que je voie juſqu'où je peux aller. Je n'aſſure point que j'aie des démonſtrations contre la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame ; mais toutes les vraiſemblances ſont contr'elles ; & il eſt également injuſte & déraiſonnable de vouloir une démonſtration dans une recherche qui n'eſt ſuſceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'eſprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la ſociété, & les faire ſouvenir que les anciens Juifs,

dont

dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle & mortelle; sans compter de grandes sectes de philosophes qui valaient bien les Juifs, & qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme est libre.

PEUT-ÊTRE n'y a-t-il pas de question plus simple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philosophes ont hérissé cette matière, & la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de Dieu son secret & de concilier sa prescience avec le libre arbitre, sont cause que l'idée de la liberté s'est obscurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'est si bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, sans se ressouvenir de toutes les difficultés qui marchent à sa suite, qu'on ne s'entend presque plus à présent quand on demande si l'homme est libre.

Ce n'est plus ici le lieu de feindre un être doué de raison, lequel n'est point homme, & qui examine avec indifférence ce que c'est que l'homme, c'est ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans soi-même, & qu'il se rende témoignage de son propre sentiment.

Dépouillons d'abord la question de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarrasser, & définissons ce que nous entendons par ce mot *liberté*.

La liberté eſt uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre ſe mouvait par ſon choix, elle ſerait libre; les animaux & les hommes ont ce pouvoir; donc ils ſont libres. Je puis à toute force conteſter cette faculté aux animaux; je puis me figurer, ſi je veux abuſer de ma raiſon, que les bêtes qui me reſſemblent en tout le reſte, diffèrent de moi en ce ſeul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni ſenſations, ni deſirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, & que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma penſée à telle ou telle conſidération &c. Si quelqu'un vient me dire: Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un ſentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le ſoleil large de deux pieds, quoiqu'il ſoit en groſſeur, par rapport à la terre, à-peu-près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un: Le cas eſt différent: Dieu ne m'a point trompé en me faiſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une groſſeur proportionnée à ſa diſtance; telles ſont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis & ne dois appercevoir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur & de leur éloignement; & telle eſt la nature de mes organes, que ſi ma vue pouvait appercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre. Il en eſt de

même du ſens de l'ouïe & de celui de l'odorat. Je n'ai les ſenſations plus ou moins fortes, toutes choſes égales, que ſelon que les corps ſonores & odoriférans ſont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais ſi je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, Dieu m'aurait créé exprès pour me tromper, de même que s'il me faiſait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; & il ne résulterait rien de cette tromperie, ſinon une abſurdité dans la manière d'agir d'un être ſuprême infiniment ſage.

Et qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à Dieu ; car premièrement ce Dieu étant prouvé, il eſt démontré que c'eſt lui qui eſt la cauſe de ma liberté en cas que je ſois libre ; & qu'il eſt l'auteur abſurde de mon erreur, ſi m'ayant fait un être purement patient ſans volonté, il me fait accroire que je ſuis agent & que je ſuis libre.

Secondement s'il n'y avait point de Dieu, qui eſt-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce ſentiment de liberté en me mettant dans l'eſclavage ? ferait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être inſtruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de Dieu le ſentiment de ma volonté ſans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté ; donc je ſuis un agent.

Vouloir & agir, c'eſt préciſément la même choſe qu'être libre. Dieu lui-même ne peut être libre que dans ce ſens. Il a voulu & il a agi ſelon ſa volonté.

Si on ſuppoſait ſa volonté déterminée néceſſairement; ſi on diſait : il a été néceſſité à vouloir ce qu'il a fait; on tomberait dans une auſſi grande abſurdité que ſi on diſait : il y a un Dieu, & il n'y a point de Dieu; car ſi Dieu était néceſſité, il ne ſerait plus agent, il ſerait patient, & il ne ſerait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque choſe qui exiſte; donc quelque être eſt de toute éternité; donc cet être exiſte par lui-même d'une néceſſité abſolue; donc il eſt infini; donc tous les autres êtres viennent de lui, ſans qu'on ſache comment; donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement & la vie; donc il nous a donné cette liberté que nous ſentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous ſentons en nous.

La liberté dans Dieu eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qu'il veut, & d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de Dieu à l'homme eſt le pouvoir faible, limité & paſſager de s'appliquer à quelques penſées, & d'opérer certains mouvemens. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent point encore, & des eſpèces d'animaux qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte à vouloir & à opérer des mouvemens ſeulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les cauſes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons ſouvent des paſſions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un

homme voudrait ne pas aimer une maîtresse infidelle, & ses desirs, plus forts que la raison, le ramènent vers elle : on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriser; on souhaite de mener une vie tranquille, & l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés presque toute notre vie, ont fait croire que nous sommes liés de même dans tout le reste; & on a dit: l'homme est tantôt emporté avec une rapidité & des secousses violentes dont il sent l'agitation; tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il n'est pas plus le maître; c'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids & la flétrissure de ses fers, mais il est toujours esclave.

Ce raisonnement, qui n'est que la logique de la faiblesse humaine, est tout semblable à celui-ci : Les hommes sont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de santé.

Or qui ne voit l'impertinence de cette conclusion? qui ne voit au contraire que de sentir sa maladie est une preuve indubitable qu'on a eu de la santé, & que sentir son esclavage & son impuissance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puissance & de la liberté?

Lorsque vous aviez cette passion furieuse, votre volonté n'était plus obéie par vos sens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorsqu'une paralysie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute sa vie dominé par des passions

violentes, ou par des images qui occupassent sans cesse son cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui consiste à pouvoir penser quelquefois ce qu'on veut; & c'est le cas où sont plusieurs fous qu'on renferme, & même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il est bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raison que nous ne sommes pas tous également éclairés, également robustes, &c. La liberté est la santé de l'ame; peu de gens ont cette santé entière & inaltérable. Notre liberté est faible & bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, & cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raison souveraine de tous nos desirs; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvemens involontaires. Nous ne sommes ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels, que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses même dont nous sentons la jouissance, & parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une conversation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appesantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze, tiers

& demi, multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes & trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaison pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puissance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté sont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui est obéie quelquefois par nos sens. « Mais cette » volonté, disent-ils, est nécessairement déterminée » comme une balance toujours emportée par le plus » grand poids ; l'homme ne veut que ce qu'il juge le » meilleur ; son entendement n'est pas le maître de ne » pas juger bon ce qui lui paraît bon. L'entendement » agit nécessairement : la volonté est déterminée par » l'entendement ; donc la volonté est déterminée par » une volonté absolue ; donc l'homme n'est pas libre ».

Cet argument qui est très-éblouissant, mais qui, dans le fond, n'est qu'un sophisme, a séduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font presque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi consiste le défaut de ce raisonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choses dont l'idée lui est présente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra ; & il ne souhaiterait point d'y aller, & ne se déterminerait point à y aller, si son entendement ne lui représentait point ce spectacle comme une chose agréable. Or c'est en cela même que consiste sa liberté ; c'est dans le pouvoir de se déterminer soi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaisir, est une contradiction formelle & une impossibilité. L'homme

ſe détermine à ce qui lui ſemble le meilleur; & cela eſt inconteſtable; mais le point de la queſtion eſt de ſavoir s'il a en ſoi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de ſe déterminer ou non. Ceux qui diſent : « L'aſſentiment de l'eſprit eſt néceſſaire & détermine » néceſſairement la volonté », ſuppoſent que l'eſprit agit phyſiquement ſur la volonté. Ils diſent une abſurdité viſible; car ils ſuppoſent qu'une penſée eſt un petit être réel qui agit réellement ſur un autre être nommé la volonté; & ils ne font pas réflexion que ces mots, *la volonté*, *l'entendement*, &c. ne ſont que des idées abſtraites, inventées pour mettre de la clarté & de l'ordre dans nos diſcours, & qui ne ſignifient autre choſe ſinon l'homme *penſant* & l'homme *voulant*. *L'entendement* & la *volonté* n'exiſtent donc pas réellement comme des êtres différens, & il eſt impertinent de dire que l'un agit ſur l'autre.

S'ils ne ſuppoſent pas que l'eſprit agiſſe phyſiquement ſur la volonté, il faut qu'ils diſent, ou que l'homme eſt libre, ou que Dieu agit pour l'homme, détermine l'homme, & eſt éternellement occupé à tromper l'homme; auquel cas il avouent au moins que Dieu eſt libre. Si Dieu eſt libre, la liberté eſt donc poſſible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raiſon pour dire que l'homme ne l'eſt pas.

Ils ont beau dire, l'homme eſt déterminé par le plaiſir; c'eſt confeſſer, ſans qu'ils y penſent, la liberté; puiſque faire ce qui fait plaiſir c'eſt être libre.

Dieu, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que ſelon ſon plaiſir.

Tous les ſophiſmes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de Dieu.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci :

« Dieu ſait certainement qu'une choſe arrivera ; il » n'eſt donc pas au pouvoir de l'homme de ne la pas » faire. »

Premièrement remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on eſt obligé de reconnaître dans Dieu. On peut dire : Dieu ſait ce qui arrivera ; il n'eſt pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera ? Que prouve donc ce raiſonnement tant rebattu ? rien autre choſe ſinon que nous ne ſavons & ne pouvons ſavoir ce que c'eſt que la preſcience de Dieu, & que tous ſes attributs ſont pour nous des abymes impénétrables.

Nous ſavons démonſtrativement que ſi Dieu exiſte, Dieu eſt libre ; nous ſavons en même temps qu'il ſait tout, mais cette preſcience & cette omniſcience ſont auſſi incompréhenſibles pour nous que ſon immenſité, ſa durée infinie déjà paſſée, ſa durée infinie à venir, la création, la conſervation de l'univers, & tant d'autres choſes que nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette diſpute ſur la preſcience de Dieu n'a cauſé tant de querelles que parce qu'on eſt ignorant & préſomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne ſais point ce que ſont les attributs de Dieu, & je ne ſuis point fait pour embraſſer ſon eſſence ? mais c'eſt ce qu'un bachelier ou licencié ſe gardera bien d'avouer : c'eſt ce

qui les a rendus les plus abſurdes des hommes & fait d'une ſcience ſacrée un miſérable charlataniſme.

CHAPITRE VIII.

De l'homme conſidéré comme un être ſociable.

Le grand deſſein de l'auteur de la nature ſemble être de conſerver chaque individu un certain temps, & de perpétuer ſon eſpèce. Tout animal eſt toujours entraîné par un inſtinct invincible à tout ce qui peut tendre à ſa conſervation ; & il y a des momens où il eſt emporté par un inſtinct preſque auſſi fort à l'accouplement & à la propagation, ſans que nous puiſſions jamais dire comment tout cela ſe fait.

Les animaux les plus ſauvages & les plus ſolitaires ſortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, & ſe ſentent liés pour quelques mois par des chaînes inviſibles à des femelles & à des petits qui en naiſſent ; après quoi ils oublient cette famille paſſagère & retournent à la férocité de leur ſolitude, juſqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en ſortir. D'autres eſpèces ſont formées par la nature pour vivre toujours enſemble, les unes dans une ſociété réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les caſtors, & quelques eſpèces d'oiſeaux ; les autres ſont ſeulement raſſemblées par un inſtinct plus aveugle qui les unit ſans objet & ſans deſſein apparent, comme les troupeaux ſur la terre & les harengs dans la mer.

L'homme n'eſt pas certainement pouſſé par ſon

instinct à former une société policée telle que les fourmis & les abeilles ; mais à considérer ses besoins, ses passions & sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit, pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, & leur amour naturel pour leurs enfans aura bientôt éveillé leur industrie, & donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, & de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre & celui de l'accouplement ; non-seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi pour son espèce une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère, déchiré en mille pièces & tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié & continuera son chemin ; & cependant cette même chienne défendra son petit & mourra en combattant, plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant près d'être dévoré par quelque animal, il sentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, & un desir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié & de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour propre :

aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes ; c'est déjà beaucoup que nous ayions cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faible secours pour nous faire vivre en société : elle n'aurait jamais pu servir à fonder de grands empires & des villes florissantes, si nous n'avions pas eu de grandes passions.

Ces passions dont l'abus fait à la vérité tant de mal, sont en effet la principale cause de l'ordre que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'orgueil est sur-tout le principal instrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la société. A peine les besoins eurent rassemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'apperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable, aussi-bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que, s'ils faisaient pour le bien commun de la société quelque chose qui leur coûtait un peu de leur bien-être, leur orgueil en serait amplement dédommagé.

On distingua donc de bonne heure les hommes en deux classes ; la première, des hommes divins, qui sacrifient leur amour-propre au bien public ; la seconde, des misérables qui n'aiment qu'eux-mêmes ; tout le monde voulut & veut être encore de la première classe, quoique tout le monde soit dans le fond du cœur de la seconde ; & les hommes les plus lâches & les plus abandonnés à leurs propres desirs crièrent

plus haut que les autres, qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui est une des branches de l'orgueil, & qui se remarque aussi visiblement dans un pédant de collége & dans un bailli de village que dans un pape & dans un empereur, excita encore puissamment l'industrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en savait plus qu'eux, & qu'on leur serait utile.

Il fallut sur-tout se servir de leur avarice pour acheter leur obéissance. On ne pouvait leur donner beaucoup sans avoir beaucoup, & cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin sans le secours de l'envie, passion très-naturelle, que les hommes déguisent toujours sous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la paresse & aiguisa le génie de quiconque vit son voisin puissant & heureux. Ainsi, de proche en proche, les passions seules réunirent les hommes, & tirèrent du sein de la terre tous les arts & tous les plaisirs. C'est avec ce ressort que Dieu appelé par Platon, l'éternel géomètre, & que j'appelle ici l'éternel machiniste, a animé & embelli la nature: les passions sont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raisonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né sans passions, & qu'il n'en a eu que pour avoir désobéi à Dieu, auraient aussi bien fait de dire que l'homme était d'abord une

belle ſtatue que Dieu avait formée, & que cette ſtatue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre & toutes ſes branches ſont auſſi néceſſaires à l'homme que le ſang qui coule dans ſes veines; & ceux qui veulent lui ôter ſes paſſions, parce qu'elles ſont dangereuſes, reſſemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout ſon ſang, parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents ſont une invention du diable, parce qu'ils ſubmergent quelques vaiſſeaux, & qui ne ſongerait pas que c'eſt un bienfait de Dieu par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenſes diviſent? Il eſt donc très-clair que c'eſt à nos paſſions & à nos beſoins que nous devons cet ordre & ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; & il eſt très-vraiſemblable que Dieu ne nous a donné ces beſoins, ces paſſions, qu'afin que notre induſtrie les tournât à notre avantage. Que ſi beaucoup d'hommes en ont abuſé, ce n'eſt pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais uſage. Dieu a daigné mettre ſur la terre mille nourritures délicieuſes pour l'homme: la gourmandiſe de ceux qui ont tourné cette nourriture en poiſon mortel pour eux, ne peut ſervir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu & du vice.

Pour qu'une société subsistât, il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois semblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des passions, & des opinions de ceux qui les ont inventées, & de la nature du climat où les hommes se sont assemblés en société. Dans un pays chaud où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme, là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays les pères & les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; par-tout ailleurs une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère, à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie & de mort sur leurs enfans. En Normandie, un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, & en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent vertueux ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, & criminel ce qui leur est contraire.

Ainſi un homme qui s'oppoſera en Hollande au pouvoir arbitraire, ſera un homme très-vèrtueux; & celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, ſera condamné au dernier ſupplice. Le même juif qui à Metz ſerait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Conſtantinople, & en ſera plus eſtimé des muſulmans.

La plupart des lois ſe contrarient ſi viſiblement, qu'il importe aſſez peu par quelles lois un Etat ſe gouverne; mais ce qui importe beaucoup c'eſt que les lois une fois établies ſoient exécutées. Ainſi il n'eſt d'aucune conſéquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés & de cartes; mais on ne pourra jouer un ſeul moment ſi l'on ne ſuit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on ſera convenu (1).

---

(1) Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir preſque rien d'arbitraire dans les lois. 1°. La raiſon ſuffit pour nous faire connaître les droits des hommes: droits qui dérivent tous de cette maxime ſimple, qu'entre deux êtres ſenſibles, égaux par la nature, il eſt contre l'ordre que l'un faſſe ſon bonheur aux dépens de l'autre. 2°. La raiſon montre également qu'il eſt utile en général au bien des ſociétés que les droits de chacun ſoient reſpectés, & que c'eſt en aſſurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, ſoit à procurer à l'eſpèce humaine tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible, ſoit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité poſſible. Qu'on examine enſuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes ſont conformes à l'intérêt

» La

La vertu & le vice, le bien & le mal moral, eſt donc en tout pays ce qui eſt utile ou nuiſible à la ſociété; & dans tous les lieux & dans tous les temps celui qui ſacrifie le plus au public eſt celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne ſont autre choſe que les actions dont nous retirons de l'avantage, & les crimes les actions qui nous ſont contraires. La vertu eſt l'habitude de faire de ces choſes qui plaiſent aux hommes, & le vice l'habitude de faire des choſes qui leur déplaiſent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat ſoit préciſément ce qu'on appelle vice dans un autre,

---

général, que les autres y ſont contraires. Elles ſont donc ou juſtes ou injuſtes par elles-mêmes. Il ne ſuffit donc pas que la ſociété ſoit réglée par des lois, il faut que ces lois ſoient juſtes. Il ne ſuffit pas que les individus ſe conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes ſe conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il eſt arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'eſt ſeulement avouer qu'on ignore ſi cette loi eſt conforme ou contraire à la juſtice. Un médecin peut dire: il eſt indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela ſignifie, il faut lui donner un vomitif, & j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à ſon état. Dans la légiſlation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts phyſiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conſéquences des deux moyens qui dès-lors nous paraiſſent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance & non de la nature des choſes.

& que la plupart des règles du bien & du mal diffèrent comme les langages & les habillemens, cependant il me paraît certain quil y a des lois naturelles dont les hommes ſont obligés de convenir par tout l'univers malgré qu'ils en aient. Dieu n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche, par leſquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un inſtinct puiſſant par lequel elles travaillent & ſe nourriſſent enſemble, & il a donné à l'homme certains ſentimens dont il ne peut jamais ſe défaire, & qui ſont les liens éternels & les premières lois de la ſociété dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre eſpèce eſt née, par exemple, avec nous, & agit toujours en nous, à moins qu'elle ne ſoit combattue par l'amour-propre qui doit toujours l'emporter ſur elle. Ainſi un homme eſt toujours porté à aſſiſter un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le ſauvage le plus barbare revenant du carnage, & dégouttant du ſang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des ſouffrances de ſon camarade, & lui donnera tous les ſecours qui dépendront de lui.

L'adultère & l'amour des garçons ſeront permis chez beaucoup de nations: mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il ſoit permis de manquer à ſa parole; parce que la ſociété peut bien ſubſiſter entre des adultères & des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui ſe feraient gloire de ſe tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte parce que tous les biens étaient communs; mais dès que vous avez établi le *tien* & le *mien*, il vous sera alors impossible de ne pas regarder le vol comme contraire à la société, & par conséquent comme injuste.

Il est si vrai que le bien de la société est la seule mesure du bien & du mal moral, que nous sommes forcés de changer, selon le besoin, toutes les idées que nous nous sommes formées du juste & de l'injuste.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec sa fille, & nous flétrissons aussi du nom d'incestueux le frère qui abuse de sa sœur; mais dans une colonie naissante où il ne restera qu'un père avec un fils & deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le soin que prendra cette famille, de ne pas laisser périr l'espèce.

Un frère qui tue son frère est un monstre; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de sauver sa patrie que de sacrifier son frère, serait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, & nous en faisons une vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge, que de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher, & celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une action héroïque? Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami; celui qui en ce cas dirait la vérité, serait

couvert d'opprobe : & nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, & un frère, qui, pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. de Thou, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de Cinq-Mars, est en bénédiction chez les Français; s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime & de la vertu, du bien & du mal moral; il n'y aura donc point de bien en soi & indépendant de l'homme? je demanderai à ceux qui font cette question, s'il y a du froid & du chaud, du doux & de l'amer, de la bonne & de la mauvaise odeur, autrement que par rapport à nous? n'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule, ferait un raisonneur très-ridicule? pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous, raisonnerait-il mieux? notre bien & notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous; pourquoi notre bien & notre mal moral seraient-ils dans un autre cas?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de Dieu bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand Dieu aura dit aux hommes : « Je veux qu'il y ait tant de

» royaumes ſur la terre, & pas une république. Je
» veux que les cadets aient tout le bien des pères, &
» qu'on puniſſe de mort quiconque mangera des
» dindons ou du cochon; » alors ces lois deviendront
certainement la règle immuable du bien & du mal.
Mais comme Dieu n'a pas daigné, que je ſache, ſe
mêler ainſi de notre conduite, il faut nous en tenir
aux préſens qu'il nous a faits. Ces préſens ſont la
raiſon, l'amour-propre, la bienveillance pour notre
eſpèce, les beſoins, les paſſions, tous moyens par
leſquels nous avons établi la ſociété.

Bien des gens ſont prêts ici à me dire : Si je trouve
mon bien-être à déranger votre ſociété, à tuer, à
voler, à calomnier, je ne ſerai donc retenu par rien,
& je pourrai m'abandonner ſans ſcrupule à toutes
mes paſſions ? Je n'ai autre choſe à dire à ces gens-là,
ſinon que probablement ils ſeront pendus, ainſi que
je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes
moutons; c'eſt préciſément pour eux que les lois ſont
faites, comme les tuiles ont été inventées contre la
grêle & contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main, &
qui en abuſent pour déſoler le monde, qui envoient
à la mort une partie des hommes, & réduiſent l'autre
à la misère; c'eſt la faute des hommes s'ils ſouffrent
ces ravages abominables, que ſouvent même ils
honorent du nom de vertu; ils n'ont à s'en prendre
qu'à eux-mêmes, aux mauvaiſes lois qu'ils ont faites,
ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter
de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, ſont les premiers à crier que Dieu a donné des règles du bien & du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne faſſe des actes ſolennels de religion ; & je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'eſt un malheur attaché à l'humanité, que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conſerver, nous nous détruiſons mutuellement avec fureur & avec folie. Preſque tous les animaux ſe mangent les uns les autres, & dans l'eſpèce humaine les mâles s'exterminent par la guerre. Il ſemble encore que Dieu ait prévu cette calamité en faiſant naître parmi nous plus de mâles que de femelles : en effet les peuples qui ſemblent avoir ſongé de plus près aux intérêts de l'humanité, & qui tiennent des regiſtres exacts des naiſſances & des morts, ſe ſont apperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il ſera aiſé de voir qu'il eſt très-vraiſemblable que tous ces meurtres & ces brigandages ſont funeſtes à la ſociété, ſans intéreſſer en rien la Divinité. Dieu a mis les hommes & les animaux ſur la terre, c'eſt à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée ; malheur au taureau qui ſera attaqué par un lion, & aux moutons qui ſeront rencontrés par les loups. Mais ſi un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, & Dieu te punira ; le loup lui répondrait : Je fais mon bien phyſique, & il

y a apparence que Dieu ne se soucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger & du chien qui pouvaient le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un être suprême nous eût donné des lois, & nous eût proposé des peines & des récompenses! qu'il nous eût dit : Ceci est vice en soi, ceci est vertu en soi. Mais nous sommes si loin d'avoir des règles du bien & du mal, que de tous ceux qui ont osé donner des lois aux hommes de la part de Dieu, il n'y en a pas un qui ait donné la dix millième partie des règles dont nous avons besoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner sans réserve à toutes les fureurs de ses desirs effrénés, & que, n'ayant en soi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille soldats bien affectionnés à son service; encore risquera-t-il beaucoup en se declarant ainsi l'ennemi du genre-humain. Mais si cet homme n'est qu'un simple particulier, pour peu qu'il ait de raison, il verra qu'il a choisi un très-mauvais parti, & qu'il sera puni infailliblement, soit par les châtimens si sagement inventés par les hommes contre les ennemis de la société, soit par la seule crainte du châtiment, laquelle est un supplice assez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les loix, est d'ordinaire la plus misérable. Il est moralement impossible qu'un méchant homme ne soit pas reconnu; & dès qu'il est seulement

ſoupçonné, il doit s'appercevoir qu'il eſt l'objet du mépris & de l'horreur. Or, Dieu nous a ſagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais ſouffrir que les autres hommes nous haïſſent & nous mépriſent; être mépriſé de ceux avec qui l'on vit eſt une choſe que perſonne n'a jamais pu & ne pourra jamais ſupporter. C'eſt peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injuſtices des hommes; c'eſt par cette crainte mutuelle que Dieu a jugé à propos de les lier. Ainſi tout homme raiſonnable conclura qu'il eſt viſiblement de ſon intérêt d'être honnête homme. La connaiſſance qu'il aura du cœur humain, & la perſuaſion où il ſera qu'il n'y a en ſoi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen, & de remplir tous les devoirs de la vie. Auſſi remarque-t-on que les philoſophes (qu'on baptiſe du nom d'incrédules & de libertins), ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liſte de tous les grands-hommes de l'antiquité, on ſait que la Mothe le Vayer, précepteur du frère de Louis XIII, Bayle, Locke, Spinoſa, Milord Shaftesbury, Collins, &c. étaient des hommes d'une vertu rigide; & ce n'eſt pas ſeulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un eſprit droit eſt honnête homme par la même raiſon que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuitz à du vin de Brie, & des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une ſaine éducation perpétue ces ſentimens chez tous les hommes, & de-là eſt venu ce ſentiment univerſel qu'on appelle

honneur, dont les plus corrompus ne peuvent se défaire, & qui est le pivot de la société. Ceux qui auraient besoin du secours de la religion pour être honnêtes gens, seraient bien à plaindre; & il faudrait que ce fussent des monstres de la société; s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les sentimens nécessaires à cette société, & s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit se trouver dans notre nature..

A M. DE FORMONT.

En réponse à une lettre du 6 janvier 1736, sur la matérialité de l'ame.

Il est vrai que si l'on peut prouver qu'il y a une incompatibilité, une contradiction formelle entre la matière & la pensée, toutes les probabilités en faveur de la matière pensante sont détruites.

Il est donc vrai que le fort de la dispute, comme vous le dites très-bien, roule sur cette question: *La matière pensante est-elle une contradiction?*

1°. J'observerai qu'il ne s'agit pas de savoir si la matière pense par elle-même; elle ne fait rien, elle ne peut avoir le mouvement ni l'existence par elle-même (du moins cela me paraît démontré); il s'agit uniquement de savoir si le Créateur qui lui a donné le mouvement, le pouvoir incompréhensible de le communiquer, peut aussi lui communiquer, lui unir la pensée.

Or s'il était vrai qu'on prouvât que Dieu n'a pu communiquer, n'a pu unir la pensée à la matière, il me paraît qu'on prouverait aussi par-là que Dieu n'a pu lui unir un être pensant; car je dirai contre l'être pensant uni à la matière tout ce qu'on dira contre la pensée unie à la matière.

On ne connaît rien dans les corps, dira-t-on, qui ressemble à une pensée: cela est vrai; mais je réponds, une pensée est l'action d'un être pensant; donc il n'y a rien, selon vous, dans la matière qui ait la moindre analogie à un être pensant; donc selon vous-même, vous prouveriez qu'un être immatériel ne peut être en rien affecté par la matière; donc, selon vous-même, l'homme ne penserait point, ne sentirait point; donc en prétendant prouver l'impossibilité où est la matière de penser, vous prouveriez qu'en effet nous ne pouvons penser, ce qui serait absurde. En un mot, si la pensée ne peut être dans la matière, je ne vois pas comment un être pensant peut être dans la matière. Or, de quelque manière que nous nous tournions, il est très-vrai qu'il n'y a aucune connexion, aucune dépendance entre les objets de nos organes & nos idées; il très-vrai (soit que la matière pense, soit que Dieu lui ait uni un être immatériel) il est très-vrai, dis-je, qu'il n'y a aucune raison physique par laquelle je doive voir un arbre, ou entendre le son des cloches, quand il y a un arbre devant mes yeux, ou que le battant frappe la cloche près de mes oreilles. Il est sur-tout démontré dans l'optique qu'il n'y a rien dans les rayons de lumière, qui doive me faire juger

de la diſtance d'un objet; donc, ſoit que mon ame ſoit matière ou non, je ne puis ni voir ni entendre, ni avoir une idée de la diſtance, &c. que par les lois arbitraires établies par le Créateur.

Reſte donc à ſavoir ſi le Créateur a pu, en établiſſant ces lois, communiquer des idées à mon corps à l'occaſion de ces lois.

Ceux qui diſent que Dieu ne peut donner des idées au corps, ſe ſervent de cet argument. « Ce qui eſt » compoſé eſt néceſſairement de la nature de ce qui » le compoſe: or ſi une idée était un compoſé de » matière, la matière étant diviſible & étendue, il » ſe trouverait que la penſée ſerait diviſible & éten- » due; mais la penſée n'eſt ni l'un ni l'autre; donc il » eſt impoſſible que la penſée ſoit de la matière ».

Cet argument ſerait une démonſtration contre ceux qui diraient que la penſée eſt un compoſé de matière, mais ce n'eſt pas cela que l'on dit. On dit que la penſée peut être ajoutée de Dieu à la matière, comme le mouvement & la gravitation, qui n'ont aucun rapport à la diviſibilité; donc Dieu peut donner à la matière des attributs tels que la penſée & le ſentiment, qui ne ſont point diviſibles.

L'argument dont s'eſt ſervi le père Tournemine dans le journal de Trévoux, eſt encore bien moins ſolide que l'argument que je viens de réfuter.

Nous appercevons, dit-il, un objet indiviſiblement; or ſi notre ame était matière, la partie A d'un objet frapperait la partie A de mon entendement; la partie B de l'objet frapperait la partie B de mon

ame : donc nulle partie de mon ame ne pourrait voir l'objet.

Vous avez mis dans un très-grand jour cet argument du père Tournemine.

Voici en quoi consiste à mon sens le vice évident de ce raisonnement. Ce raisonnement suppose que nous n'aurions d'idée d'un objet que parce que les parties d'un objet frapperaient notre cerveau ; or rien n'est plus faux.

1°. J'ai l'idée d'une sphère, quoiqu'il ne vienne à mes yeux que quelques rayons de la moitié de cette sphère. J'ai le sentiment de la douleur, qui n'a aucun rapport à un morceau de fer entrant dans ma chair. J'ai l'idée du plaisir qui n'a rien d'analogue à quelque liqueur passant dans mon corps, ou en sortant. Donc les idées ne peuvent être la suite nécessaire d'un corps qui en frappe un autre ; donc c'est Dieu qui me donne les idées, les sentimens, selon les lois par lui arbitrairement établies ; donc la difficulté résultant de ce que la partie A de mon cerveau ne recevrait qu'une partie A de l'objet, est une difficulté que l'on appelle *ex falso suppositum*, & n'est point difficulté.

2°. Il serait encore faux de dire que toutes les parties d'un objet ne pussent se réunir en un point dans mon cerveau ; car toutes les lignes peuvent aboutir dans une circonférence à un point seul qui est le centre.

On fait encore une difficulté éblouissante. La voici :
« Si Dieu a accordé le don de penser à une partie de
» mon cerveau, cette partie est divisible ; on en re-
» tranche la moitié, on en retranche le quart, on en

» retranche mille, cent mille particules; à laquelle de » ces particules appartiendra la penſée » ?

Je réponds à cela deux choſes : 1°. il eſt poſſible au Créateur de conſerver dans mon cerveau une partie immuable & de la préſerver du changement continuel qui arrive à toutes les parties de mon corps. 2°. Il eſt démontré qu'il y a dans la matière des parties ſolides indiviſibles ; en voici la démonſtration.

Les pores du corps augmentent en proportion doublée de la diviſion de ce corps ; donc ſi vous diviſez à l'infini, vous aurez une ſérie dont le dernier terme ſera l'infini pour les pores, & l'autre terme *zéro* pour la matière, ce qui eſt abſurde ; donc il y a des parties ſolides & indiviſibles ; donc ſi Dieu accorde la penſée à quelqu'une de ces parties, il n'y a point à craindre que le don de penſer ſe diviſe, ni rien à objecter contre ce pouvoir que l'Etre ſuprême a de donner la penſée à un corps.

Remarquez en paſſant que cette démonſtration de la néceſſité qu'il y ait des parties parfaitement ſolides, ne combat point la démonſtration de la matière diviſible à l'infini en géométrie. Car en géométrie nous ne conſidérons que les objets de nos penſées ; or il eſt démontré que notre penſée fera paſſer dans l'eſpace infiniment petit du point de contingence d'un cercle & d'une tangente une infinité d'autres cercles. Mais phyſiquement cela ne ſe peut ; voilà pourquoi M. de Maleſieux dans ſes Elémens de géométrie, page 117 & ſuivantes, paraît ſe tromper en ne diſtinguant pas l'indiviſible phyſique, & l'indiviſible mathématique.

Il tombe ſur-tout dans une grande erreur au ſujet des unités; je vous prie de relire cet endroit de ſa géométrie.

Je reviens donc à cette propoſition; il eſt impoſſible de prouver qu'il y ait de la contradiction, de l'incompatibilité entre la matière & la penſée; pour ſavoir s'il eſt impoſſible que la matière penſe, il faudrait connaître la matière, & nous ne ſavons ce que c'eſt. Donc voyant que nous ſommes cet être que nous appelons *matière*, & que nous penſons, nous devons juger qu'il eſt très-poſſible à Dieu d'ajouter la penſée à la matière, par les raiſons ci-devant déduites dans ma dernière lettre.

Permettez-moi d'ajouter encore cet argument-ci: Je ne ſais point comment la matière penſe, ni comment un être, quel qu'il ſoit, penſe. Peut-on nier que Dieu n'ait le pouvoir de faire un être doué de mille qualités à moi inconnues, ſans lui donner ni l'étendue, ni la penſée.

Or Dieu ayant créé un être, ne peut-il pas le faire penſant; & après l'avoir fait penſant, ne peut-il pas le faire étendu, *& viciſſim?* Il me ſemble que pour nier cela, il faudrait être chef du conſeil de Dieu, & ſavoir bien préciſément ce qui s'y paſſe.

A M. MARTIN KAHLE,

Professeur & doyen des philosophes de Goettingen, sur des questions métaphysiques.

MONSIEUR LE DOYEN,

JE suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu, tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome, le révérend père jacobin, maître du sacré palais, vous aurait mis à l'inquisition; si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté; si contre un enthousiaste, il vous eût dit des injures, &c. &c.; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthousiaste. Je vous laisse dans votre opinion, & je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace & de la durée, & de la nécessité de la matière, & des monades, & de l'harmonie préétablie; & je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'eſpace & de l'infini, la Médée de Sénèque, les Philippiques de Cicéron, les Métamorphoſes d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Regnier, de Rapin, &c. J'ai à vous dire, Monſieur, que je ſais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, & que s'il s'agiſſait de vers nous verrions beau jeu; mais je les crois peu propres à éclaircir une queſtion métaphyſique, fuſſent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reſte, ſi jamais vous comprenez quelque choſe aux monades, à l'harmonie préétablie; & pour citer des vers,

Si monſieur le doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir;

ſi vous découvrez auſſi comment, tout étant néceſſaire, l'homme eſt libre, vous me ferez plaiſir de m'en avertir. Quand vous aurez auſſi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes poſſibles, je vous ſerai très-obligé.

J'attends vos raiſonnemens, vos vers, vos invectives; & je vous proteſte du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne ſavons rien de cette queſtion. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être &c.

LE PHILOSOPHE
IGNORANT.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? que deviendras-tu ? c'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrain produit des fruits ſi divers? Ces êtres inſenſibles & muets, quoique enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement, & le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi; qui ont une meſure d'idées & de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont, & ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles & penſans; mais une barrière éternelle nous ſépare, & aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la Nature*, a dit à M. le chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre, & la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les

autres planètes autour du ſoleil; comme les mouvemens réguliers & proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes; comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables, j'ai penſé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe; & que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur & M. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, reſſerré dans un point, & entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

I I.

Notre faibleſſe.

Je ſuis un faible animal; je n'ai en naiſſant ni force, ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes: je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même juſqu'à ſon terme, & enſuite s'évanouit inſenſiblement par degrés.

Quelle eſt cette mécanique qui accroît de moment

en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore; & ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

Comment puis-je penser?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison; je lui ai demandé ce qu'elle est: cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment & pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim faisait languir mon corps, & comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées & la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui

raiſonnait, & une autre ſubſtance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous ſommes deux, j'ai ſenti groſſièrement que je ſuis un ſeul; & cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes ſemblables, qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'induſtrie, s'ils ſentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philoſophie qu'ils poſſédaient en eux une ſubſtance immortelle, & cependant formée de rien, exiſtante ſans étendue, agiſſant ſur leurs nerfs ſans y toucher, envoyée expreſſément dans le ventre de leur mère ſix ſemaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs ſans me répondre.

I V.

M'eſt-il néceſſaire de ſavoir?

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas ſeulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, & ne ſe doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'eſprit, &c., voyant même qu'ils ſe moquaient ſouvent de ce que je voulais le ſavoir, j'ai ſoupçonné qu'il n'était point du tout néceſſaire que nous le ſuſſions. J'ai penſé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; & j'ai cru que les choſes auxquelles nous ne pouvions atteindre ne ſont pas notre partage. Mais malgré ce déſeſpoir, je ne

laisse pas de desirer d'être instruit, & ma curiosité trompée est toujours insatiable.

V.

Aristote, Descartes & Gassendi.

ARISTOTE commence par dire que l'incrédulité est la source de la sagesse; Descartes a délayé cette pensée, & tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me disent. Ce Descartes sur-tout, après avoir fait semblant de douter, parle d'un ton si affirmatif de ce qu'il n'entend point; il est si sûr de son fait quand il se trompe grossièrement en physique; il a bâti un monde si imaginaire; ses tourbillons & ses trois élémens sont d'un si prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit sur l'ame, après qu'il m'a tant trompé sur les corps. Qu'on fasse son éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne fasse pas celui de ses romans philosophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naissons avec des pensées métaphysiques. J'aimerais autant dire qu'Homère naquit avec l'Iliade dans la tête. Il est bien vrai qu'Homère en naissant avait un cerveau tellement construit, qu'ayant ensuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en composa enfin l'Iliade. Nous apportons en naissant le germe de tout ce qui se développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que Raphaël & Michel-Ange n'apportèrent en naissant de pinceaux & de couleurs.

Descartes, pour tâcher d'accorder les parties éparses de ses chimères, supposa que l'homme pense toujours; j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en appercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, & qu'on court à cheval, sans le savoir. Si vous ne vous appercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? Gassendi se moqua comme il le devait de ce systême extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit Gassendi & Descartes pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

V I.

Les bêtes.

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, & du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a

de la mémoire, & qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne; & si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons & de la matière cannelée osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie; on prétendit que ce système répugnait à l'écriture sainte, qui dit dans la Genèse, « que Dieu a fait un » pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera » le sang des hommes qu'ils auront mordus & man- » gés; » ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien & du mal.

VII.

L'expérience.

Ne mêlons jamais l'écriture sainte dans nos disputes philosophiques: ce sont des choses trop hétérogènes, & qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes,

& cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience; & certainement si nous ne parvenons que par l'expérience & par une suite de tâtonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'espace, du temps de l'infini, de Dieu même, ce n'est pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en fassent usage.

Nous sommes tous sur les objets de notre science, comme les amans ignorans Daphnis & Chloé, dont Longus nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient satisfaire leurs désirs, parce que l'expérience leur manquait. La même chose arriva à l'empereur Léopold & au fils de Louis XIV, il fallut les instruire. S'ils avaient eu des idées innées, il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale & la seule nécessaire à la conservation de l'espèce humaine.

VIII.

Substance.

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il est impossible que nous puissions jamais savoir ce que c'est que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette substance; mais ce mot même *substance, ce qui est dessous*, nous avertit

assez que ce dessous nous sera inconnu à jamais: quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir, Par la même raison nous ne saurons jamais par nous-même ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, & dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement & grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens & des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres; il y a aussi des Hercules en fait de pensées: mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulevera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête & sans papier une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée: mais elle trouvera bien vîte sa borne; & c'est pourquoi dans les jeux de combinaison, nul

homme, après s'y être formé par toute ſon application & par un long uſage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faſſe, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de ſon intelligence. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi; ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X.

Découvertes impoſſibles.

Dans ce cercle étroit où nous ſommes renfermés, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer, & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous ſommes ſi accoutumés à ce phénomène incompréhenſible, que très-peu y font attention; & quand nous voulons rechercher la cauſe d'un effet ſi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté & l'obéiſſance de notre membre, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raiſon, nulle apparence de cauſe; & nous ſentons que nous y penſerions une éternité ſans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraiſemblance.

X I.

Déſeſpoir fondé.

Ainsi arrêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement ſur nous-mêmes, nous ſommes effrayés de

nous chercher toujours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos ſens n'eſt explicable.

Nous ſavons bien à-peu-près, avec le ſecours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au ſoleil; mais qu'eſt-ce que le ſoleil? & pourquoi tourne-t-il ſur ſon axe? & pourquoi en un ſens plutôt qu'en un autre? & pourquoi Saturne & nous tournons-nous autour de cet aſtre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? non-ſeulement nous ne ſatisferons jamais à cette queſtion, mais nous n'entreverrons jamais la moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pourquoi? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au-dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres, & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres, nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, & voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe de nos ſenſations, de nos penſées, de nos mouvemens, comme nous avons ſeulement découvert dans les aſtres la raiſon des éclipſes & des différentes phaſes de la lune & de Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées & nos deſirs réſultans de ces ſenſations, comme nous prédiſons les

phases & les éclipses. Connaissant donc ce qui devrait se passer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement, par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeste nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainsi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion & ma volonté en répriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées & de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens & sur les pensées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même (1). Je sens assez que

(1) Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1°. Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°. On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentimens, & cependant n'avoir point le pouvoir,

cet état est incompatible avec ma nature; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser & agir.

XII.

Faiblesse des hommes.

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si bornée, & qui est d'une durée si courte, est-il impossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences supérieures, maîtresses de toutes leurs idées, qui pensent & qui sentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en sais rien; je ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII.

Suis-je libre?

Ne sortons point encore du cercle de notre existence; continuons à nous examiner nous-mêmes

---

soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle & cette connaissance parfaite de notre nature; l'esprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle, sans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaissances réelles, & ces connaissances pourraient être utiles. Il en serait de la métaphysique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiserons aucune partie, même en y faisant dans chaque siècle un grand nombre de découvertes utiles.

autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? penſez-vous avec l'ange de l'école, que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétive, & que le libre arbitre ſe perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ſes yeux s'il n'avait pas l'eſprit égaré; & je lui répondis que je n'entendais rien à ſon galimatias.

Cependant cette queſtion ſur la liberté de l'homme m'intéreſſa vivement; je lus des ſcolaſtiques, je fus comme eux dans les ténèbres; je lus Locke, & j'apperçus des traits de lumière; je lus le traité de Collins qui me parut Locke perfectionné; & je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaiſſance. Voici ce que ma faible raiſon a conçu, aidée de ces deux grands-hommes, les ſeuls, à mon avis, qui ſe ſoient entendus eux-mêmes en écrivant ſur cette matière, & les ſeuls qui ſe ſoient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien ſans cauſe. Un effet ſans cauſe n'eſt qu'une parole abſurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais, ce jugement eſt néceſſaire, donc ma volonté l'eſt auſſi. En effet, il ſerait bien ſingulier que toute

la

la nature, tous les aſtres obéiſſent à des lois éternelles, & qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au ſeul gré de ſon caprice. Il agirait au haſard; & on ſait que le haſard n'eſt rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cauſe inconnue.

Mes idées entrent néceſſairement dans mon cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, ſerait-elle à la fois néceſſitée, & abſolument libre? Je ſens en mille occaſions que cette volonté ne peut rien; ainſi quand la maladie m'accable, quand la paſſion me tranſporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me préſente, &c. je dois donc penſer que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſes qui me paraiſſent les plus indifférentes, que dans celles où je me ſens ſoumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux néceſſairement ce que je veux; autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe; ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goutte.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe; à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon deſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions, comme je l'ai déjà annoncé

nombre IV, mais alors nous ne fommes pas plus libres en réprimant nos defirs qu'en nous laiffant entraîner à nos penchans; car dans l'un & l'autre cas, nous fuivons irréfiftiblement notre dernière idée; & cette dernière idée eft néceffaire: donc je fais néceffairement ce qu'elle me dicte. Il eft étrange que les hommes ne foient pas contens de cette mefure de liberté, c'eft-à-dire, du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plufieurs cas ce qu'ils veulent; les aftres ne l'ont pas; nous la poffédons, & notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en poffédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhenfible & abfurde de vouloir fans autre raifon, fans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur Clarke d'avoir combattu avec mauvaife foi ces vérités dont il fentait la force, & qui femblaient s'accommoder mal avec fes fyftêmes. Non, il n'eft pas permis à un philofophe tel que lui d'avoir attaqué Collins en fophifte, & d'avoir détourné l'état de la queftion en reprochant à Collins d'appeler l'homme *un agent néceffaire*. Agent ou patient, qu'importe? agent quand il fe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eft-ce que le nom fait à la chofe? L'homme eft en tout un être dépendant, comme la nature entière eft dépendante, & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans Samuel Clarke, a étouffé le philofophe; il diftingue la néceffité phyfique & la

néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale? Il vous parait vraiſemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne, & que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt sûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité & le haſard; & vous ſavez qu'il n'y a point de haſard; donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

Pour embarraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtinguer encore entre néceſſité & contrainte; mais au fond la contrainte eſt-elle autre choſe qu'une néceſſité dont on s'apperçoit? & la néceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne s'apperçoit point? Archimède eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y renferme, & quand il eſt ſi fortement occupé d'un problême, qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi n'a pas toujours penſé de même (1) mais enfin il eſt contraint de ſe rendre.

---

(1) Voyez le traité de métaphyſique qui précède, ouvrage écrit plus de quarante ans avant celui-ci.

XIV.

Tout est-il éternel ?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les globes qui remplissent l'espace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés sur tout ce qui m'environne, je cherche quel est mon auteur, & celui de cette machine immense dont je suis à peine une roue imperceptible.

Je ne suis pas venu de rien : car la substance de mon père, & de ma mère qui m'a porté neuf mois dans sa matrice, est quelque chose. Il m'est évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'existence ? je me sens subjugué par cette maxime de toute l'antiquité : *Rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force si terrible qu'il enchaîne tout mon entendement sans que je puisse me débattre contre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, aucun législateur, quel qu'il soit, ne l'a contesté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens & des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne & si générale, me dit : Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe ; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'apperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle

elle ait reçu l'exiſtence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, ſoit fondée, ſoit erronnée, & je me range du parti du monde entier, juſqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches, je trouve une lumière ſupérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais ſi, comme tant de philoſophes de l'antiquité l'ont penſé, l'être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* & l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'Héſiode? il reſtera dans les fables. Le *Chaos* eſt impoſſible aux yeux de la raiſon; car il eſt impoſſible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque choſe d'oppoſé aux lois de l'intelligence; or le *Chaos* eſt préciſément l'oppoſé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, ſous ces débris de rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de criſtaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation & aux lois de l'hydroſtatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a ſervi qu'à faire compoſer de beaux vers à Héſiode & à Ovide.

Si notre ſainte écriture a dit que le *Chaos* exiſtait, ſi le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons ſans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons ſoupçonner par nous-mêmes. Nous ſommes des enfans qui eſſayons de faire quelques pas ſans liſières : nous marchons, nous tombons, & la foi nous relève.

X V.

Intelligence.

MAIS en appercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques & géométriques qui règnent dans l'univers; les moyens, les fins innombrables de toutes choſes; je ſuis ſaiſi d'admiration & de reſpect. Je juge incontinent que ſi les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien ſupérieurement agiſſante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence ſuprême ſans craindre que jamais on puiſſe me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome: *Tout ouvrage démontre un ouvrier* (1).

(1) La preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée de l'obſervation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre & les lois conſtantes ſemblent indiquer une unité de deſſein, & par conſéquent une cauſe unique & intelligente, eſt la ſeule à laquelle M. de Voltaire ſe ſoit arrêté, & la ſeule qui puiſſe être admiſe par un philoſophe libre des prejugés & du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *du Principe d'action*, contient une expoſition de cette preuve à la fois plus frappante & plus ſimple que celles qui ont été données par des philoſophes qu'on a crus profonds, parce qu'ils étaient obſcurs, & éloquens parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle eſt pour nous, par l'état actuel de nos connaiſſances ſur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un ſyſtême un & régulier; & enſuite la probabilité que ce ſyſtême régulier eſt l'effet d'une volonté intelligente? Cette queſtion eſt plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup-d'œil.

X V I.

Eternité.

Cette intelligence eſt-elle éternelle ? ſans doute ; car ſoit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême ; & il eſt évident que s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

X V I I.

Incompréhenſibilité.

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière ; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à-peu-près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue ; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, & le pénètre, à-peu-près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* eſt unie à moi, & ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans Virgile :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Et dans Lucain :

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préſide viſiblement à la matière entière ? Il y en a une, tout

me le démontre ; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle & ignorée ?

XVIII.

Infini.

Cette intelligence eſt-elle infinie en puiſſance & en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée ? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toujours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie ? comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant ? comment puis-je imaginer que l'intelligence ſuprême eſt dans le vide ? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt sûr ; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toujours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre & en étendue eſt hors de la ſphère de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je ſens heureuſement que mes difficultés & mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale ; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encore faire ; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus la faibleſſe de notre entendement ; & cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'être éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX.

Ma dépendance.

Nous sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous : car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il faisait auparavant ; s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point ; s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui ; ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode ; & quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il ? Nous avons déjà reconnu, *quest. IV*, que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre, sont inutiles au reste du genre-humain (1). Nous sommes certainement

(1) Cette opinion est-elle bien certaine ? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles ? Les tables de la lune, celles des satellites de Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, & elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savans. D'ailleurs dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, & devenir par là d'une utilité générale,

l'ouvrage de Dieu, c'eſt-là ce qu'il m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen & fin dans mon corps, tout eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il eſt donc arrangé par une intelligence, *queſt. XV*. Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils faiſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

X X.

Eternité encore.

NÉ d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une ſucceſſion continuelle, un développement ſans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toujours exiſté par une ſuite néceſſaire de cet être ſuprême qui

---

puiſque ce ſont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple & qui influent ſur les opinions? Cette maxime eſt une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fauſſe, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le ſyſtême général des êtres. Il ne faut pas confondre ces cauſes finales dont nous nous faiſons l'objet, avec les cauſes finales plus étendues que l'obſervation des phénomènes peut nous faire ſoupçonner & nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premieres appartiennent à la rhétorique, les autres à la philoſophie. M. de Voltaire a ſouvent combattu cette même manière de raiſonner.

exiſtait de lui-même ? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cauſe qui agit continuellement & viſiblement ſur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oiſiveté dans l'être agiſſant & néceſſaire, me ſemble incompatible. Je ſuis porté à croire que le monde eſt toujours émané de cette cauſe primitive & néceſſaire, comme la lumière émane du ſoleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'être éternel ? Ma conception, toute puſillanime qu'elle eſt, a la force d'atteindre à l'être néceſſaire exiſtant par lui-même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiſtence d'un ſeul atome me ſemble prouver l'éternité de l'exiſtence ; mais rien ne me prouve le néant. Quoi ! il y aurait eu le *rien* dans l'eſpace où eſt aujourd'hui quelque choſe ? Cela me paraît incompréhenſible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je ſais bien qu'une ſucceſſion infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, eſt auſſi abſurde ; Samuel Clarke le démontre aſſez (1) mais il n'entreprend pas

(1) Il ne peut être queſtion ici que d'une impoſſibilité métaphyſique. Or, pourquoi cette ſuite de phénomènes qui ſe ſuccèdent indéfiniment ſuivant une certaine loi, & qui, à partir de chaque inſtant, forment une chaîne indéfinie dans le paſſé comme dans l'avenir, ſerait-elle impoſſible à concevoir ? n'avons-nous pas l'idée claire

ſeulement d'affirmer que Dieu n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité ; il n'oſe pas dire qu'il ait été ſi long-temps impoſſible à l'être éternellement actif de déployer ſon action. Il eſt évident qu'il l'a pu ; & s'il l'a pu, qui ſera aſſez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation ſeule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire : mais nous n'en ſommes pas encore à cette révélation qui écraſe toute philoſophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI.

Ma dépendance encore.

Cet être éternel, cette cauſe univerſelle me donne mes idées ; car ce ne ſont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des penſées dans ma tête ; mes penſées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, & ſouvent s'enfuient de même. On ſait aſſez qu'il n'y a nulle reſſemblance, nul rapport entre les objets, & nos idées & nos ſenſations. Certes il y avait quelque choſe de ſublime dans ce Mallebranche, qui oſait prétendre que nous voyons tout dans Dieu même : mais n'y avait-il rien de ſublime dans les ſtoïciens qui penſaient que c'eſt Dieu qui agit en nous, & que nous

---

d'un corps ſe mouvant dans une courbe infinie, d'une ſérie de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux ſens à quelque terme qu'on la prenne ? Cette ſucceſſion indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiariſé avec les idées mathématiques.

possédons un rayon de sa substance? Entre le rêve de Mallebranche & le rêve des stoïciens, où est la réalité? Je retombe, *quest. II*, dans l'ignorance, qui est l'apanage de la nature humaine, & j'adore Dieu par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII.

Nouvelle question?

CONVAINCU par mon peu de raison, qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi; je demande ce que c'est que cet être, s'il a la forme des espèces intelligentes & agissantes supérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en savais rien, *quest. I.* Néanmoins je ne puis affirmer que cela soit impossible; car j'apperçois des planètes très-supérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de satellites que la terre. Il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'elles soient peuplées d'intelligences très-supérieures à moi, & de corps plus robustes, plus agiles, & plus durables. Mais leur existence n'ayant nul rapport à la mienne, je laisse aux poètes de l'antiquité le soin de faire descendre Vénus de son prétendu troisième ciel, & Mars du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être nécessaire sur moi-même.

XXIII.

Un ſeul artiſan ſuprême.

UNE grande partie des hommes voyant le mal phyſique & le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils ſeraient néceſſaires; ils ſeraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'eſpace; ils exiſteraient donc dans le même lieu; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux & des hommes féroces, des animaux utiles & des animaux nuiſibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſein manifeſte; les lois du mouvement & de la peſanteur ſont invariables; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient ſuivi les mêmes lois. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtême manichéen, & l'on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. S. Thomas nous dit, « que » Dieu eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre » ni prédicat, qu'il eſt la nature & le ſuppôt, qu'il

» existe essentiellement, participativement, & nuncupativement. » Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que Dieu est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui est dans l'étendue, ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me diras-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleurs en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité, je ne sais pas plus ce que c'est, que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombres actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque instant, & je me console en réfléchissant sans cesse qu'il n'importe pas que je sache si mon maître est ou non dans l'étendue, pourvu que je ne fasse rien contre la conscience qu'il m'a donnée. De tous les systêmes que les hommes ont inventés sur la Divinité, quel sera donc celui que j'embrasserai? aucun, sinon celui de l'adorer.

XXIV.

Spinosa.

Après m'être plongé avec Thalès dans l'eau dont il faisait son premier principe, après m'être roussi auprès du feu d'Empédocle, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'Epicure, supputé des nombres avec Pythagore, & avoir entendu sa musique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de Platon, & ayant passé par toutes les régions de la métaphysique & de la folie; j'ai voulu enfin connaître le systême de *Spinosa.*

Il n'est pas absolument nouveau; il est imité de quelques anciens philosophes grecs, & même de quelques Juifs; mais Spinosa a fait ce qu'aucun philosophe grec, encore moins aucun Juif, n'a fait; il a employé une méthode géométrique imposante, pour se rendre un compte net de ses idées: voyons s'il ne s'est pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité incontestable & lumineuse: Il y a quelque chose, donc il existe éternellement un

un être néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai que le profond Samuel Clarke s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de Dieu.

Cet être doit ſe trouver par-tout où eſt l'exiſtence; car qui le bornerait?

Cet être néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre; car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle, & comment créer quelque choſe du néant? comment créer l'étendue ſans la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement?

Il y a dans le monde la penſée & la matière; la ſubſtance néceſſaire que nous appelons Dieu eſt donc la penſée & la matière. Toute penſée & toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de Dieu: il ne peut y avoir rien hors de lui; il ne peut agir que dans lui; il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appelons *ſubſtances différentes* n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'Etre ſuprême, qui penſe dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, & vit dans toute la nature.

Il n'eſt point, comme un vil roi de la terre, confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets; il eſt intimement uni à eux; ils ſont des parties néceſſaires de lui-même; s'il en était diſtingué, il ne ſerait plus l'être néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait

point tous les lieux, il ferait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers soient l'effet de ses attributs, cependant, selon Spinosa, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, & alors il ne ferait plus infini. Enfin Spinosa prononce qu'il faut aimer ce Dieu nécessaire, infini, éternel; & & voici ses propres paroles, *page 45 de l'édition de 1731* :

« A l'égard de l'amour de Dieu, loin que cette idée » le puisse affaiblir, j'estime qu'aucune autre n'est plus » propre à l'augmenter; puisqu'elle me fait connaître » que Dieu est intime à mon être, qu'il me donne » l'existence & toutes mes propriétés, mais qu'il me » les donne libéralement, sans reproche, sans interêt, » sans m'assujettir à autre chose qu'à ma propre na- » ture. Elle bannit la crainte, l'inquiétude, la dé- » fiance, & tous les défauts d'un amour vulgaire ou » intéressé. Elle me fait sentir que c'est un bien que » je ne puis perdre, & que je possède d'autant mieux » que je le connais & que je l'aime. »

Ces idées séduisirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, se rangèrent à son opinion.

On reprocha au savant Bayle d'avoir attaqué durement Spinosa sans l'entendre: durement, j'en conviens; injustement, je ne le crois pas. Il serait étrange que Bayle ne l'eût pas entendu. Il découvrit aisément

l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet Spinosa compose son Dieu de parties, quoiqu'il soit réduit à s'en dédire, effrayé de son propre systême. Bayle vit combien il est insensé de faire Dieu astre & citrouille, pensée & fumier, battant & battu. Il vit que cette fable est fort au-dessous de celle de Prothée. Peut-être Bayle devait-il s'en tenir au mot de *modalités* & non pas de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalités* que Spinosa emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excrément d'un animal soit une modalité ou une partie de l'Etre suprême.

Il ne combattit point, il est vrai les raisons par lesquelles Spinosa soutient l'impossibilité de la création: mais c'est que la création proprement dite est un objet de foi & non pas de philosophie; c'est que cette opinion n'est nullement particulière à Spinosa; c'est que toute l'antiquité avait pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée absurde d'un Dieu simple, composé de parties d'un Dieu qui se mange & qui se digère lui-même, qui aime & qui hait la même chose en même temps, &c. Spinosa se sert toujours du mot Dieu, Bayle le prend par ses propres paroles.

Mais au fond Spinosa ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expression, il n'a dit qu'il faut servir & aimer Dieu que pour ne point effaroucher le genre-humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'est point athée comme Epicure, qui reconnoissait des dieux inutiles & oisifs; il ne l'est point comme la plupart des Grecs & des

Romains, qui ſe moquaient des dieux du vulgaire; il l'eſt parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité, & la néceſſité des choſes; il l'eſt comme Straton, comme Diagoras; il ne doute pas comme Pyrrhon, il affirme; & qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue & penſante, & c'eſt ce que n'ont jamais dit les philoſophes grecs & aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre, des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les aîles pour voler; il ne conſidère ni les lois du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des aſtres: il craint d'appercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une providence divine; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme Deſcartes a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec Deſcartes, quoiqu'il ſoit démontré en rigueur que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt-là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment Spinoſa, ne pouvant douter que l'intelligence & la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la Providence n'a

pas tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont chacun a son but, & recherché s'ils prouvent un artisan suprême ? Il fallait qu'il fût ou un physicien bien ignorant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil bien stupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il respirait & qu'il sentait son cœur battre ; car cette respiration & ce mouvement du cœur sont des effets d'une machine si industrieusement compliquée, arrangée avec un art si puissant, dépendante de tant de ressorts concourant tous au même but, qu'il est impossible de l'imiter & impossible à un homme de bon sens de ne la pas admirer.

Les spinosistes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conséquences que vous nous imputez ; nous trouvons comme vous une suite d'effets admirables dans les corps organisés & dans toute la nature. La cause éternelle est dans l'intelligence éternelle que nous admettons, & qui, avec la matière, constitue l'universalité des choses qui est Dieu. Il n'y a qu'une seule substance qui agit par la même modalité de sa pensée sur sa modalité de la matière, & qui constitue ainsi l'univers qui ne fait qu'un tout inséparable.

On réplique à cette réponse : Comment pouvez-vous nous prouver que la pensée qui fait mouvoir les astres, qui anime l'homme, qui fait tout, soit une modalité, & que les déjections d'un crapaud & d'un ver soient une autre modalité de ce même être souverain ? Oseriez-vous dire qu'un si étrange principe vous est démontré ? ne couvrez-vous pas votre igno-

rance par des mots que vous n'entendez point ? Bayle a très-bien démêlé les sophismes de votre maître dans les détours & dans les obscurités du style prétendu géométrique & réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie a lui ; des philosophes ne doivent pas récuser Bayle.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de Spinosa qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes ; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, & c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide ; sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois ; désintéressé jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné Jean de With une pension de deux cents florins que lui faisait ce grand-homme ; généreux, jusqu'à donner son bien ; toujours patient dans ses maux & dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle qui l'a si maltraité avait à-peu-près le même caractère. L'un & l'autre ont recherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. Spinosa fait un système spécieux en quelques points, & bien erroné dans le fond. Bayle a combattu tous les systêmes : qu'est-il arrivé des écrits de l'un & de l'autre ? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs ; c'est à quoi tous les écrits se réduisent ; & depuis Thalès jusqu'aux professeurs de nos universités, & jusqu'aux plus

chimériques raisonneurs, & jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi? parce que les hommes se conduisent par la coutume & non par la métaphysique. Un seul homme éloquent, habile & accrédité pourra beaucoup sur les hommes; cent philosophes n'y pourront rien, s'ils ne sont que philosophes.

X X V.

Absurdités.

VOILA bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, & appercevant les îles Maldives dont la mer indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie où l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire & je passe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je passe plus vîte encore.

Pascal, Blaise Pascal lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles : « croyez-vous » qu'il soit impossible que Dieu soit infini & sans » parties ? Je veux donc vous faire voir une chose » invisible & infinie ; c'est un point se mouvant par- » tout d'une vîtesse infinie, car il est en tous lieux, » tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui se meut ! juste ciel ! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est par-tout en même temps, & qui a une vîtesse infinie, comme si la vîtesse infinie actuelle pouvait exister ! Chaque mot est une folie, & c'est un grand-homme qui a dit ces folies !

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre ; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'Albert le Grand, qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis ; & voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant Albert par les syllogismes d'Abeli. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori* ; que je trouve son compliment très-dur ; que la révélation dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible ; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace ; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour ; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tous pays & de toutes sectes m'accable d'argumens inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé,

préſent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les procure, tous s'entendent à merveille; s'il y a quelques piſtoles à gagner, chacun d'eux s'empreſſe, perſonne ne ſe trompe d'un denier : & quand il s'agit de tout notre être, ils n'ont pas une idée nette; le ſens commun les abandonne. De-là je reviens à ma première concluſion (*Queſtion IV*), que ce qui ne peut être d'un uſage universel, ce qui n'eſt pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néceſſaire au genre humain.

XXVI.

Du meilleur des mondes.

En courant de tous les côtés pour m'inſtruire, je rencontrai des diſciples de Platon. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mondes poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, Dieu a choiſi le meilleur; venez, & vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement : Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire; ceux qui étaient égaux, ſuppoſé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils

étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choisir entre eux ; prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin faisant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures, leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles ; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes, qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, & parce que la nature avait, je ne sais comment,

pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que Tarquin violât Lucrèce, & que Lucrèce se poignardât; parce qu'on chassa les tyrans, & que le viol, le suicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Espagnols, dont on dit que César fit périr trois millions. Les dévastations & les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme, n'en démordit point; il me disait toujours comme le geolier de dom Carlos: Paix, paix; c'est pour votre bien. Enfin,

étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, & ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre; qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien: & pour vous le prouver, sachez, me dit-il, que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

Des monades, &c.

Le même Allemand se ressaisit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'est que mon ame. Tout est composé de monades dans la nature; votre ame est une monade; & comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a nécessairement des idées de tout ce qui s'y passe; ces idées sont confuses, ce qui est très-utile; & votre monade, ainsi que la mienne, est un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agissiez en conséquence de vos pensées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades

de votre corps, de façon que, quand votre ame a une idée, votre corps a une action, sans que l'une soit la suite de l'autre. Ce sont deux pendules qui vont ensemble; ou, si vous voulez, cela ressemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les gestes. Vous concevez aisément qu'il faut que cela soit ainsi dans le meilleur des mondes. Car.... (1)

XXVIII.

Des formes plastiques.

COMME je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un Anglais nommé Cudworth s'apperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées, me dit-il, vous semblent profondes parce qu'elles sont creuses. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, ensuite il y a des natures plastiques qui forment tous les

(1) Ce qu'on appelle le système des monades est à plusieurs égards la manière la plus simple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous présente l'observation des êtres sensibles & intelligens. En supposant en effet à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en faisant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut se produire à chaque instant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience distincte du moi; comment ce sentiment peut cesser d'exister sans que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été suspendu pendant des intervalles plus ou moins longs, &c. &c.

animaux & toutes les plantes, vous entendez bien ? —Pas un mot, Monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté du corps, c'est une substance immatérielle qui agit sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrement aveugle, qui ne sent ni ne raisonne, ni ne végète ; mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait végéter ; le chien a sa forme plastique qui le fait aller à la chasse, & l'homme a la sienne qui le fait raisonner. Ces formes sont les agens immédiats de la Divinité, il n'y a point de ministres plus fidelles au monde : car elles donnent tout, & ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce sont-là les vrais principes des choses, & que les natures plastiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui sont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

De Locke.

Après tant de courses malheureuses, fatigué, harrassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père, je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés ; & qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours

eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos ſens:

Qu'il n'y a point de notions innées :

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini:

Que je ne penſe pas toujours, & que, par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement (1) :

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux :

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte eſt fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir ; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir ; puiſque très-ſouvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler :

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe* ; car c'eſt préciſément comme ſi on diſait,

---

(1) Il n'eſt pas prouvé que nous ne ſentions rien dans le ſommeil le plus profond ; il eſt même très-vraiſemblable que nous avons alors des ſenſations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention ou reſter dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un ſyſtême ſuivi, ou qui puiſſe ſe raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait ſentir ou ne pas ſentir les impreſſions que nous recevons des objets, ce qui ſerait peut-être encore plus difficile à concevoir.

je desire de la desirer, je crains de la craindre: qu'enfin la volonté n'est pas plus libre qu'elle n'est bleue ou quarrée. *(Voyez la question XIII)*:

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence des idées reçues dans mon cerveau; que je suis nécessité à me déterminer en conséquence de ces idées, puisque sans cela je me déterminerais sans raison, & qu'il y aurait un effet sans cause:

Que je ne puis avoir une idée positive de l'infini, puisque je suis très-fini:

Que je ne puis connaître aucune substance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, & que mille qualités d'une chose ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette chose, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées:

Que je ne suis la même personne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le sentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre souvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il est clair que je ne suis pas plus ce même enfant que je ne suis Confucius ou Zoroastre. Je suis réputé la même personne par ceux qui m'ont vu croître, & qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même existence; je ne suis plus l'ancien moi-même; je suis une nouvelle identité: & de-là quelles singulières conséquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me suis convaincu sur les principes des choses, il est impossible que je puisse connaître quelles sont les

les ſubſtances auxquelles Dieu daigne accorder le don de ſentir & de penſer. En effet; y a-t-il des ſubſtances dont l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toujours, & qui penſent par elles-mêmes? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des dieux; car elles n'ont nul beſoin de l'être éternel & formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'être éternel a fait le don de ſentir & de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il ſoit.

Troiſièmement, nous ne connaiſſons aucun être à fond; donc il eſt impoſſible que nous ſachions ſi un être eſt incapable ou non de recevoir le ſentiment & la penſée. Les mots de *matière* & d'*eſprit* ne ſont que des mots; nous n'avons nulle notion complette de ces deux choſes; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organiſé par Dieu même ne peut recevoir la penſée de Dieu même, qu'il ſerait ridicule de dire que l'eſprit ne peut penſer.

Quatrièmement, je ſuppoſe qu'il y ait des ſubſtances purement ſpirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière & du mouvement, feront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puiſſent exiſter?

Je ſuppoſe que la ſavante congrégation qui condamna Galilée comme impie & comme abſurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du ſoleil, eût eu quelque connaiſſance des idées du

chancelier Bacon, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages, qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que Dieu pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle serait absolument indépendante de toute impulsion; puisque l'impulsion donnée par un fluide en mouvement, agit en raison des surfaces, & que cette gravitation agit en raison des solides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raison humaine, & de Dieu même, dicter aussi-tôt leurs arrêts, anathématiser cette gravitation que Newton a démontrée depuis; prononcer que cela est impossible à Dieu, & déclarer que la gravitation vers un centre est un blasphême? Je suis coupable, ce me semble, de la même témérité, quand j'ose assurer que Dieu ne peut faire sentir & penser un être organisé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que Dieu n'ait accordé des sensations, de la mémoire, & par conséquent des idées, à la matière organisée dans les animaux (1). Pourquoi donc nierai-je qu'il puisse

(1) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine, serviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Aussi cette raison ne peut être apportée que contre les philosophes qui croient que l'ame humaine & celle des animaux sont d'une nature essentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé : *Du principe d'action*, §. X.).

faire le même présent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; & c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; & je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'Aristote, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide; tandis que son père ne savait rien de tout cela, & disait au hasard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'Hippocrate, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main; & Hippocrate ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, & aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de Locke. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui, qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à Dieu de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, & que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'Etre suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette queſtion eſt abſolument étrangère à la morale; parce que, ſoit que la matière puiſſe penſer ou non, quiconque penſe doit être juſte; parce que l'atome à qui Dieu aura donné la penſée pout mériter ou démériter, être puni ou récompenſé & durer éternellement; auſſi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *ſouffle* & aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſouffle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir & de penſer, ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage Locke, & qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de Dieu à n'animer que ce ſouffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un ſouffle, une ſubſtance de feu, aurait-on bien fait de perſécuter ceux qui ſont venus nous apprendre que l'ame eſt immatérielle? Tous les pères de l'Egliſe qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raiſon de perſécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, ſans doute; car le perſécuteur eſt abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite ſans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé à Dieu le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé dépouiller Dieu de ce pouvoir; car il eſt bien malhonnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX.

Qu'ai-je appris jusqu'à présent?

J'AI donc compté avec Locke & avec moi-même, & je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature ; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y a-t-il une morale?

PLUS j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, & par la mesure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale ; ils ont tous une notion grossière du juste & de l'injuste, sans savoir un mot de théologie ; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, & de passer un ruisseau sur un morceau de bois sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste & de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient

en ce point dès qu'ils pouvaient agir & raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous puissions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture & quelques peaux de bêtes ; & qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de Cadmus, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides & des obélisques, & le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste & de l'injuste, si Dieu n'avait donné de tout temps à l'un & à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait appercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement, & de la même façon, la race du Scythe & de l'Egyptien ? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire & usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie & l'astronomie ; cependant ce peuple a les mêmes lois

fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, & que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres, pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père & sa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII.

Utilité réelle. Notion de la justice.

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir & pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je sache si Mahomet, Zoroastre ou Brama, ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paye ; & s'il n'en fait rien, c'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il soit juste, beau, convenable, honnête, de refuser la nourriture à son père & sa mère quand on peut leur en donner : que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de justice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne son assentiment, que les plus grands crimes qui affligent la société humaine sont tous commis sous un faux prétexte de justice. Le plus grand des crimes, du moins le plus destructif, & par conséquent le plus opposé au but de la nature, est la guerre; mais il n'y a aucun aggresseur qui ne colore ce forfait du prétexte de la justice.

Les déprédateurs romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée, commence ses fureurs par un manifeste, & implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils sont associés, se gardent bien de dire: allons voler, allons arracher à la veuve & à l'orphelin leur nourriture; ils disent: Soyons justes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en sont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le seizième siècle; & dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent des termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'Etat, où l'on propose le meurtre le plus injuste; les conspirateurs, même les plus sanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit: Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs

lâches, miniſtres barbares, conſpirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français qui ſont éclairés & polis, on ait ſouffert ſur le théâtre ces maximes auſſi affreuſes que fauſſes, qui ſe trouvent dans la première ſcène de Pompée, & qui ſont beaucoup plus outrées que celles de Lucain dont elles ſont imitées.

La juſtice & le droit ſont de vaines idées.
Le droit des rois conſiſte à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de Photin, miniſtre du jeune Ptolomée. Mais c'eſt préciſément parce qu'il eſt miniſtre qu'il devait dire tout le contraire; il devait repréſenter la mort de Pompée comme un malheur néceſſaire & juſte.

Je crois donc que les idées du juſte & de l'injuſte ſont auſſi claires, auſſi univerſelles, que les idées de ſanté & de maladie, de vérité & de fauſſeté, de convenance & de diſconvenance. Les limites du juſte & de l'injuſte ſont très-difficiles à poſer; comme l'état mitoyen entre la ſanté & la maladie, entre ce qui eſt convenance & la diſconvenance des choſes, entre le faux & le vrai, eſt difficile à marquer. Ce ſont des nuances qui ſe mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté: mais ſi je ſais certainement que celui à qui je dois

deux millions, s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste? Voilà où les sentimens se partagent: mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal; c'est de quoi personne n'a jamais douté (1).

XXXIII.

Consentement universel est-il preuve de vérité?

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps & de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru

(1) L'idée de la justice, du droit, se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles, capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles sont donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires, &c., comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines & invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles & capables de raisonner; elles dérivent de leur nature; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait: Les hommes sont des êtres sensibles & intelligens.

à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste & de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands, & le vulgaire du peuple ; mais une multitude de sages s'en est toujours moquée ; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste & l'injuste, tout autant, & même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques, &c., est bien éloignée d'être nécessaire au genre-humain ; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue ; donc elle est un développement de la raison donnée de Dieu ; & l'idée des sorciers & des possédés, &c. est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV.

Contre Locke.

Locke qui m'instruit, & qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même ? Il veut prouver la fausseté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes ? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière, & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, & que ces êtres

penſans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juſte & de l'injuſte, que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſt. XXXVI*).

Sans entrer ici dans la queſtion s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages, ſans examiner les relations du voyageur Dampierre, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vu, mais qui, au contraire, a été reçu chez tous les ſauvages avec la plus grande humanité : voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre; ils ont cru faire une action très-juſte; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie & de mort; & comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs romains, qui faiſaient étrangler ſans aucun fruit les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains & les ſauvages avaient une très-fauſſe idée de la juſtice, je l'avoue; mais enfin les uns & les autres croyaient agir juſtement; & cela eſt ſi vrai que les mêmes ſauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de juſtice admirables.

X X X V.

Contre Locke.

Je conviens avec le ſage Locke qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné;

c'eſt une vérité ſi conſtante qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de Dieu, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas moins évident que nous ne naiſſons point avec des principes développés de morale, puiſqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſuppoſe que nous ſoyions tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs? Je ſuppoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente qui ordonne qu'on ſoit fidelle à ſon ſerment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, Dieu nous a donné une raiſon qui ſe fortifie avec l'âge, & qui nous apprend à tous, quand nous ſommes attentifs, ſans paſſion, ſans préjugé, qu'il y a un Dieu, & qu'il faut être juſte; mais je ne puis accorder à Locke les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop approcher du ſyſtême de Hobbes, dont il eſt pourtant très-éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'Entendement humain: « Conſidérez une ville priſe d'aſſaut, » & voyez s'il paraît dans les cœurs des ſoldats animés » au carnage & au butin quelque égard pour la vertu,

» quelque principe de morale, quelques remords de » toutes les injuſtices qu'ils commettent ». Non, ils n'ont point de remords, & pourquoi ? c'eſt qu'ils croient agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſuppoſé injuſte la cauſe du prince pour lequel il va combattre : ils haſardent leur vie pour cette cauſe : ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'aſſaut, donc ils croient être en droit de tuer : ils pouvaient être dépouillés, donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enivrement de la fureur qui ne raiſonne pas ; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juſte & de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu ſeulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui ſont encore réſiſtance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, ſon chancelier, ſes ſecrétaires d'Etat, & ſon grand-aumônier ; vous ne trouverez pas un de ces ſoldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur propoſez cependant que ſix meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur préſentez une récompenſe très-forte. Pourquoi vous refuſent-ils ? c'eſt qu'ils croient juſte de tuer quatre mille ennemis, & que le meurtre de leur ſouverain, auquel ils ont fait ſerment, leur paraît abominable.

Locke continue ; & pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'eſt innée, il parle des Mingréliens, qui ſe ſont un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout

vifs; & des Caraïbes qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand-homme a été trop crédule en rapportant ces fables: *Lambert*, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, & qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait; & ce ne serait pas assez qu'il le dît pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs de nations & de religions différentes s'accordassent à confirmer un fait si étrange, pour qu'on en eût une certitude historique.

Il en est de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger; cela n'est pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'est point ainsi fait; châtrer des enfans est une opération très-délicate, très-dangereuse, qui, loin de les engraisser, les amaigrit au moins une année entière, & qui souvent les tue. Ce raffinement n'a jamais été en usage que chez des grands qui, pervertis par l'excès du luxe & par la jalousie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour servir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, & à la chapelle du pape, que pour avoir des musiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'est guère à présumer que des sauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons, pour en faire un bon plat; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles?

Locke allègue encore des ſaints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs âneſſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince Maurice, converſation que Locke a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'interprète du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des lois* s'amuſe à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal inſtruits. Locke & lui ſont deux grands-hommes en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI.

Nature par-tout la même.

En abandonnant Locke en ce point, je dis avec le grand Newton : *Natura eſt ſemper ſibi conſona*, la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre, agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière ; ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fond ſubſiſte toujours le même, & ce fond eſt l'idée du juſte & de l'injuſte. On commet prodigieuſement d'injuſtices dans les fureurs de ſes paſſions, comme on perd ſa raiſon dans l'ivreſſe : mais quand l'ivreſſe eſt paſſée, la raiſon revient ; & c'eſt, à mon avis, l'unique cauſe qui

qui fait subsister la société humaine, cause subordonnée au besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la justice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le sentiment & par la raison. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui se jeterait dans le feu pour se faire admirer, & qui espérerait d'en réchapper. Il est impossible que nous ne trouvions pas très-injuste l'action d'un homme qui en tue un autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, & c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre & horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste & l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux & deux font quatre.

XXXVII.

De Hobbes.

PROFOND & bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de Descartes, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes & pardonnables, parce que tu étais venu avant Newton, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de Locke en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de Spinosa; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y

a aucunes lois dans le monde que des lois de convention ; qu'il n'y a de juste & d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec Cromwell dans une île déserte, & que Cromwell eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie ?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit ? Penses-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit ; & qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant & décrépit ? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage ; car tu fus vertueux ainsi que Spinosa, & il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais, & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

Morale universelle.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, & à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis Zoroastre jusqu'au lord Shaftesbury, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées

différentes ſur les principes des choſes. Nous avons vu que Hobbes, Spinoſa & Bayle lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la juſtice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, & très-ſouvent d'abſurdes & de révoltantes opinions en métaphyſique, en théologie : mais s'agit-il de ſavoir s'il faut être juſte ; tout l'univers eſt d'accord, comme nous l'avons dit à la *queſtion XXXVI*. & comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX.

De Zoroaſtre.

Je n'examine point en quel temps vivait Zoroaſtre, à qui les Perſes donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainſi que Platon aux anciens Athéniens. Je vois ſeulement que ſes préceptes de morale ſe ſont conſervés juſqu'à nos jours : ils ſont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres, & il paraît bien aux allégories puériles, aux obſervances ridicules, aux idées fantaſtiques dont ce recueil eſt rempli, que la religion de Zoroaſtre eſt de l'antiquité la plus haute. C'eſt là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompenſe des juſtes : on y voit le mauvais principe ſous le nom de *Satan* que les Juifs adoptèrent auſſi. On y trouve le monde formé en ſix ſaiſons ou en ſix temps. Il eſt ordonné de réciter un *Abunavar* & un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou

préceptes tirés du livre du Zend, & où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien Zoroaſtre, quels devoirs moraux ſont preſcrits ?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père & ſa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à ſa parole, de s'abſtenir, quand on eſt dans le doute ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non. (*porte 30*).

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul légiſlateur n'a jamais pu aller au-delà ; & je me confirme dans l'idée que plus Zoroaſtre établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre ; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

X L.

Des Brachmanes.

Il eſt vraiſemblable que les brames ou brachmanes exiſtaient long-temps avant que les Chinois euſſent leurs cinq kings ; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées ſont indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient ſans doute d'auſſi mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules théologiens que les Chaldéens & les Perſes, & toutes les nations qui ſont à l'occident de la Chine. Mais quelle ſublimité dans la morale ! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne ſe bornaient pas à être juſtes envers

les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs, étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

X L I.

De Confucius.

Les Chinois n'eurènt aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, & leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le Dieu de vérité; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de Dieu ne fut si pure & si sainte qu'à la Chine, *(à la révélation près)*. Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux & de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine, depuis tant de siècles? la voici: *Adorez le ciel, & soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand Confutzée, que nous nommons Confucius, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions, c'est une grande inadvertance. Confutzée est très-moderne; il ne vivait que six cent cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit

ni inſpiré ni prophète; il ne fait que raſſembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne ſe ſouvenir que des bienfaits:

A veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier:

A réprimer ſes paſſions, & à cultiver l'amitié; à donner ſans faſte, & à ne recevoir que l'extrême néceſſaire ſans baſſeſſe.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on faſſe à nous-mêmes; ce n'eſt que défendre le mal: il fait plus, il recommande le bien: *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilité: il recommande toutes les vertus.

XLII.

Des philoſophes grecs, & d'abord de Pythagore.

Tous les philoſophes grecs ont dit des ſottiſes en phyſique & en métaphyſique. Tous ſont excellens dans la morale: tous égalent Zoroaſtre, Confutzée, & les brachmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de Pythagore, c'eſt le précis de ſa doctrine; il n'importe de quelle main ils ſoient. Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée.

XLIII.

De Zaleucus.

Réunissez tous vos lieux-communs, prédicateurs, grecs, italiens, eſpagnols, allemands, français, &c.;

qu'on diſtille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des lois de Zaleucus ?

« Maîtriſez votre ame, purifiez-la, écartez toute » penſée criminelle. Croyez que Dieu ne peut être » bien ſervi par les pervers; croyez qu'il ne reſſemble » pas aux faibles mortels que les louanges & les pré- » ſens ſéduiſent : la vertu ſeule peut lui plaire ».

Voilà le précis de toute morale & de toute religion.

X L I V.

D'Épicure.

DES pédans de collége, des petits-maîtres de ſéminaire ont cru, ſur quelques plaiſanteries d'Horace & de Pétrone, qu'Épicure avait enſeigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. Épicure fut toute ſa vie un philoſophe ſage, tempérant, & juſte. Dès l'âge de douze à treize ans, il fut ſage; car lorſque le grammairien qui l'inſtruiſait lui récita ce vers d'Héſiode :

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.

Eh! qui le produiſit, dit Épicure, puiſqu'il était le premier ? Je n'en ſais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philoſophes qui le ſachent. Je vais donc m'inſtruire chez eux, repartit l'enfant; & depuis ce temps, juſqu'à l'âge de ſoixante & douze ans, il cultiva la philoſophie. Son teſtament, que Diogène de Laërce nous a conſervé tout entier, découvre une ame tranquille & juſte; il affranchit les eſclaves qu'il

croit avoir mérité cette grâce : il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence ; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, & sa secte fut la seule où l'on sût aimer, & qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout se réduit à la dispute entre Mallebranche & Arnauld. Mallebranche avouait que le plaisir rend heureux, Arnauld le niait : c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philosophie & la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

XLV.

Des Stoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet être ; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité dans la justice ; tel était le caractère des vrais stoïciens ; & tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti ; & la mort de ce martyr de la Divinité

est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien Caton est, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. Epictète dans l'esclavage est peut-être supérieur à Caton, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse: m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur Antonin est encore au-dessus d'Epictète, parce qu'il triompha de plus de séductions, & qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Lisez les pensées de l'un & de l'autre, l'empereur & l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur Julien? Il erra sur le dogme; mais certes, il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands-hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables!

XLVI.

Philosophie est Vertu.

Il y a eu des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. Lucien se moqua d'eux; on les méprisa: ils furent à-peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les universités. Mais

n'oublions jamais que tous les philoſophes ont donné de grands exemples de vertu, & que les ſophiſtes, & même les moines, ont tous reſpecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII.

D'Eſope.

Je placerai Eſope parmi ces grands-hommes, & même à la tête de ces grands-hommes, ſoit qu'il ait été le premier Pilpay des Indiens, ou l'ancien précurſeur de Pilpay, ou le Lokman des Perſes, ou le Akkim des Arabes, ou le Hacam des Phénitiens, il n'importe; je vois que ſes fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut ſonder l'abyme. A quoi tendent ces fables auſſi profondes qu'ingénues, ces apologues qui ſemblent viſiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'euſſent un langage? Elles ont enſeigné preſque tout notre hémiſphère. Ce ne ſont point des recueils de ſentences faſtidieuſes qui laſſent plus qu'elles n'éclairent; c'eſt la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'eſt d'y ajouter des embelliſſemens dans nos langues modernes. Cette ancienne ſageſſe eſt ſimple & nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France, n'en ont point caché le fond reſpectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juſte.

XLVIII.

De la Paix née de la philosophie.

PUISQUE tous les philosophes avaient des dogmes différens, il est clair que le dogme & la vertu sont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils crussent ou non que Thétis était la déesse de la mer, qu'ils fussent persuadés ou non de la guerre des géans & de l'âge d'or, de la boîte de Pandore, & de la mort du serpent Python, &c., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'est une chose admirable dans l'antiquité, que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

Autres questions.

AH! si nous pouvions imiter l'antiquité! si nous faisions enfin à l'égard des disputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-sept siècles dans les belles-lettres!

Nous sommes revenus au goût de la saine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent assez absurdes pour imaginer qu'on pût persécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas subsister sans sujet, parce qu'il expliquait en un sens un passage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un sens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la jurisprudence des Romains; & quand nous manquons de lois (ce

qui nous arrive si souvent), nous allons consulter le code & le digeste. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance ?

Qu'importe à l'Etat qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour Scot ou pour Thomas, pour Œcolampade ou pour Mélancthon, qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagnol qu'on a moins lu encore ? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de Lycophron ou d'Hésiode ?

L.

Autres questions.

Je sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre ; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie ?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes, &c., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, & les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage ?

L I.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce sermon si l'homme n'est pas libre ? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'est pas libre ; je vous ai dit que sa liberté consiste dans son pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Ensuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la providence éternelle me prédestinait à écrire ces rêveries, & prédestinait cinq ou six lecteurs à en faire leur profit, & cinq à six autres à les dédaigner, & à les laisser dans la foule immense des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, souvenez-vous que je me suis annoncé comme un ignorant.

L I I.

Autres ignorances.

Je suis si ignorant que je ne sais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de sept à huit cents années au moins, quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans une grande étendue de pays ; & ces premiers sages qui adorèrent des étoiles, ou des poissons, ou des serpens, ou des morts, ou des êtres fantastiques.

Quel est celui qui, le premier, imagina les six Gahambars ; & le pont de Tshinavar, & le Dardaroth,

& le lac de Karon ? en quel temps vivaient le premier Bacchus, le premier Hercule, le premier Orphée ?

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à Thucydide & Xénophon, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; & dans ces trente siècles encore, que d'obscurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

LIII.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le savant Apédeutès, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, & de son malheureux petit pays ? Il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que César dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux, pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui faisaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous, sans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaison des

Romains; car il assure que quand nous n'avions personne à voler, nous passions les jours & les nuits à nous enivrer de mauvaise bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'est un vide immense jusqu'à l'histoire de Charlemagne. Quand je suis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldstad une charte de Charlemagne datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce savant empereur parle ainsi:

« Vous savez que chassant un jour auprès de cette » ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus, » frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis ».

Ce Granus & cet Agrippa, frère de Néron, me font voir que Charlemagne était aussi ignorant que moi; & cela soulage.

L I V.

Ignorance ridicule.

L'HISTOIRE de l'Eglise de mon pays ressemble à celle de Granus, frère de Néron & d'Agrippa, & est bien plus merveilleuse. Ce sont de petits garçons ressuscités, des dragons pris avec un étole comme des lapins avec un lacet; des hosties qui saignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne; des saints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes les plus avérées dans notre histoire ecclésiastique d'Allemagne, est celle du bienheureux Pierre de Luxembourg qui, dans les deux années 1388 & 89, après sa mort, fit deux mille quatre cents miracles; & les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres Etats de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses & aussi authentiques? Je trouve par-tout la même sagesse & la même certitude.

L V.

Pis qu'ignorance.

J'AI vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués, & brûlés; & j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût & mourût dans les déserts.

L V I.

Commencement de la raison.

JE vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grâce versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore: quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

EXAMEN IMPORTANT
DE
MILORD BOLINGBROKE,

Écrit sur la fin de 1736.

AVIS

Mis au-devant des éditions précédentes de l'Examen important de milord Bolingbroke.

Nous donnons une nouvelle édition du livre le plus éloquent, le plus profond, & le plus fort, qu'on ait encore écrit contre le fanatiſme. Nous nous ſommes fait un devoir devant Dieu de multiplier ces ſecours contre le monſtre qui dévore la ſubſtance d'une partie du genre-humain. Ce précis de la doctrine de milord Bolingbroke, recueillie toute entière dans les ſix volumes de ſes œuvres poſthumes, fut adreſſé par lui, peu d'années avant ſa mort, à milord Cornsbury. Cette édition eſt beaucoup plus ample que la première : nous l'avons collationnée avec le manuſcrit.

Nous ſupplions les ſages, à qui nous faiſons parvenir cet ouvrage ſi utile, d'avoir autant de diſcrétion que de ſageſſe, & de répandre la lumière ſans dire de quelle main cette lumière leur eſt parvenue. Grand Dieu! protégez les ſages; confondez les délateurs & les perſécuteurs.

EXAMEN IMPORTANT

DE

MILORD BOLINGBROKE (1).

PROEMIUM.

L'AMBITION de dominer ſur les eſprits eſt une des plus fortes paſſions. Un théologien, un miſſionnaire, un homme de parti, veut conquérir comme un prince ; & il y a beaucoup plus de ſectes dans le monde qu'il n'y a de ſouverainetés. A qui ſoumettrai-je mon ame ? Serai-je chrétien, parce que je ſerai de Londres ou de Madrid ? ſerai-je muſulman, parce que je ſerai né en Turquie ? Je ne dois penſer que par moi-même ; le choix d'une religion eſt mon plus grand intérêt. Tu adores un Dieu par Mahomet ; & toi par le grand-lama ; & toi par le pape. Eh, malheureux ! adore un dieu par ta propre raiſon.

La ſtupide indolence dans laquelle la plupart des hommes croupiſſent ſur l'objet le plus important, ſemblerait prouver qu'ils ſont de miſérables machines animales, dont l'inſtinct ne s'occupe que du moment préſent. Nous traitons notre intelligence comme notre corps ; nous les abandonnons ſouvent l'un & l'autre

(1) Voltaire, par des raiſons de prudence, prit ici le nom du lord Bolingbroke, & ſuppoſa la date de 1736, quoique l'ouvrage n'eût été réellement compoſé qu'en 1769. Cet examen fut regardé comme un des meilleurs plans d'attaque qu'on eût dirigés contre la ſuperſtition.

pour quelque argent à des charlatans. La populace meurt en Espagne entre les mains d'un vil moine & d'un empirique; & la nôtre à-peu-près de même (1). Un vicaire, un dissenter assiégent leurs derniers momens.

Un très-petit nombre d'hommes examine; mais l'esprit de parti, l'envie de se faire valoir les préoccupe. Un grand-homme parmi nous n'a été chrétien que parce qu'il était l'ennemi de Collins; notre Whiston n'était chrétien que parce qu'il était arien. Grotius ne voulait que confondre les gomaristes. Bossuet soutint le papisme contre Claude qui combattait pour la secte

(1) Non: milord Bolingbroke va trop loin, on vit & on meurt comme on veut chez nous. Il n'y a que les lâches & les superstitieux qui envoient chercher un prêtre; & ce prêtre se moque d'eux. Il sait bien qu'il n'est pas ambassadeur de Dieu auprès des moribonds.

Mais dans les pays papistes, il faut qu'au troisième accès de fièvre, on vienne vous effrayer en cérémonie; qu'on déploie devant vous tout l'attirail d'une extrême-onction, & tous les étendards de la mort. On vous apporte le Dieu des papistes escorté de six flambeaux. Tous les gueux ont le droit d'entrer dans votre chambre; plus on met d'appareil à cette pompe lugubre, plus le bas clergé y gagne. Il vous prononce votre sentence, & va boire au cabaret les épices du procès. Les esprits faibles sont si frappés de l'horreur de cette cérémonie, que plusieurs en meurent. Je sais que M. Falconet, un des médecins du roi de France, ayant vu une de ses malades tourner à la mort au seul spectacle de son extrême-onction, déclara au roi qu'il ne ferait plus jamais administrer les sacremens à personne.

calvinifte. Dans les premiers fiècles, les ariens combattaient contre les athanafiens. L'empereur Julien & fon parti combattaient contre ces deux fectes; & le refte de la terre contre les chrétiens qui difputaient avec les Juifs. A qui croire? il faut donc examiner; c'eft un devoir que perfonne ne révoque en doute.

Cette multitude prodigieufe de fectes dans le chriftianifme forme déjà une grande préfomption que toutes font des fyftêmes d'erreur. L'homme fage fe dit à lui-même: fi Dieu avait voulu me faire connaître fon culte, c'eft que ce culte ferait néceffaire à notre efpèce. S'il était néceffaire, il nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux & une bouche. Il ferait par-tout uniforme, puifque les chofes néceffaires à tous les hommes font uniformes. Les principes de la raifon univerfelle font communs à toutes les nations policées, toutes reconnaiffent un Dieu: elles peuvent donc fe flatter que cette connaiffance eft une vérité. Mais chacune d'elles a une religion différente; elles peuvent donc conclure qu'ayant raifon d'adorer un Dieu, elles ont tort dans tout ce qu'elles ont imaginé au-delà.

Le principe dans lequel l'univers s'accorde paraît bien vrai; les conféquences diamétralement oppofées qu'on en tire paraiffent bien fauffes; il eft naturel de s'en défier. La défiance augmente quand on voit que le but de tous ceux qui font à la tête des fectes, eft de dominer & de s'enrichir autant qu'ils le peuvent, & que depuis les daïris du Japon jufqu'aux évêques de Rome, on ne s'eft occupé que d'élever à un pontife

un trône fondé sur la misère des peuples, & souvent cimenté de leur sang.

Que les Japonais examinent comment les daïris les ont long-temps subjugués ; que les Tartares se servent de leur raison pour juger si le grand-lama est immortel ; que les turcs jugent leur alcoran ; mais nous autres chrétiens examinons notre évangile.

Dès-là que je veux sincèrement examiner, j'ai droit d'affirmer que je ne tromperai pas ; ceux qui n'ont écrit que pour prouver leur sentiment me sont suspects.

Pascal commence par révolter ses lecteurs dans ses pensées informes qu'on a recueillies : « Que ceux qui » combattent la religion chrétienne, dit-il, apprennent » à la connaître, &c. ». Je vois à ces mots un homme de parti qui veut subjuguer.

On m'apprend qu'un curé en France, nommé Jean Meslier, mort depuis peu, a demandé pardon à Dieu, en mourant, d'avoir enseigné le christianisme. Cette disposition d'un prêtre à l'article de la mort fait sur moi plus d'effet que l'enthousiasme de Pascal. J'ai vu en Dorsetshire, diocèse de Bristol, un curé renoncer à une cure de deux cents livres sterling, & avouer à ses paroissiens que sa conscience ne lui permettait pas de leur prêcher les absurdes horreurs de la secte chrétienne. Mais, ni le testament de Jean Meslier, ni la déclaration de ce digne curé ne sont pour moi des preuves décisives. Le juif Uriel Acosta renonça publiquement à l'ancien Testament dans Amsterdam : mais je ne croirai pas plus le juif Acosta que le curé Meslier. Je dois lire les pièces du procès avec une attention

févère, ne me laiffer féduire par aucun des avocats, pefer devant Dieu les raifons des deux partis, & décider fuivant ma confcience. C'eft à moi de difcuter les argumens de Wolafton & de Clarke, mais je ne puis en croire que ma raifon.

J'avertis d'abord que je ne veux pas toucher à notre Eglife anglicane, en tant qu'elle eft établie par actes de parlement. Je la regarde d'ailleurs comme la plus favante, & la plus régulière de l'Europe. Je ne fuis point de l'avis du Wigh indépendant qui femble vouloir abolir tout facerdoce, & le remettre aux mains des pères de famille, comme du temps des patriarches. Notre fociété, telle qu'elle eft, ne permet pas un pareil changement. Je penfe qu'il eft néceffaire d'entretenir des prêtres pour être les maîtres des mœurs, & pour offrir à Dieu nos prières. Nous examinerons s'ils doivent être des joueurs de gobelets & des trompettes de difcorde. Commençons d'abord par m'inftruire moi-même.

CHAPITRE PREMIER.

Des Livres de Moïfe.

Le chriftianifme eft fondé fur le judaïfme (1); voyons donc fi le judaïfme eft l'ouvrage de Dieu.

---

(1) Suppofé, par un impoffible, qu'une fecte auffi abfurde & auffi affreufe que le judaïfme fût l'ouvrage de Dieu, il ferait démontré en ce cas, & par cette feule

On me donne à lire les livres de Moïse, je dois m'informer d'abord si ces livres sont de lui.

1°. Est-il vraisemblable que Moïse ait fait graver le Pentateuque, ou du moins les livres de la loi, sur la pierre, & qu'il ait eu des graveurs & des polisseurs de pierre dans un désert affreux, où il est dit que son peuple n'avait ni tailleurs, ni faiseurs de sandales, ni

---

supposition, que la secte des galiléens n'est fondée que sur l'imposture : cela est démontré en rigueur.

Dès qu'on suppose une vérité quelconque, énoncée par Dieu même, constatée par les plus épouvantables prodiges, scellée de sang humain; dès que Dieu, selon vous, a dit cent fois que cette vérité, cette loi, sera éternelle; dès qu'il a dit dans cette loi qu'il faut tuer sans miséricorde celui qui voudra retrancher de sa loi ou y ajouter; dès qu'il a commandé que tout prophète qui ferait des miracles pour substituer une nouveauté à cette ancienne loi, fût puni de mort; il est clair comme le jour que le christianisme qui abolit le judaïsme dans tous ses rites, est une religion fausse & directement ennemie de Dieu même.

On allègue que la secte des chrétiens est fondée sur la secte juive. C'est comme si on disait que le mahométisme est fondé sur la religion antique des sabéens; il est né dans leur pays; mais loin d'être né du sabisme, il l'a détruit.

Ajoutez à ces raisons un argument beaucoup plus fort, c'est qu'il n'est pas possible que l'être immuable, ayant donné une loi à ce prétendu Noë, ignoré de toutes les nations, excepté des Juifs, en ait donné ensuite une autre du temps d'un Pharaon; & enfin une troisième du temps de Tibère. Cette indigne fable d'un Dieu qui donne trois religions différentes & universelles, à un misérable petit peuple ignoré, serait ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus absurde, si tous les détails suivans ne l'étaient davantage.

d'étoffes pour ſe vêtir, ni de pain pour manger, & où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour conſerver les vêtemens de ce peuple, & pour le nourrir ?

2°. Il eſt dit dans ce livre de Joſué, que l'on écrivit le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Comment écrivit-on tout un livre ſur du mortier ? comment ces lettres ne furent-elles pas effacées par le ſang qui coulait continuellement ſur cet autel ? & comment cet autel, ce monument du Deutéronome, ſubſiſta-t-il dans le pays où les Juifs furent ſi long-temps réduits à un eſclavage que leurs brigandages avaient tant mérité ?

3°. Les fautes innombrables de géographie, de chronologie, & les contradictions qui ſe trouvent dans le Pentateuque, ont forcé pluſieurs Juifs & pluſieurs chrétiens à ſoutenir que le Pentateuque ne pouvait être de Moïſe. Le ſavant le Clerc, une foule de théologiens, & même notre grand Newton, ont embraſſé cette opinion ; elle eſt donc au moins très-vraiſemblable.

4°. Ne ſuffit-il pas du ſimple ſens commun pour juger qu'un livre qui commence par ces mots : *Voici les paroles que prononça Moïſe au-delà du Jourdain*, ne peut être que d'un fauſſaire mal adroit, puiſque le même livre aſſure que Moïſe ne paſſa jamais le Jourdain ? La réponſe d'Abadie, qu'on peut entendre *en-deçà* par *au-delà*, n'eſt-elle pas ridicule ? & doit-on croire à un prédicant mort fou en Irlande, plutôt qu'à Newton le plus grand-homme qui ait jamais été ?

De plus, je demande à tout homme raisonnable, s'il y a quelque vraisemblance que *Moïse* eût donné dans le désert des préceptes aux rois juifs, qui ne vinrent que tant de siècles après lui, & s'il est possible que dans ce même désert il eût assigné (1) quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs, pour la seule tribu des lévites, indépendamment des décimes que les autres tribus devaient leur payer (2)? Il est sans doute très-naturel que des prêtres aient tâché d'engloutir tout; mais il ne l'est pas qu'on leur ait donné quarante-huit villes dans un petit canton où il y avait à peine alors deux villages; il eût fallu au moins autant de villes pour chacune des autres hordes juives; le total aurait monté à quatre cent quatre-vingts villes, avec leurs fauxbourgs. Les Juifs n'ont pas écrit autrement leur histoire. Chaque trait est une hyperbole ridicule, un mensonge grossier, une fable absurde (3).

---

(1) Deutér. chap. XIV.

(2) Nombr. chap. XXXV.

(3) Milord Bolingbroke s'est contenté d'un petit nombre de ces preuves : s'il avait voulu, il en aurait rapporté plus de deux cents. Une des plus fortes à notre avis, qui font voir que les livres qu'on prétend écrits du temps de Moïse & de Josué, sont écrits en effet du temps des rois, c'est que le même livre est cité dans l'histoire de Josué, & dans celle des rois juifs. Ce livre est celui que nous appelons le *Droiturier*, & que les papistes appellent l'histoire des justes ou le livre du roi.

Quand l'auteur du Josué parle du soleil qui s'arrêta sur

CHAPITRE II.

De la personne de Moïse.

Y A-T-IL eu un Moïse? Tout eſt ſi prodigieux en lui depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, qu'il paraît un perſonnage fantaſtique, comme notre enchanteur Merlin. S'il avait exiſté, s'il avait opéré les miracles épouvantables qu'il eſt ſuppoſé avoir faits en Egypte, ſerait-il poſſible qu'aucun auteur égyptien n'eût parlé de ces miracles; que les Grecs, ces amateurs du merveilleux n'en euſſent pas dit un ſeul mot? Flavien Joſephe qui, pour faire valoir ſa nation mépriſée, recherche tous les témoignages des auteurs égyptiens qui ont parlé des Juifs, n'a pas le front d'en citer un ſeul qui faſſe mention des prodiges de Moïſe. Ce ſilence univerſel n'eſt-il pas une preuve que Moïſe eſt un perſonnage fabuleux?

Gabaon, & de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, il cite ce livre des juſtes (*).

Quand l'auteur des chroniques ou du livre des Rois, parle du cantique compoſé par David ſur la mort de Saül & de ſon fils Jonathas, il cite encore ce livre des juſtes (**).

Or, s'il vous plaît, comment le même livre peut-il avoir été écrit dans le temps qui touchait à Moïſe, & dans le temps de David? cette horrible bévue n'avait point échappé au lord Bolingbroke, il en parle ailleurs. C'eſt un plaiſir de voir l'embarras de cet innocent de dom Calmet, qui cherche en vain à pallier une telle abſurdité.

(*) Joſué, chap. X, v. 13.
(**) Rois, liv. 2, chap. Ier, v. 18.

Pour peu qu'on ait étudié l'antiquité, on ſait que les anciens Arabes furent les inventeurs de pluſieurs fables, qui avec le temps ont eu cours chez les autres peuples. Ils avaient imaginé l'hiſtoire de l'ancien Bacchus, qu'on ſuppoſait très-antérieur au temps où les Juifs diſent que parut leur Moïſe. Ce Bacchus ou Back, né dans l'Arabie, avait écrit ſes lois ſur deux tables de pierre; on l'appela Miſem, nom qui reſſemble fort à celui de Moïſe; il avait été ſauvé des eaux dans un coffre, & ce nom ſignifiait *ſauvé des eaux;* il avait une baguette, avec laquelle il opérait des miracles; cette verge ſe changeait en ſerpent quand il voulait. Ce même Miſem paſſa la mer Rouge à pied ſec, à la tête de ſon armée; il diviſa les eaux de l'Oronte & de l'Hidaſpe, & les ſuſpendit à droite & à gauche, une colonne de feu éclairait ſon armée pendant la nuit. Les anciens vers orphiques qu'on chantait dans les orgies de Bacchus, célébraient une partie de ces extravagances. Cette fable était ſi ancienne que les pères de l'Egliſe ont cru qne ce Miſem, ce Bacchus était Noé (1).

---

(1) Il faut obſerver que Bacchus était connu en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineur, dans la Grèce, chez les Etruſques, long-temps avant qu'aucune nation eût entendu parler de Moïſe, & ſurtout de Noé & de toute ſa généalogie. Tout ce qui ne ſe trouve que dans les écrits juifs était abſolument ignoré des nations orientales & occidentales, depuis le nom d'Adam juſqu'à celui de David.

Le miſérable peuple juif avait ſa chronologie & ſes fables

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance que les Juifs adoptèrent cette fable, & qu'ensuite ils l'écrivirent quand ils commencèrent à avoir quelques connaissances des lettres sous leurs rois? Il leur fallait du merveilleux comme aux autres peuples; mais ils n'étaient pas inventeurs; jamais plus petite nation ne fut plus grossière; tous leurs mensonges étaient des plagiats, comme toutes leurs cérémonies étaient visiblement une imitation des Phéniciens, des Syriens, & des Egyptiens.

Ce qu'ils ont ajouté d'eux-mêmes, paraît d'une grossièreté & d'une absurdité si révoltante, qu'elle excite l'indignation & la pitié. Dans quel ridicule roman souffrirait-on un homme qui change toutes les eaux en sang, d'un coup de baguette, au nom d'un dieu inconnu, & des magiciens qui en font autant au nom des dieux du pays? La seule supériorité qu'ait Moïse sur les sorciers du roi, c'est qu'il fit naître des poux, ce que les sorciers ne purent faire; sur quoi un grand prince a dit que les Juifs, en fait de poux, en savaient plus que tous les magiciens du monde.....

Comment un ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte? & comment après cela le roi

---

à part, lesquelles ne ressemblaient que de très-loin à celles des autres peuples. Ses écrivains, qui ne travaillèrent que très-tard, pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent chez leurs voisins, & déguisèrent mal leurs larcins; témoin la fable de Moïse qu'ils empruntèrent de Bacchus; témoin leur ridicule Samson pris chez Hercule, la fille de Jephté chez Iphigénie, la femme de Loth imitée d'Euridice, &c. &c.

d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie; & comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond de la mer Rouge?

Comment le même ange du Seigneur vient-il couper le cou pendant la nuit à tous les aînés des familles égyptiennes? C'était bien alors que le prétendu Moïse devait s'emparer de ce beau pays, au lieu de s'enfuir en lâche & en coquin avec deux ou trois millions d'hommes, parmi lesquels il avait, dit-on, six cent trente mille combattans. C'est avec cette prodigieuse multitude qu'il s'en va errer & mourir dans les déserts où l'on ne trouve pas seulement de l'eau à boire; & pour lui faciliter cette belle expédition, son Dieu divise les eaux de la mer, en fait deux montagnes à droite & à gauche, afin que son peuple favori aille mourir de faim & de soif.

Tout le reste de l'histoire de Moïse est également absurde & barbare. Ses cailles, sa manne, ses entretiens avec Dieu; vingt-trois mille hommes de son peuple, égorgés à son ordre par des prêtres; vingt-quatre mille massacrés une autre fois; six cent trente mille combattans dans un désert où il n'y a jamais eu deux mille hommes; tout cela paraît assurément le comble de l'extravagance; & quelqu'un a dit que l'*Orlando furioso* & don Quichotte sont des livres de géométrie en comparaison des livres hébreux. S'il y avait seulement quelques actions honnêtes & naturelles dans la fable de Moïse, on pourrait croire à toute force que ce personnage a existé.

On a le front de nous dire que la fête de pâques

chez les Juifs est une preuve du passage de la mer Rouge. On remerciait le Dieu des Juifs à cette fête, de la bonté avec laquelle il avait égorgé tous les premiers nés d'Egypte; donc, dit-on, rien n'était plus vrai que cette sainte & divine boucherie.

« Conçoit-on bien, dit le déclamateur & très-peu » raisonneur Abadie, que Moïse ait pu instituer des » mémoriaux sensibles d'un évènement reconnu pour » faux par plus de six cent mille témoins? ». Pauvre homme, tu devais dire par plus de deux millions de témoins; car six cent trente mille combattans, fugitifs ou non, supposent assurément plus de deux millions de personnes. Tu dis donc que Moïse lut son Pentateuque à ces deux ou trois millions de Juifs! Tu crois donc que ces deux ou trois millions d'hommes auraient écrit contre Moïse, s'ils avaient découvert quelque erreur dans son Pentateuque, & qu'ils eussent fait insérer leurs remarques dans les journaux du pays! Il ne te manque plus que de dire que ces trois millions d'hommes ont signé comme témoins, & que tu as vu leur signature.

Tu crois donc que les temples & les rites institués en l'honneur de Bacchus, d'Hercule & de Persée, prouvent évidemment que Persée, Hercule & Bacchus étaient fils de Jupiter, & que chez les Romains le temple de Castor & de Pollux était une démonstration que Castor & Pollux avaient combattu pour les Romains! C'est ainsi qu'on suppose toujours ce qui est en question; & les trafiquans en controverse débitent sur la cause la plus importante au genre

humain, des argumens que ladi Blakacre (1) n'oserait pas hasarder dans la salle de *common plays*. C'est-là que des fous ont écrit, ce que des imbécilles commentent, ce que des fripons enseignent, ce qu'on fait apprendre par cœur aux petits enfans; & on appelle blasphémateur le sage qui s'indigne & qui s'irrite des plus abominables inepties qui aient jamais déshonoré la nature humaine!

CHAPITRE III.

De la Divinité attribuée aux livres juifs.

COMMENT a-t-on osé supposer que Dieu choisît une horde d'Arabes pour être son peuple chéri, & pour armer cette horde contre toutes les autres nations? & comment, en combattant à sa tête, a-t-il souffert que son peuple fût si souvent vaincu & esclave?

Comment, en lui donnant des lois, a-t-il oublié de contenir ce petit peuple de voleurs par la croyance de l'immortalité de l'ame & des peines après la mort (2), tandis que toutes les grandes nations

(1) Ladi Blakacre est un personnage extrêmement plaisant dans la comédie du *Plain dealer*.

(2) Voilà le plus fort argument contre la loi juive, & que le grand Bolingbroke n'a pas assez pressé. Quoi, les législateurs indiens, égyptiens, babyloniens, grecs, romains, enseignèrent tous l'immortalité de l'ame; on la trouve en vingt endroits dans Homère même; & le prétendu Moïse n'en parle pas! il n'en est pas dit un seul mot ni dans le Décalogue juif, ni dans tout le Pentateuque!

nations voisines, Chaldéens, Egyptiens, Syriens, Phéniciens, avaient embrassé depuis si long-temps cette croyance utile ?

Est-il possible que Dieu eût pu prescrire aux Juifs la manière d'aller à la selle dans le désert (1), & leur cacher le dogme d'une vie future ? Hérodote nous apprend que le fameux temple de Tyr était bâti deux mille trois cents ans avant lui. On dit que Moïse conduisait sa troupe dans le désert environ seize cents ans avant notre ère. Hérodote écrivait cinq cents ans avant cette ère vulgaire; donc le temple des Phéniciens subsistait douze cents ans avant Moïse; donc la religion

---

Il a fallu que des commentateurs ou très-ignorans, ou aussi frippons que sots, aient tordu quelques passages de Job qui n'est point juif, pour faire accroire à des hommes plus ignorans qu'eux-mêmes, que Job avait parlé d'une vie à venir, parce qu'il dit : « Je pourrai me lever de mon fumier » dans quelque temps ; mon protecteur est vivant ; je re» prendrai ma première peau, je le verrai dans ma chair ; » gardez-vous donc de me décrier & de me persécuter ».

Quel rapport, je vous prie, d'un malade qui souffre & qui espère de guérir, avec l'immortalité de l'ame, avec l'enfer & le paradis? Si notre Warburton s'en était tenu à démontrer que la loi juive n'enseigna jamais une autre vie, il aurait rendu un très-grand service. Mais, par la démence la plus incompréhensible, il a voulu faire accroire que la grossièreté du Pentateuque était une preuve de sa divinité ; &, par l'excès de son orgueil, il a soutenu cette chimère avec la plus extrême insolence.

(1) Le docteur Swift disait que, selon le Pentateuque, Dieu avait eu bien plus de soin du derrière des Juifs que de leurs ames.

phénicienne était établie depuis plus long-temps encore. Cette religion annonçait l'immortalité de l'ame, ainſi que les Chaldéens & les Egyptiens. La horde juive n'eut jamais ce dogme pour fondement de ſa ſecte. C'était, dit-on, un peuple groſſier auquel Dieu ſe proportionnait; & à qui ? à des voleurs juifs ! Dieu être plus groſſier qu'eux ! n'eſt-ce pas un blaſphême ?

CHAPITRE IV.

Qui eſt l'auteur du Pentateuque ?

On me demande qui eſt l'auteur du Pentateuque ? J'aimerais autant qu'on me demandât qui a écrit les quatre fils Aimon, Robert le diable, & l'hiſtoire de l'enchanteur Merlin.

Newton, qui s'eſt avili juſqu'à examiner ſérieuſement cette queſtion, prétend que ce fut Samuel qui écrivit ces rêveries, apparemment pour rendre les rois odieux à la horde juive, que ce déteſtable prêtre voulait gouverner. Pour moi, je penſe que les Juifs ne ſurent lire & écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens, attendu que leurs lettres furent d'abord chaldaïques, & enſuite ſyriaques; nous n'avons jamais connu d'alphabet purement hébreu.

Je conjecture qu'Eſdras forgea tous ces contes du Tonneau au retour de la captivité. Il les écrivit en lettres chaldéennes dans le jargon du pays, comme des payſans du nord d'Irlande écriraient aujourd'hui en caractères anglais.

Les Cutéens qui habitaient le pays de Samarie, écrivirent ce même Pentateuque en lettres phéniciennes, qui étaient le caractère courant de leur nation, & nous avons encore aujourd'hui ce Pentateuque.

Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce roman. Jérémie était fort attaché, comme on sait, aux rois de Babylone : il est évident par ses rapsodies qu'il était payé par les Babyloniens, & qu'il trahissait son pays ; il veut toujours qu'on se rende au roi de Babylone. Les Egyptiens étaient alors les ennemis des Babyloniens. C'est pour faire leur cour au grand roi maître d'Hershalaïm Kedusha, nommé par nous Jérusalem (1), que Jérémie & Esdras inspirent tant d'horreur aux Juifs pour les Egyptiens. Ils se gardent bien de rien dire contre les peuples de l'Euphrate. Ce sont des esclaves qui ménagent leurs maîtres. Ils avouent bien que la horde juive a presque toujours été asservie ; mais ils respectent ceux qu'ils servaient alors.

Que d'autres Juifs aient écrit les faits & gestes de leurs roitelets, c'est ce qui m'importe aussi peu que l'histoire des chevaliers de la table ronde, & des douze

(1) Hershalaïm était le nom de Jérusalem, & Kedusha était son nom secret. Toutes les villes avaient un nom mystérieux que l'on cachait soigneusement aux ennemis, de peur qu'ils ne mêlassent ce nom dans des enchantemens, & par-là ne se rendissent les maîtres de la ville. A tout prendre, les Juifs n'étaient pas plus superstitieux que leurs voisins ; ils furent seulement plus cruels, plus usuriers, & plus ignorans.

pairs de Charlemagne : & je regarde comme la plus futile de toutes les recherches celle de savoir le nom de l'auteur d'un livre ridicule.

Qui a écrit le premier l'histoire de Jupiter, de Neptune & de Pluton ? Je n'en sais rien, & je ne me soucie pas de le savoir.

Il y a une très-ancienne vie de Moïse écrite en hébreu (1), mais qui n'a point été insérée dans le canon judaïque. On en ignore l'auteur, ainsi qu'on ignore les auteurs des autres livres juifs ; elle est écrite dans ce style des *Mille & une nuits*, qui est celui de toute l'antiquité asiatique. En voici quelques échantillons.

L'an 130, après la transmigration des Juifs en Egypte, soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon pendant son sommeil vit en songe un vieillard qui tenait en ses mains une balance. Dans l'un des bassins étaient tous les Egyptiens avec leurs enfans & leurs femmes, dans l'autre un seul enfant à la mamelle, qui pesait plus que toute l'Egypte entière. Le roi fit aussitôt appeler tous ses magiciens, qui furent tous saisis d'étonnement & de crainte. Un des conseillers du roi devina qu'il y aurait un enfant hébreu qui ferait la ruine de l'Egypte. Il conseilla au roi de faire tuer tous les petits garçons de la nation juive.

L'aventure de Moïse sauvé des eaux est à-peu-près la même que dans l'Exode. On appela d'abord Moïse

(1) Cette vie de Moïse a été imprimée à Hambourg, en hébreu & en latin.

Schabar & sa mère Jéchotiel. A l'âge de trois ans, Moïse jouant avec Pharaon, prit sa couronne & s'en couvrit la tête. Le roi voulut le faire tuer, mais l'ange Gabriel descendit du ciel & pria le roi de n'en rien faire: C'est un enfant, lui dit-il, qui n'y a pas entendu malice. Pour vous prouver combien il est simple, montrez-lui une escarboucle & un charbon ardent, vous verrez qu'il choisira le charbon. Le roi en fit l'expérience, le petit Moïse ne manqua pas de choisir l'escarboucle, mais l'ange Gabriel l'escamota & mit le charbon ardent à la place; le petit Moïse se brûla la main jusqu'aux os. Le roi lui pardonna, le croyant un sot. Ainsi Moïse ayant été sauvé par l'eau, fut encore une fois sauvé par le feu.

Tout le reste de l'histoire est sur le même ton. Il est difficile de décider lequel est le plus admirable de ce livre de Moïse ou du Pentateuque. Je laisse cette question à ceux qui ont plus de temps à perdre que moi. Mais j'admire sur-tout les pédans, comme Grotius, Abadie, & même cet abbé Houteville long-temps entremetteur d'un fermier-général à Paris, ensuite secrétaire de ce fameux cardinal Dubois, à qui j'ai entendu dire qu'il défiait tous les cardinaux d'être plus athées que lui. Tous ces gens-là se distillent le cerveau pour faire accroire (ce qu'ils ne croient point) que le Pentateuque est de Moïse. Eh, mes amis! que prouveriez-vous là? que Moïse était un fou. Il est bien sûr que je ferais enfermer à Bedlam (1) un homme qui écrirait aujourd'hui de pareilles extravagances.

---

(1) Bedlam, la maison des fous à Londres.

CHAPITRE V.

Que les Juifs ont tout pris des autres nations.

On l'a déjà dit souvent ; c'est le petit peuple asservi qui tâche d'imiter ses maîtres ; c'est la nation faible & grossière qui se conforme grossièrement aux usages de la grande nation. C'est Cornouailles qui est le singe de Londres, & non pas Londres qui est le singe de Cornouailles. Est-il rien de plus naturel que les Juifs aient pris ce qu'ils ont pu du culte, des lois, des coutumes de leurs voisins ?

Nous sommes déjà certains que leur Dieu prononcé par nous Jehovah & par eux Jaho, était le nom ineffable du Dieu des Phéniciens & des Egyptiens ; c'était une chose connue dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, au premier livre de ses stromates, rapporte que ceux qui entraient dans les temples d'Egypte, étaient obligés de porter sur eux une espèce de talisman composé de ce mot *Yaho* ; & quand on savait prononcer ce mot d'une certaine façon, celui qui l'entendait tombait roide mort, ou du moins évanoui. C'était du moins ce que les charlatans des temples tâchaient de persuader aux superstitieux.

On sait assez que la figure du serpent, les chérubins, la cérémonie de la vache rousse, les ablutions nommées depuis baptême ; les robes de lin réservées aux prêtres, les jeûnes, l'abstinence du porc & d'autres viandes, la circoncision, tout enfin fut imité de l'Egypte.

Les Juifs avouent qu'ils n'ont eu un temple que fort tard, & plus de cinq cents ans après leur Moïse, selon leur chronologie toujours erronée. Ils envahirent enfin une petite ville dans laquelle ils bâtirent un temple à l'imitation des grands peuples. Qu'avaient-ils auparavant ? un coffre. C'était l'usage des nomades & des peuples cananéens de l'intérieur des terres qui étaient pauvres. Il y avait une ancienne tradition chez la horde juive, que lorsqu'elle fut nomade, c'est-à-dire lorsqu'elle fut errante dans les déserts de l'Arabie pétrée, elle portait un coffre où était le simulacre grossier d'un dieu nommé *Remphan*, ou une espèce d'étoile taillée en bois. Vous verrez des traces de ce culte dans quelques prophètes, & sur-tout dans les prétendus discours que les Actes des apôtres mettent dans la bouche d'Etienne.

Selon les Juifs même, les Phéniciens (qu'ils appellent Philistins) avaient le temple de Dagon avant que la troupe judaïque eût une maison. Si la chose est ainsi, si tout leur culte dans le désert consista dans un coffre à l'honneur du dieu Remphan qui n'était qu'une étoile révérée par les Arabes, il est clair que les Juifs n'étaient autre chose dans leur origine, qu'une bande d'arabes vagabonds qui s'établirent par le brigandage dans la Palestine, & qui enfin se firent une religion à leur mode, & se composèrent une histoire toute pleine de fables. Ils prirent une partie de la fable de l'ancien Back ou Bacchus, dont ils firent leur Moïse. Mais que ces fables soient révérées par nous ; que nous en ayions fait la base de notre religion, & que

ces fables même aient encore un certain crédit dans le siècle de la philosophie; c'est-là sur-tout ce qui indigne les sages. L'église chrétienne chante les prières juives, & fait brûler quiconque judaïse. Quelle pitié! quelle contradiction, & quelle horreur!

CHAPITRE VI.

De la Genèse.

Tous les peuples dont les Juifs étaient entourés avaient une Genèse, une Théogonie, une Cosmogonie, long-temps avant que ces Juifs existassent. Ne voit-on pas évidemment que la Genèse des Juifs était prise des anciennes fables de leurs voisins?

Yaho, l'ancien dieu des Phéniciens, débrouilla le chaos, le *Khaütereb*; il arrangea *Muth*, la matière; il forma l'homme de son souffle, *Calpi*; il lui fit habiter un jardin *Aden* ou *Eden*; il le défendit contre le grand serpent *Ophionée*, comme le dit l'ancien fragment de Phérécide. Que de conformité avec la Genèse juive! N'est-il pas naturel que le petit peuple grossier ait dans la suite des temps emprunté les fables du grand peuple inventeur des arts?

C'était encore une opinion reçue dans l'Asie, que Dieu avait formé le monde en six temps, appelés chez les Chaldéens, si antérieurs aux Juifs, les *six gahambars*.

C'était aussi une opinion des anciens Indiens. Les Juifs qui écrivirent la Genèse ne sont donc que des imitateurs; ils mêlèrent leurs propres absurdités à ces

fables; & il faut avouer qu'on ne peut s'empêcher de rire, quand on voit un serpent parlant familièrement à Eve, Dieu parlant au serpent, Dieu se promenant chaque jour, à midi, dans le jardin d'Eden, Dieu faisant une culotte pour Adam & une pagne à sa femme Eve. Tout le reste paraît aussi insensé; plusieurs Juifs eux-mêmes en rougirent; ils traitèrent dans la suite ces imaginations de fables allégoriques. Comment pourrions-nous prendre au pied de la lettre ce que les Juifs ont regardé comme des contes?

Ni l'histoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun prophète, ne cite un seul passage de la Genèse. Nul n'a parlé ni de la côte d'Adam tirée de sa poitrine pour en pétrir une femme, ni de l'arbre de la science du bien & du mal, ni du serpent qui séduisit Eve, ni du péché originel, ni enfin d'aucune de ces imaginations. Encore une fois, est-ce à nous de les croire?

Leurs rapsodies démontrent qu'ils ont pillé toutes leurs idées chez les Phéniciens, les Chaldéens, les Egyptiens, comme ils ont pillé leurs biens quand ils l'ont pu. Le nom même d'Israël, ils l'ont pris chez les Chaldéens, comme Philon l'avoue dans la première page du récit de sa députation auprès de Caligula (1); & nous serions assez imbécilles dans notre occident pour penser que tout ce que ces barbares d'orient avaient volé, leur appartenait en propre!

---

(1) Voici les paroles de Philon : *Les Chaldéens donnent aux justes le nom d'Israël, voyant Dieu.*

CHAPITRE VII.

Des Mœurs des Juifs.

Si nous passions des fables des Juifs aux mœurs de ce peuple, ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont absurdes? C'est, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur chef Josué passe le Jourdain par un miracle semblable au miracle de la mer Rouge; pourquoi? pour aller mettre à feu & à sang une ville qu'il ne connoissait pas, une ville dont son Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâtissait des villes au son de la flûte. Josué les détruit; il livre au fer & aux flammes vieillards, femmes, enfans & bestiaux; y a-t-il une horreur plus insensée? il ne pardonne qu'à une prostituée qui avait trahi sa patrie; quel besoin avait-il de la perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet faisait tomber les murs, comme celui d'Astolphe faisait fuir tout le monde? Et remarquons en passant que cette femme, nommée *Rahab la paillarde*, est une des aïeules de ce Juif dont nous avons depuis fait un dieu, lequel dieu compte encore parmi celles dont il est né l'incestueuse Thamar, l'impudente Ruth, & l'adultère Betsabée.

On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre trente & un rois du pays, c'est-à-dire trente & un capitaines de village qui avaient combattu pour leurs foyers contre cette troupe d'assassins. Si l'auteur de

cette histoire avait formé le dessein de rendre les Juifs exécrables aux autres nations, s'y serait-il pris autrement? L'auteur, pour ajouter le blasphème au brigandage & à la barbarie, ose dire que toutes ces abominations se commettaient au nom de Dieu, par ordre exprès de Dieu, & étaient autant de sacrifices de sang humain offerts à Dieu.

C'est-là le peuple saint! Certes les Hurons, les Canadiens, les Iroquois ont été des philosophes pleins d'humanité, comparés aux enfans d'Israël; & c'est en faveur de ces monstres qu'on fait arrêter le soleil & la lune en plein midi! & pourquoi? pour leur donner le temps de poursuivre & d'égorger de pauvres Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de grosses pierres que Dieu avait lancées sur eux du haut des airs, pendant cinq grandes lieues de chemin. Est-ce l'histoire de Gargantua? est-ce celle du peuple de Dieu? & qu'y a-t-il ici de plus insupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du ridicule? Ne serait-ce pas même un autre ridicule que de s'amuser à combattre ce détestable amas de fables qui outragent également le bon sens, la vertu, la nature, & la Divinité? Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne peut mentir plus sottement.

Que dirons-nous d'un Jephté qui immola sa propre fille à son Dieu sanguinaire, & de l'ambidextre Aod qui assassine Eglon son roi, au nom du Seigneur, & de la divine Jahel qui assassine le général Sizara avec un

clou qu'elle lui enfonce dans la tête, & du débauché Samson que Dieu favorise de tant de miracles ; grossière imitation de la fable d'Hercule.

Parlerons-nous d'un lévite qui vient sur son âne avec sa concubine, & de la paille & du foin dans Gabaa de la tribu de Benjamin ? & voilà les Benjamites qui veulent commettre le péché de Sodomie avec ce vilain prêtre, comme les Sodomites avaient voulu le commettre avec des anges (1). Le lévite compose avec eux, & leur abandonne sa maîtresse ou sa femme dont ils jouissent toute la nuit, & qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui n'est pourtant pas une chose si aisée, & de-là s'ensuit une guerre civile.

---

(1) L'illustre auteur a oublié de parler des anges de Sodôme. Cependant cet article en valait bien la peine. Si jamais il y eut des abominations extravagantes dans l'histoire du peuple juif, celle des anges que les magistrats, les porte-faix, & jusqu'aux petits garçons d'une ville, veulent absolument violer, est une horreur dont aucune fable païenne n'approche, & qui fait dresser les cheveux à la tête. Et on ose commenter ces abominations ? & on les fait respecter à la jeunesse ! & on a l'insolence de plaindre les brames de l'Inde & les mages de Perse, à qui Dieu n'avait pas révélé ces choses, & qui n'étaient pas le peuple de Dieu ! & il se trouve encore parmi nous des ames de boue assez lâches à la fois & assez impudentes, pour nous dire : croyez ces infamies, croyez, ou le courroux d'un Dieu vengeur tombera sur vous ; croyez ou nous vous persécuterons, soit dans le consistoire, soit dans le conclave, soit à l'officialité, soit dans le parquet, soit à la buvette. Jusqu'à quand des coquins feront-ils trembler des sages ?

(1) Les onze tribus arment quatre cent mille ſoldats contre la tribu de Benjamin. Quatre cent mille ſoldats, grand Dieu! dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de longueur ſur cinq ou ſix de largeur. Le grand-turc n'a jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Iſraélites exterminent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, ſelon leur louable coutume. Il échappe ſix cents garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périſſe; il faut donner ſix cents filles au moins à ces ſix cents garçons. Que font les Iſraélites? Il y avait dans le voiſinage une petite ville nommée *Jabès*; ils la ſurprennent, tuent tout, maſſacrent tout, juſqu'aux animaux, réſervent quatre cents filles pour quatre cents Benjamites. Deux cents garçons reſtent à pourvoir; on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles de Silo, quand elles iront danſer aux portes de Silo. Allons, Abadie, Sherlok, Houtteville & conſorts, faites des phraſes pour juſtifier ces fables de cannibales; prouvez que tout cela eſt un type, une figure qui nous annonce Jeſus-Chriſt.

---

(1) Jug. chap. XIX, v. 20.

CHAPITRE VIII.

Des mœurs des Juifs sous leurs melchim ou roitelets, & sous leurs pontifes, jusqu'à la destruction de Jérusalem par les Romains.

LES Juifs ont un roi malgré le prêtre Samuel qui fait ce qu'il peut pour conserver son autorité usurpée (1); & il a la hardiesse de dire que c'est *renoncer à Dieu que d'avoir un roi.* Enfin un pâtre, qui cherchait des ânesses, est élu roi par le sort. Les Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient jamais eu de temple; leur sanctuaire était un coffre qu'on mettait dans une charrette : les Cananéens leur avaient pris leur coffre; Dieu qui en fut très-irrité, l'avait pourtant laissé prendre; mais, pour se venger, il avait donné des hémorroïdes aux vainqueurs, & envoyé des rats dans leurs champs. Les vainqueurs l'appaisèrent, en lui renvoyant son coffre accompagné de cinq rats d'or & de cinq trous du cul aussi d'or (2). Il n'y a point de vengeance ni d'offrande plus digne du Dieu des Juifs. Il pardonne aux Cananéens, mais il fait mourir cinquante mille soixante & dix hommes des siens, pour avoir regardé son coffre.

C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi des Juifs. Il n'y avait dans leur petit pays ni épée

(1) I. des Rois, chap. VIII.
(2) Rois, liv. Ier, chap. VI.

ni lance; les Cananéens ou Philiſtins ne permettaient pas aux Juifs, leurs eſclaves, d'aiguiſer ſeulement les ſocs de leurs charrues & leurs coignées; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers philiſtins pour ces faibles ſecours; & cependant on nous conte que le roi Saül (1) eut d'abord une armée de trois cent mille hommes, avec leſquels il gagna une grande bataille (2). Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles contradictions.

Ce Saül, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi Agag à compoſition. Le prophète Samuel arrive de la part du Seigneur, & lui dit (3): *Pourquoi n'avez-vous pas tout tué?* & il prend un ſaint couperet, & il hache en morceaux le roi Agag. Si une telle action eſt véritable, quel peuple était le peuple juif, & quels prêtres étaient ſes prêtres!

Saül, réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même haché en pièces le roi Agag, ſon priſonnier, va enfin combattre contre les Philiſtins après la mort du doux prophète Samuel. Il conſulte, ſur le ſuccès de la bataille, une femme qui a un eſprit de Pithon: on ſait que les femmes, qui ont un eſprit de Pithon, font apparaître des ombres. La pythoniſſe montre à Saül l'ombre de Samuel qui ſortait de la terre. Mais ceci ne regarde que la belle philoſophie du peuple juif: venons à ſa morale.

---

(1) I, Rois, chap. XIII.
(2) *Ibid.* chap. XI.
(3) Chap. XV.

Un joueur de harpe, pour qui l'Eternel avait pris une tendre affection, s'est fait sacrer roi pendant que Samuel vivait encore ; il se révolte contre son souverain ; il ramasse quatre cents malheureux ; &, comme dit la sainte écriture (1), « tous ceux qui avaient de » mauvaises affaires, qui étaient perdus de dettes, & » d'un esprit méchant, s'assemblèrent avec lui ».

C'était un homme *selon le cœur de Dieu* (2) ; aussi la première chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé Nabal, qui lui refuse des contributions : il épouse sa veuve ; il épouse dix-huit femmes, sans compter les concubines (3) ; il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de son pays, il y est bien reçu, &, pour récompense, il va saccager les villages des alliés d'Achis ; il égorge tout, sans épargner les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rite juif ; & il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hébreux. Il faut avouer que nos voleurs de grands chemins ont été moins coupables aux yeux des hommes ; mais les voies du Dieu des Juifs ne sont pas les nôtres.

Le bon roi David ravit le trône à Isboseth, fils de Saül. Il fait assassiner Miphiboseth, fils de son protecteur Jonathas. Il livre aux Gabaonites deux enfans de Saül, & cinq de ses petits-enfans, pour les faire tous pendre. Il assassine Urie pour couvrir son adultère

(1) I, Rois, chap. XXII.
(2) Chap. XXV.
(3) Chap. XXVII.

adultère avec Betſabée; & c'eſt encore cette abominable Betſabée, mère de Salomon, qui eſt une ayeule de Jéſus-Chriſt.

La ſuite de l'hiſtoire juive n'eſt qu'un tiſſu de forfaits conſacrés. Salomon commence par égorger ſon frère Adonias. Si Dieu accorda à ce Salomon le don de la ſageſſe, il paraît qu'il lui refuſa ceux de l'humanité, de la juſtice, de la continence, & de la foi. Il a ſept cents femmes & trois cents concubines. Le cantique qu'on lui impute eſt dans le goût de ces livres érotiques qui font rougir la pudeur. Il n'y eſt parlé que de tetons, de baiſers ſur la bouche, de ventre qui eſt ſemblable à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuſes, de doigt mis dans l'ouverture, de treſſaillement; & enfin il finit par dire: « Que » ferons-nous de notre petite ſœur? elle n'a point » encore de tetons; ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi » c'eſt une porte, fermons-la ». Telles ſont les mœurs que lui imputent avec reſpect de miſérables rabbins & des théologiens chrétiens encore plus abſurdes.

Enfin, pour joindre l'excès du ridicule à cet excès d'impureté, la ſecte des papiſtes a décidé que le ventre de la Sulamite & ſon ouverture, ſes tetons & ſes baiſers ſur la bouche, ſont l'emblême, le type du mariage de Jéſus-Chriſt avec ſon Egliſe (1).

(1) On ſait que les théologiens chrétiens font paſſer ce livre impudique pour une prédiction du mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon Egliſe. Comme ſi Jeſus prenait les tetons de ſon Egliſe, & mettait la main à ſon ouverture; & ſur quoi cette belle explication eſt-elle fondée? ſur ce

De tous les rois de Juda & de Samarie, il y en a très-peu qui ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places publiques & dans le temple, pendant que Titus les assiégeait, tombe sous le fer & dans les chaînes des Romains, avec le reste de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes avaient été dispersés depuis si long-temps en Asie, & soit vendu dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que cette nation même, si elle fut telle que ses historiens & ses prophètes le racontent.

Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abominations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le cœur se soulève. Ce sont donc là les hérauts de la Providence, les précurseurs du règne de Jésus! Toute l'histoire juive, dites-vous, ô Abadie, est la prédiction de l'Eglise; tous les prophètes ont prédit Jésus; examinons donc les prophètes.

CHAPITRE IX.

Des Prophètes.

PROPHÈTE, *Nabi*, *Roëh*, *parlant*, *voyant*, *devin*, c'est la même chose. Tous les anciens auteurs conviennent que les Egyptiens, les Chaldéens, toutes les nations asiatiques, avaient leurs prophètes, leurs

---

que *Christus* est masculin, & *Ecclesia* féminin. Mais si, au lieu du féminin *ecclesia*, on s'était servi du mot masculin *cœtus*, *conventus*, que serait-il arrivé?

devins. Ces nations étaient bien antérieures au petit peuple juif qui, lorsqu'il eut composé une horde dans un coin de terre, n'eut d'autre langage que celui de ses voisins, & qui, comme on l'a dit ailleurs, emprunta des Phéniciens, jusqu'au nom de Dieu *Eloha*, *Jehova*, *Adonaï*, *Sadaï*; qui enfin prit tous les rites, tous les usages des peuples dont il était environné, en déclamant toujours contre ces mêmes peuples.

Quelqu'un a dit que le premier devin, le premier prophète, fut le premier frippon qui rencontra un imbécille; ainsi la prophétie est de l'antiquité la plus haute. Mais à la fraude ajoutons encore le fanatisme; ces deux monstres habitent aisément ensemble dans les cervelles humaines. Nous avons vu arriver à Londres par troupes, du fond du Languedoc & du Vivarais, des prophètes tout semblables à ceux des Juifs, joindre le plus horrible enthousiasme aux plus dégoûtans mensonges. Nous avons vu Jurieu prophétiser en Hollande. Il y eut de tout temps de tels imposteurs, & non-seulement des misérables qui faisaient des prédictions, mais d'autres misérables qui supposaient des prophéties faites par d'anciens personnages.

Le monde a été plein de sibylles & de *Nostradamus*. L'Alcoran compte deux cent vingt-quatre mille prophètes. L'évêque Epiphane, dans ses notes sur le canon prétendu des apôtres, compte soixante & treize prophètes juifs, & dix prophétesses. Le métier de prophète chez les Juifs n'était ni une dignité, ni un grade, ni une profession dans l'Etat; on n'était point

reçu prophète comme on eſt reçu docteur à Oxford ou à Cambridge; prophétiſait qui voulait; il ſuffiſait d'avoir, ou de croire avoir, ou de feindre d'avoir la vocation & l'eſprit de Dieu. On annonçait l'avenir en danſant & en jouant du pſaltérion. Saül, tout réprouvé qu'il était, s'aviſa d'être prophète. Chaque parti, dans les guerres civiles, avait ſes prophètes, comme nous avons nos écrivains de Grubſtreet (1). Les deux partis ſe traitaient réciproquement de fous, de viſionnaires, de menteurs, de frippons, & en cela ſeul ils diſaient la vérité. *Stultum* (2) *& inſanum prophetam, inſanum virum ſpiritualem*, dit Ozée ſelon la Vulgate.

« Les prophètes de Jéruſalem ſont des extravagans, » des hommes ſans foi », dit Sophoniah, prophète de Jéruſalem (3). Ils ſont tous comme notre apothicaire Moore, qui met dans nos gazettes: « Prenez de » mes pilules, gardez-vous des contrefaites ».

Le prophète Michée prédiſant des malheurs aux rois de Samarie & de Juda, le prophète Sédékias lui applique un énorme ſoufflet, en lui diſant: « Comment l'eſprit de Dieu eſt-il paſſé par moi pour aller » à toi (4) » ?

Jérémie, qui prophétiſait en faveur de Nabuchodonoſor, tyran des Juifs, s'était mis des cordes au

(1) Grubſtreet eſt la rue où l'on imprime la plupart des mauvais pamphlets qu'on fait journellement à Londres.

(2) Ozée, chap. IX.

(3) Soph. chap. III, v. 4.

(4) Paralip. chap. XVIII.

cou, & un bât ou un joug ſur le dos, car c'était un type ; & il devait envoyer ce type aux petits roitelets voiſins, pour les inviter à ſe ſoumettre à Nabuchodonoſor. Le prophète Ananias, qui regardait Jérémie comme un traître, lui arrache ſes cordes, les rompt & jette ſon bât à terre.

Ici c'eſt Ozée à qui Dieu ordonne de prendre une p...... & d'avoir des fils de p..... (1) *Vade, ſume tibi uxorem fornicationum, & fac tibi filios fornicationum*, dit la Vulgate. Ozée obéit ponctuellement ; il prend Gomer fille d'Ebalaïm, il en a trois enfans ; ainſi cette prophétie & ce putaniſme durèrent au moins trois années. Cela ne ſuffit pas au dieu des Juifs ; il veut qu'Ozée (2) couche avec une femme qui ait fait déjà ſon mari cocu. Il n'en coûte au prophète que quinze drachmes & un boiſſeau & demi d'orge ; c'eſt aſſez bon marché pour un adultère (3). Il en avait coûté encore moins au patriarche Juda pour ſon inceſte abſurde avec Thamar.

Là c'eſt Ezéchiel (4) qui, après avoir dormi trois cent nonante jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, après avoir avalé un livre de parche-

(1) Ozée, chap. Ier.

(2) *Ibid.* chap. III.

(3) Remarquez que le prophète ſe ſert du mot propre *fodi eam* : je la f..... ô abomination ! Et on met ces livres infames entre les mains des jeunes garçons & des jeunes filles, & des ſéducteurs entraînent ces jeunes victimes dans des couvens !

(4) Ezéch. chap. IV.

min, après avoir mangé un *sir reverend* (1) sur son pain, par ordre exprès de Dieu, introduit Dieu lui-même, le créateur du monde, parlant ainsi à la jeune Oala (2) : « Tu es devenue grande, tes tetons ont » paru, ton petit poil a commencé à croître ; je t'ai » couverte ; mais tu t'es bâti un mauvais lieu ; tu as » ouvert tes cuisses à tous les passans...... Ta sœur » Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement (3) ; » elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne, » & qui déchargent comme des chevaux ».

Notre ami le général Withers, à qui on lisait un jour ces prophéties, demanda dans quel b..... on avait fait l'écriture sainte ?

On lit rarement les prophéties ; il est difficile de soutenir la lecture de ces longs & énormes galimatias. Les gens du monde qui ont lu Gulliver & l'Atlantis, ne connaissent ni Ozée, ni Ezéchiel.

Quand on fait voir à des personnes sensées ces passages exécrables, noyés dans le fratras des prophéties, elles ne reviennent point de leur étonnement. Elles ne peuvent concevoir qu'un Isaïe marche tout nu au milieu de Jérusalem, qu'un Ezéchiel coupe sa barbe en trois portions, qu'un Jonas soit trois jours dans le ventre d'une baleine, &c. Si elles lisaient ces extravagances & ces impuretés dans un des livres qu'on appelle profanes, elles jetteraient le livre avec horreur.

(1) Un *sir reverend*, en anglais, est un étron.
(2) Ezéch. chap. XVI.
(3) Ezéch. XXIII.

C'eſt la Bible : elles demeurent confondues ; elles héſitent, elles condamnent ces abominations, & n'oſent d'abord condamner le livre qui les contient. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'elles oſent faire uſage de leur ſens commun ; elles finiſſent enfin par déteſter ce que des frippons & des imbécilles leur ont fait adorer.

Quand ces livres ſans raiſon & ſans pudeur ont-ils été écrits ? perſonne n'en ſait rien. L'opinion la plus vraiſemblable eſt que la plupart des livres attribués à Salomon, à Daniel, & à d'autres, ont été faits dans Alexandrie ; mais qu'importe le temps & le lieu ? ne ſuffit-il pas de voir avec évidence que ce ſont des monumens de la folie la plus outrée & de la plus infâme débauche ?

Comment donc les Juifs ont-ils pu les vénérer ? c'eſt qu'ils étaient des Juifs. Il faut encore conſidérer que tous ces monumens d'extravagance ne ſe conſervaient guère que chez les prêtres & les ſcribes. On ſait combien les livres étaient rares dans tous les pays où l'imprimerie inventée par les Chinois ne parvint que ſi tard. Nous ſerons encore plus étonnés quand nous verrons les pères de l'Egliſe adopter ces rêveries dégoûtantes, ou les alléguer en preuve de leur ſecte.

Venons enfin de l'ancien Teſtament au nouveau. Venons à Jéſus & à l'établiſſement du chriſtianiſme.

CHAPITRE X.

De la personne de Jésus.

JÉSUS naquit dans un temps où le fanatisme dominait encore, mais où il y avait un peu plus de décence. Le long commerce des Juifs avec les Grecs & les Romains avait donné aux principaux de la nation des mœurs moins déraisonnables & moins grossières. Mais la populace toujours incorrigible conservait son esprit de démence. Quelques Juifs opprimés sous les rois de Syrie & sous les Romains, avaient imaginé alors que leur Dieu leur enverrait quelque jour un libérateur, un messie. Cette attente devait naturellement être remplie par Hérode. Il était leur roi, il était l'allié des Romains, il avait rebâti leur temple, dont l'architecture surpassait de beaucoup celle du temple de Salomon, puisqu'il avait comblé un précipice sur lequel cet édifice était établi. Le peuple ne gémissait plus sous une domination étrangère; il ne payait d'impôts qu'à son monarque; le culte juif florissait; les lois antiques étaient respectées; Jérusalem, il faut l'avouer, était au temps de sa plus grande splendeur.

L'oisiveté & la superstition firent naître plusieurs factions ou sociétés religieuses, saducéens, pharisiens, esséniens, judaïtes, thérapeutes, joannistes, ou disciples de Jean; à peu-près comme les papistes ont des molinistes, des jansénistes, des jacobins & des cordeliers. Mais personne alors ne parlait de l'attente du messie. Ni Flavien Josephe, ni Philon, qui sont

entrés dans de si grands détails sur l'histoire juive, ne disent qu'on se flattait alors qu'il viendrait un christ, un oint, un libérateur, un rédempteur dont ils avaient moins besoin que jamais; & s'il y en avait un, c'était Hérode. En effet, il y eut un parti, une secte qu'on appela les hérodiens, & qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu (1).

De tout temps ce peuple avait donné le nom d'oint, de messie, de christ, à quiconque leur avait fait un peu de bien; tantôt à leurs pontifes, tantôt aux princes étrangers. Le juif qui compila les rêveries d'Isaïe lui fait dire par une lâche flatterie bien digne d'un juif esclave: « Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, son » messie, duquel j'ai pris la main droite, afin que je » terrasse les nations devant lui ». Le quatrième livre des Rois appelle le scélérat Jéhu oint, messie. Un prophète annonce à Hazaël, roi de Damas, qu'il est *messie, & oint du Très-Haut.* Ezéchiel dit au roi de Tyr: « Tu es un chérubin, un oint, un messie, le » sceau de la ressemblance de Dieu ». Si ce roi de

---

(1) Cette secte des hérodiens ne dura pas long-temps. Le titre d'envoyé de Dieu était un nom qu'ils donnaient indifféremment à quiconque leur avait fait du bien, soit à Hérode l'arabe, soit à Judas Machabée, soit aux rois persans, soit aux Babyloniens. Les Juifs de Rome célébrèrent la fête d'Hérode jusqu'au temps de l'empereur Néron. Perse le dit expressément.

Herodis venère dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ.
. . . . . *Tumet alba fidelia vino.*

Tyr avait su qu'on lui donnait ces titres en Judée; il ne tenait qu'à lui de se faire une espèce de dieu, il y avait un droit assez apparent, supposé qu'Ezéchiel eût été inspiré. Les évangélistes n'en ont pas tant dit de Jésus.

Quoi qu'il en soit, il est certain que nul Juif n'espérait, ne desirait, n'annonçait un oint, un messie du temps d'Hérode le grand, sous lequel on dit que naquit Jésus. Lorsqu'après la mort d'Hérode le grand la Judée fut gouvernée en province romaine, & qu'un autre Hérode fut établi par les Romains tétrarque du petit canton barbare de Galilée, plusieurs fanatiques s'ingérèrent de prêcher le bas peuple, sur-tout dans cette Galilée, où les Juifs étaient plus grossiers qu'ailleurs. C'est ainsi que Fox, un misérable paysan, établit de nos jours la secte des quakers parmi les paysans d'une de nos provinces. Le premier qui fonda en France une église calviniste, fut un cardeur de laine nommé Jean le Clerc. C'est ainsi que Muncer, Jean de Leyde, & d'autres, fondèrent l'anabaptisme dans le bas peuple de quelques cantons d'Allemagne.

J'ai vu en France les convulsionnaires instituer une petite secte parmi la canaille d'un faubourg de Paris. Tous les sectaires commencent ainsi dans toute la terre. Ce sont pour la plupart des gueux qui crient contre le gouvernement, & qui finissent ou par être chefs de parti, ou par être pendus. Jésus fut pendu à Jérusalem sans avoir été oint. Jean le baptiseur y avait déjà été condamné au supplice. Tous deux laissèrent quelques disciples dans la lie du peuple.

Ceux de Jean s'établirent vers l'Arabie où ils sont encore (1). Ceux de Jésus furent d'abord très-obscurs; mais quand ils se furent associés à quelques grecs, ils commencèrent à être connus.

Les Juifs ayant sous Tibère poussé plus loin que jamais leurs fripponneries ordinaires, ayant sur-tout séduit & volé Fulvia, femme de Saturninus, furent chassés de Rome, & ils n'y furent rétablis qu'en donnant beaucoup d'argent. On les punit encore sévèrement sous Caligula & sous Claude.

Leurs désastres enhardirent le peu de Galiléens qui composaient la secte nouvelle, à se séparer de la communion juive. Ils trouvèrent enfin quelques gens un peu lettrés qui se mirent à leur tête, & qui écrivirent en leur faveur contre les Juifs. Ce fut ce qui produisit cette énorme quantité d'évangiles, mot grec qui signifie bonne nouvelle. Chacun donnait une vie de Jésus; aucunes n'étaient d'accord, mais toutes se ressemblaient par la quantité de prodiges incroyables qu'ils attribuaient à l'envi à leur fondateur.

La synagogue, de son côté, voyant qu'une secte nouvelle, née dans son sein, débitait une vie de Jésus très-injurieuse au sanhédrin & à la nation, rechercha quel était cet homme, auquel elle n'avait point fait d'attention jusqu'alors. Il nous reste encore un mauvais ouvrage de ce temps-là, intitulé *Sepher Toldos Jeschut*. Il paraît qu'il est fait plusieurs années après

---

(1) Ces chrétiens de S. Jean sont principalement etablis à Mosul & vers Bassora.

le ſupplice de Jéſus, dans le temps que l'on compilait les évangiles. Ce petit livre eſt rempli de prodiges, comme tous les livres juifs & chrétiens; mais tout extravagant qu'il eſt, on eſt forcé de convenir qu'il y a des choſes beaucoup plus vraiſemblables que dans nos évangiles.

Il eſt dit, dans le *Toldos Jéſchut*, que Jéſus était fils d'une nommée Mirja, mariée dans Bethléem, à un pauvre homme nommé Jocanam. Il y avait dans le voiſinage un ſoldat dont le nom était Joſeph Panther, homme d'une riche taille, & d'une aſſez grande beauté; il devient amoureux de Mirja ou Maria; (car les Hébreux n'exprimant point les voyelles, prenaient ſouvent un *A* pour un *J*).

Mirja devint groſſe de la façon de Panther; Jocanam, confus & déſeſpéré, quitta Bethléem, & alla ſe cacher dans la Babylonie, où il y avait encore beaucoup de juifs. La conduite de Mirja la déshonora; ſon fils Jeſu ou Jeſchut fut déclaré bâtard par les juges de la ville. Quand il fut parvenu à l'âge d'aller à l'école publique, il ſe plaça parmi les enfans légitimes, on le fit ſortir de ce rang; de-là ſon animoſité contre les prêtres, qu'il manifeſta quand il eut atteint l'âge mûr; il leur prodigua les injures les plus atroces, les appelant *races de vipères*, *ſépulcres blanchis*. Enfin, ayant pris querelle avec le juif Judas ſur quelque matière d'intérêt, comme ſur des points de religion, Judas le dénonça au ſanhédrin; il fut arrêté, ſe mit à pleurer, demanda pardon, mais en vain; on le fouetta, on le lapida, & enſuite on le pendit.

Telle eſt la ſubſtance de cette hiſtoire. On y ajouta depuis des fables inſipides, des miracles impertinens, qui firent grand tort au fond; mais le livre était connu dans le ſecond ſiècle; Celſe le cita, Origène le réfuta, il nous eſt parvenu fort défiguré.

Ce fond que je viens de citer eſt certainement plus croyable, plus naturel, plus conforme à ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde qu'aucun des cinquante évangiles des chriſticoles. Il eſt plus vraiſemblable que Joſeph Panther avait fait un enfant à Mirja, qu'il ne l'eſt qu'un ange ſoit venu par les airs faire un compliment de la part de Dieu à la femme d'un charpentier, comme Jupiter envoya Mercure auprès d'Alcmène.

Tout ce qu'on nous conte de ce Jéſus eſt digne de l'ancien teſtament & de Bedlam. On fait venir je ne ſais quel *Agion pneuma*, un ſaint ſouffle, un Saint Eſprit, dont on n'avait jamais entendu parler, & dont on a fait depuis la tierce partie de Dieu, Dieu lui-même, Dieu le créateur du monde; il engroſſe Marie, ce qui a donné lieu au jéſuite Sanchez d'examiner dans ſa ſomme théologique ſi Dieu eut beaucoup de plaiſir avec Maria, s'il répandit de la ſemence, & ſi Maria répandit auſſi de ſa ſemence.

Jéſus devient donc un fils de Dieu & d'une juive; non encore Dieu lui-même, mais une créature ſupérieure. Il fait des miracles. Le premier qu'il opère, c'eſt de ſe faire emporter par le diable ſur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre. Ses vêtemens paraiſſent tout

blancs, quel miracle ! il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étaient déjà ivres (1). Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné de figues à son déjeuner à la fin de février ; & l'auteur de ce conte a l'honnêteté du moins de remarquer que ce n'était pas le temps des figues.

Il va souper chez des filles, & puis chez les douaniers, & cependant on prétend dans son histoire qu'il regarde ces douaniers, ces publicains comme des gens abominables. Il entre dans le temple, c'est-à-dire, dans cette grande enceinte où demeuraient les prêtres, dans cette cour où de petits marchands étaient autorisés par la loi à vendre des poules, des pigeons, des agneaux, à ceux qui venaient sacrifier. Il prend un grand fouet, en donne sur les épaules de tous les marchands, les chasse à coups de lanières, eux, leurs

(1) Il est difficile de dire quel est le plus ridicule de tous ces prétendus prodiges. Bien des gens tiennent pour le vin de la noce de Cana. Que Dieu dise à sa mère juive : *Femme, qu'y a-t-il entre toi & moi*, c'est déjà une étrange chose. Mais que Dieu boive & mange avec des ivrognes, & qu'il change six cruches d'eau en six cruches de vin pour ces ivrognes qui n'avaient déjà que trop bu ; quel blasphême aussi exécrable qu'impertinent ! L'hébreu se sert d'un mot qui répond au mot *grisés* ; la Vulgate, au chap. II, vers. 10, dit *inebriati*, enivrés.

Saint-Chrysostôme, bouche d'or, assure que ce fut le meilleur vin qu'on eût jamais bu ; & plusieurs pères de l'église ont prétendu que ce vin signifiait le sang de Jesus-Christ dans l'eucharistie. O folie de la superstition, dans quel abyme d'extravagances nous avez-vous plongés !

poules, leurs pigeons, leurs moutons, & leurs bœufs même, jette tout leur argent par terre, & on le laisse faire! Et si l'on en croit le livre attribué à Jean, on se contente de lui demander un miracle pour prouver qu'il a droit de faire un pareil tapage dans un lieu si respectable.

C'était déjà un fort grand miracle que trente ou quarante marchands se laissassent fesser par un seul homme, & perdissent leur argent sans rien dire. Il n'y a rien dans dom Quichotte qui approche de cette extravagance. Mais au lieu de faire le miracle qu'on lui demande, il se contente de dire: « Détruisez ce » temple, & je le rebâtirai en trois jours ». Les Juifs repartent, selon Jean: « On a mis quarante-six ans » à bâtir ce temple, comment en trois jours le rebâ- » tiras-tu »?

Il était bien faux qu'Hérode eût employé quarante-six ans à bâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs ne pouvaient pas répandre une pareille fausseté. Et pour le dire en passant, cela fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien.

Après cette belle équipée on fait prêcher Jesus dans les villages. Quels discours lui fait-on tenir? Il compare le royaume des cieux à un grain de moutarde; à un morceau de levain mêlé dans trois mesures de farine; à un filet avec lequel on pêche de bon & de mauvais poisson; à un roi qui a tué ses volailles pour les noces de son fils, & qui envoie ses domestiques prier les voisins à la noce. Les voisins tuent les gens qui viennent les prier à dîner; le roi tue ceux qui ont

tué ses gens, & brûle leurs villes; il envoie prendre les gueux qu'on rencontre sur le grand chemin pour venir dîner avec lui. Il apperçoit un pauvre convive qui n'avait point de robe, & au lieu de lui en donner une, il le fait jeter dans un cachot. Voilà ce que c'est que le royaume des cieux selon Matthieu.

Dans les autres sermons, le royaume des cieux est toujours comparé à un usurier qui veut absolument avoir cent pour cent de bénéfice. On m'avouera que notre archevêque Tillotson prêche dans un autre goût.

Par où finit l'histoire de Jesus? par l'aventure qui est arrivée chez nous, & dans le reste du monde à bien des gens qui ont voulu ameuter la populace, sans être assez habiles, ou pour armer cette populace, ou pour se faire de puissans protecteurs; ils finissent la plupart par être pendus. Jesus le fut en effet pour avoir appelé ses supérieurs races de vipères & sépulcres blanchis. Il fut exécuté publiquement, mais il ressuscita en secret. Ensuite il monta au ciel en présence de quatre-vingts de ses disciples (1), sans qu'aucune

(1) Monter au ciel en perpendiculaire! pourquoi pas en ligne horizontale? Monter est contre les règles de la gravitation. Il pouvait raser l'horizon, & aller dans Mercure, ou Vénus, ou Mars, ou Jupiter, ou Saturne, ou quelque étoile, ou la lune, si l'un de ces astres se couchait alors. Quelle sottise que ces mots *aller au ciel*, *descendre du ciel!* comme si nous étions le centre de tous les globes, comme si notre terre n'était pas l'une des planètes qui roulent dans l'étendue autour de tant de soleils, & qui entrent dans la composition de cet univers, que nous nommons le ciel si mal-à-propos.

qu'aucune autre personne de la Judée le vit monter dans les nuées, ce qui était pourtant fort aisé à voir, & qui aurait fait dans le monde une assez grande nouvelle.

Notre symbole que les papistes appellent le *credo*, symbole attribué aux apôtres, & évidemment fabriqué plus de quatre cents ans après ces apôtres, nous apprend que Jésus, avant de monter au ciel, était allé faire un tour aux enfers. Vous remarquerez qu'il n'en est pas dit un seul mot dans les Evangiles, & cependant c'est un des principaux articles de la foi des christicoles; on n'est point chrétien si on ne croit pas que Jesus est allé aux enfers.

Qui donc a imaginé le premier ce voyage? ce fut Athanase, environ trois cent cinquante ans après; c'est dans son traité contre Apollinaire, sur l'incarnation du Seigneur, qu'il dit que l'ame de Jésus descendit en enfer, tandis que son corps était dans le sépulcre. Ces paroles sont dignes d'attention, & font voir avec quelle sagacité & quelle sagesse Athanase raisonnait. Voici ses propres paroles.

« Il fallait qu'après sa mort ses parties essentiellement » diverses eussent diverses fonctions; que son corps » reposât dans le sépulcre pour détruire la corruption, » & que son ame allât aux enfers pour vaincre la » mort ».

L'Africain Augustin est du sentiment d'Athanase dans une lettre qu'il écrivit à Evode: *Quis ergo nisi infidelis negaverit fuisse apud inferos Christum?* Jérôme son contemporain fut à-peu-près du même avis; &

ce fut du temps d'Augustin & de Jérôme que l'on composa ce symbole, ce *credo*, qui passe chez les ignorans pour le symbole des apôtres (1).

Ainsi s'établissent les opinions, les croyances, les sectes. Mais comment ces détestables fadaises ont-elles pu s'accréditer? comment ont-elles renversé les autres fadaises des Grecs & des Romains, & enfin l'empire même? comment ont-elles causé tant de maux, tant de guerres civiles, allumé tant de bûchers, & fait couler tant de sang? c'est de quoi nous allons rendre compte.

---

(1) Vous voyez évidemment, lecteur, qu'on n'osa pas imaginer d'abord tant de fictions révolantes. Quelques adhérens du juif Jésus se contentent, dans les commencemens, de dire que c'était un homme de bien injustement crucifié, comme depuis nous avons nous & les autres chrétiens assassiné tant d'hommes vertueux. Puis on s'enhardit; on ose écrire que Dieu l'a ressuscité. Bientôt après on fait sa légende. L'un suppose qu'il est allé au ciel & aux enfers; l'autre dit qu'il viendra juger les vivans & les morts dans la vallée de Josaphat; enfin on en fait un Dieu. On fait trois dieux. On pousse le sophisme jusqu'à dire que ces trois dieux n'en font qu'un. De ces trois dieux on en mange & on en boit un: on le rend en urine & en matière fécale. On persécute, on brûle, on roue ceux qui nient ces horreurs; & tout cela pour que tel & tel jouissent en Angleterre de dix mille pièces d'or de rente, & qu'ils en aient bien davantage dans d'autres pays.

CHAPITRE XI.

De l'établissement de la secte chrétienne, & particulièrement de Paul.

QUAND les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs & des Romains, ils trouvèrent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes, qui peuvent entrer dans les cervelles ignorantes qui aiment les fables; des Dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cygnes, en serpens, pour séduire des femmes & des filles. Les magistrats, les principaux citoyens n'admettaient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, & c'était la canaille païenne. Il me semble voir chez nous les disciples de Fox disputer contre les disciples de Broun. Il n'était pas difficile à des énergumènes juifs de faire croire leurs rêveries à des imbécilles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles lassés de leurs anciennes sottises, & qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthelemi (1), dégoûtée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

Si l'on en croit les propres livres des Christicoles, Pierre fils de Jone demeurait à Joppé, chez Simon le corroyeur, dans un galetas où il ressuscita la couturière Dorcas.

---

(1) Bartholomey-fair, où il y a encore des charlatans & des astrologues.

Voyez le chapitre de Lucien, intitulé *Philopatris*, dans lequel il parle de ce galiléen (1) « au front chauve & » au grand nez, qui fut enlevé au troisième ciel ». Voyez comme il traite une assemblée de chrétiens où il se trouva. Nos presbytériens d'Ecosse, & les gueux de St Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumène, poussant des soupirs, faisant des contorsions, jurant par le fils *qui est sorti du père*, prédisaient mille malheurs à l'empire, blasphémaient contre l'empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte était ce Paul au grand nez & au front chauve, dont Lucien se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avoit raison. Quel galimatias quand il écrit à la société des chrétiens

---

(1) Il est fort douteux que Lucien ait vu Paul, & même qu'il soit l'auteur du chapitre intitulé : *Philopatris*. Cependant il se pourrait bien faire que Paul, qui vivait du temps de Néron, eût encore vécu jusque sous Trajan, temps auquel Lucien commença, dit-on, à écrire.

On demande comment ce Paul put réussir à former une secte avec son détestable galimatias, pour lequel le cardinal Bembo avait un si profond mépris? nous répondons que, sans ce galimatias même, il n'aurait jamais réussi auprès des énergumènes qu'il gouvernait. Pense-t-on que notre Fox, qui a fondé chez nous la secte des primitifs appelés Quakers, ait eu plus de bon sens que ce Paul? Il y a long-temps qu'on a dit que ce sont les fous qui fondent les sectes, & que les prudens les gouvernent.

qui se formait à Rome dans la fange juive! « La circoncision vous est profitable si vous observez la » loi; mais si vous êtes prévaricateurs de la loi, votre » circoncision devient prépuce; &c...... Détruisons-» nous donc la loi par la foi? à Dieu ne plaise! mais » nous établissons la foi...... Abraham a été justifié » par ses œuvres; il a de quoi se glorifier, mais non » devant Dieu ». Ce Paul, en s'exprimant ainsi, parlait évidemment en juif & non en chrétien.

Quel discours aux Corinthiens! « Nos pères ont été » baptisés en Moïse dans la nuée & dans la mer ». Le cardinal Bembo n'avait-il pas raison d'appeler ces épîtres *Epistolacies*, & de conseiller de ne les point lire?

Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniciens: « Je ne permets point aux femmes de parler » dans l'église »; & qui dans la même épître annonce qu'elles doivent parler & prophériser avec un voile?

Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage & modéré? Tout ne décèle-t-il pas en lui un homme de parti? Il est chrétien, il enseigne le christianisme, & il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de Jacques, afin de ne point passer pour chrétien. Il écrit aux Galates: « Je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circon-» cire, Jésus-Christ ne vous servira de rien ». Et ensuite il circoncit son disciple Timothée, que les Juifs prétendent être fils d'un Grec & d'une prostituée. Il est intrus parmi les apôtres, & il se vante aux Corinthiens, 1ere épître, chap. IX, d'être aussi apôtre que

les autres : « Ne suis-je pas apôtre ? n'ai-je pas vu
» notre Seigneur Jésus-Christ ? n'êtes-vous pas mon
» ouvrage ? Quand je ne serais pas apôtre à l'égard des
» autres, je le suis au moins à votre égard. N'avons-
» nous pas le droit d'être nourris à vos dépens ?
» n'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous
» une femme qui soit notre sœur (ou si l'on veut,
» une sœur qui soit notre femme), comme font les
» autres apôtres & les frères de notre Seigneur. Qui
» est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens ? &c. »

Que de choses dans ce passage, le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués, le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur ; enfin la preuve que Jésus avait des frères, & la présomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

Je voudrais bien savoir de quoi il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens, chap. XI. « Ce sont
» de faux apôtres...... mais ce qu'ils osent, je l'ose
» aussi. Sont-ils Hébreux, je le suis aussi : sont-ils de
» la race d'Abraham, j'en suis aussi : sont-ils ministres
» de Jésus-Christ ; quand ils devraient m'accuser
» d'impudence, je le suis encore plus qu'eux. J'ai
» plus travaillé qu'eux ; j'ai été plus repris de justice,
» plus souvent enfermé dans les cachots qu'eux. J'ai
» reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups
» de bâton trois fois : j'ai été lapidé une fois : j'ai été
» un jour & une nuit au fond de la mer ».

Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer, sans être noyé ; c'est le tiers de

l'aventure de Jonas. Mais n'eſt-il pas clair qu'il manifeſte ici ſa baſſe jalouſie contre Pierre & les autres apôtres, & qu'il veut l'emporter ſur eux pour avoir été plus repris de juſtice & plus fouetté qu'eux ?

La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute ſon inſolence, quand il dit aux mêmes Corinthiens : « Je viens à vous pour la troiſième fois ; je » jugerai tout par deux ou trois témoins ; je ne par- » donnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux » autres, 2e épître chap. XIII » ?

A quels imbécilles & quels cœurs abrutis de la vile populace écrivait-il ainſi en maître tyrannique ? à ceux auxquels il oſait dire qu'il avait été ravi au troiſième ciel. Lâche & impudent impoſteur ! où eſt ce troiſième ciel dans lequel tu as voyagé ? eſt-ce dans Vénus ou dans Mars ? Nous rions de Mahomet quand ſes commentateurs prétendent qu'il alla viſiter ſept cieux tout de ſuite dans une nuit. Mais Mahomet au moins ne parle pas dans ſon Alcoran d'une telle extravagance qu'on lui impute ; & Paul oſe dire qu'il a fait près de la moitié de ce voyage !

Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, & qui eſt cité tous les jours à tort & à travers ? Il dit qu'il était citoyen romain ; j'oſe affirmer qu'il ment impudemment. Aucun juif ne fut citoyen romain que ſous les Décius & les Philippe. S'il était de Tarſis, Tarſis ne fut colonie romaine, cité romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il était de Giſcale, comme le dit Jérôme, ce village était en Galilée ; &

jamais les Galileens n'eurent assurément l'honneur d'être citoyens romains.

Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire qu'il fut domestique de Gamaliel. En effet, on remarque qu'il gardait les manteaux de ceux qui lapidèrent Etienne, ce qui est l'emploi d'un valet. Les Juifs prétendirent qu'il voulut épouser la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure dans l'ancien livre qui contient l'histoire de Thècle. Il n'est pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un petit valet chauve dont les sourcils se joignaient sur un nez difforme, & qui avait les jambes crochues : c'est ainsi que les actes de Thècle le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel & par sa fille, comme il méritoit de l'être, il se joignit à la secte naissante de Céphas, de Jacques, de Matthieu, de Barnabé, pour mettre le trouble chez les Juifs.

Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que cette cause de l'apostasie de ce malheureux Juif est plus naturelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-t-on qu'une lumière céleste l'ait fait tomber de cheval en plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à lui, que Dieu lui ait dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu » ? Ne rougit-on pas d'une telle sottise ?

Si Dieu avoit voulu empêcher que les disciples de Jésus ne fussent persécutés, n'aurait-il point parlé aux princes de la nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel ? En ont-ils moins été châtiés depuis que Saul tomba de cheval ? Saul Paul ne fut-il pas châtié lui-même ?

à quoi bon ce ridicule miracle? Je prends le ciel & la terre à témoin (s'il eſt permis de ſe ſervir de ces mots impropres le ciel & la terre) qu'il n'y a jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégoûtante, plus digne d'horreur & de mépris (1).

CHAPITRE XXII.

Des Evangiles.

Dès que les Sociétés de demi-juifs, demi-chrétiens, ſe furent inſenſiblement établies dans le bas peuple à Jéruſalem, à Antioche, à Ephèſe, à Corinthe, dans Alexandrie, quelque temps après Veſpaſien, chacun de ces petits troupeaux voulut faire ſon évangile. On

(1) Ce qu'il faut, ce me ſemble, remarquer avec ſoin dans ce juif Paul, c'eſt qu'il ne dit jamais que Jéſus ſoit Dieu. Tous les honneurs poſſibles, il les lui donne : mais le mot de *Dieu* n'eſt jamais pour lui. Il a été prédeſtiné dans l'épître aux Romains, chap. IV. Il veut qu'on ait la paix avec Dieu par Jéſus, chap. V. Il compte ſur la grâce de Dieu par un ſeul homme qui eſt Jéſus. Il appelle ſes diſciples héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jéſus, même chap. Il n'y a qu'un ſeul verſet dans tous les écrits de Paul où le mot de *Dieu* pourrait tomber ſur Jéſus : c'eſt dans cette épître aux Romains, chap. IX. Mais Eraſme & Grotius ont prouvé que cet endroit eſt falſifié & mal interprété. En effet, il ſerait trop étrange que Paul, reconnaiſſant Jéſus pour Dieu, ne lui eût donné ce nom qu'une ſeule fois. C'eût été alors un blaſphême.

Pour le mot de *Trinité*, il ne ſe trouve jamais dans Paul, qui cependant eſt regardé comme le fondateur du chriſtianiſme.

en compta cinquante, & il y en eut beaucoup davantage. Tous se contredisent, comme on le sait, & cela ne pouvait être autrement, puisque tous étaient forgés dans des lieux différens. Tous conviennent seulement que leur Jésus était fils de Maria ou Mirja, & qu'il fut pendu; & tous lui attribuent d'ailleurs autant de prodiges qu'il y en a dans les métamorphoses d'Ovide.

Luc lui dresse une généalogie absolument différente de celle que Matthieu lui forge; & aucun d'eux ne songe à faire la généalogie de Marie, de laquelle seule on le fait naître. L'enthousiaste Pascal s'écrie: *Cela ne s'est pas fait de concert.* Non, sans doute, chacun a écrit des extravagances à sa fantaisie pour sa petite société. De-là vient qu'un évangéliste prétend que le petit Jésus fut élevé en Egypte; un autre dit qu'il fut toujours élevé à Bethléem; celui-ci le fait aller une seule fois à Jérusalem, celui-là trois fois. L'un fait arriver trois mages que nous nommons les trois rois, conduits par une étoile nouvelle, & fait égorger tous les petits enfans du pays par le premier Hérode qui était alors près de sa fin (1). L'autre passe sous

(1) Le massacre des innocens est assurément le comble de l'ineptie, aussi bien que le conte des trois mages conduits par une étoile. Comment Hérode, qui se mourait alors, pouvait-il craindre que le fils d'un charpentier, qui venait de naître dans un village, le détrônât? Hérode tenait son royaume des Romains. Il aurait donc fallu que cet enfant eût fait la guerre à l'empire. Une telle crainte peut-elle tomber dans la tête d'un homme qui n'est pas absolument fou? Est-il possible qu'on ait proposé à la

silence & l'étoile & les mages, & le massacre des innocens.

On a été obligé enfin, pour expliquer cette contradiction, de faire une concordance ; & cette concordance est encore moins concordante que ce qu'on a voulu concorder. Presque tous ces évangiles, que les chrétiens ne communiquaient qu'à leurs petits troupeaux, ont été visiblement forgés après la prise de Jérusalem : on en a une preuve bien sensible dans celui qui est attribué à Matthieu. Ce livre met dans la bouche de Jésus ces paroles aux Juifs : « Vous rendrez » compte de tout le sang répandu depuis le juste Abel » jusqu'à Zacharie, fils de Barack, que vous avez tué » entre le temple & l'autel ».

Un faussaire se découvre toujours par quelque endroit. Il y eut, pendant le siége de Jérusalem, un Zacharie, fils d'un Barack, assassiné entre le temple & l'autel par la faction des zélés. Par-là l'imposture est facilement découverte ; mais pour la découvrir alors, il eût fallu lire toute la Bible. Les Grecs & les Romains ne la lisaient guère, & les évangiles leur étaient entièrement inconnus ; on pouvait mentir impunément.

Une preuve évidente que l'évangile attribué à Matthieu, n'a été écrit que très-long-temps après lui

---

crédulité humaine de pareilles bêtises qui sont si au-dessous de Robert-le-Diable & de Jean de Paris. L'homme est donc une espèce bien méprisable, puisqu'elle est ainsi gouvernée.

par quelque malheureux demi-juif, demi-chrétien helléniſte, c'eſt ce paſſage fameux : « S'il n'écoute pas » l'Egliſe, qu'il ſoit à vos yeux comme un païen & » un publicain ». Il n'y avait point d'Egliſe du temps de Jéſus & de Matthieu. Ce mot *Egliſe* eſt grec. L'aſſemblée du peuple d'Athènes s'appelait *ecclesia.* Cette expreſſion ne fut adoptée par les chrétiens que dans la ſuite des temps, quand il y eut quelque forme de gouvernement. Il eſt donc clair qu'un fauſſaire prit le nom de Matthieu pour écrire cet évangile en très-mauvais grec. J'avoue qu'il ſerait aſſez comique que Matthieu, qui avait été publicain, comparât les païens aux publicains. Mais quel que ſoit l'auteur de cette comparaiſon ridicule, ce ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple, qui regarde un chevalier romain, chargé de recouvrer les impôts établis par le gouvernement, comme un homme abominable. Cette idée ſeule eſt deſtructive de toute adminiſtration, & non-ſeulement indigne d'un homme inſpiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen.

Il y a deux évangiles de l'enfance; le premier nous raconte qu'un jeune gueux donna une tape ſur le derrière au petit Jéſus ſon camarade, & que le petit Jéſus le fit mourir ſur le champ, *Kai para kremei peſon apeidonen.* Une autre fois il faiſait de petits oiſeaux de terre glaiſe, & ils s'envolaient. La manière dont il apprenait ſon alphabet était encore tout-à-fait divine. Ces contes ne ſont pas plus ridicules que ceux de l'enlèvement de Jéſus par le diable, de la transfiguration ſur le Thabor, de l'eau changée en vin, des

diables envoyés dans un troupeau de cochons. Aussi cet évangile de l'enfance fut long-temps en vénération.

Le second livre de l'enfance n'est pas moins curieux. Marie, emmenant son fils en Egypte, rencontre des filles désolées de ce que leur frère avait été changé en mulet : Marie & le petit ne manquèrent pas de rendre à ce mulet sa forme d'homme, & l'on ne sait si ce malheureux gagna au marché. Chemin faisant, la famille errante rencontre deux voleurs, l'un nommé Dumachus, & l'autre Titus (1). Dumachus voulait absolument voler la Sainte Vierge, & lui faire pis. Titus prit le parti de Marie, & donna quarante drachmes à Dumachus pour l'engager à laisser passer la famille, sans lui faire de mal. Jésus déclara à la Sainte Vierge que Dumachus serait le mauvais larron, & Titus le bon larron ; qu'ils seraient un jour pendus avec lui, que Titus irait en paradis, & Dumachus à tous les diables.

L'évangile selon S. Jacques, frère aîné de Jésus, ou selon Pierre Barjone, évangile reconnu & vanté par Tertullien & par Origène, fut encore en plus grande recommandation. On l'appelait *proto évangelion*, premier évangile. C'est peut-être le premier qui ait parlé de la nouvelle étoile, de l'arrivée des mages, & des petits enfans que le premier Hérode fit égorger.

Il y a encore une espèce d'évangile ou d'actes de

---

(1) Voilà de plaisans noms pour des Egyptiens.

Jean, dans lequel on fait danser Jésus avec ses apôtres la veille de sa mort; & la chose est d'autant plus vraisemblable, que les thérapeutes étaient en effet dans l'usage de danser en rond, ce qui doit plaire beaucoup au père céleste (1).

---

(1) Il n'est point dit, dans S. Matthieu, que Jésus-Christ dansa avec ses apôtres; mais il est dit dans S. Matthieu, chap. XXVI, verf. 30 : *Ils chantèrent un hymne & allèrent au mont Olivet.*

Il est vrai que, dans cet hymne, on trouve ce couplet: *Je veux chanter, dansez tous de joie.* Ce qui fait voir qu'en effet on mêla la danse au chant, comme dans toutes les cérémonies religieuses de ce temps-là. S. Augustin rapporte cette chanson dans sa lettre à Cérétius.

Il est fort indifférent de savoir si cette chanson, rapportée par Augustin, est vraie ou non. La voici:

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux sauver, & je veux être sauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter, dansez tous de joie.
Je veux pleurer, frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Ce petit cantique n'est autre chose que ce qu'on appelle du persiflage en France. Il n'est point du tout prouvé que que Jésus ait chanté après avoir fait la pâque; mais il est prouvé, par tous les évangiles, qu'il fit la pâque à la juive, & non pas à la chrétienne. Et nous dirons ici, en passant, ce que milord Bolingbroke insinue ailleurs, qu'on ne trouve dans la vie de Jésus-Christ aucune action, aucun

Pourquoi le chrétien le plus scrupuleux rit-il aujourd'hui sans remords de tous ces évangiles, de tous ces actes qui ne sont plus dans le canon, & n'ose-t-il rire de ceux qui sont adoptés par l'Eglise? Ce sont à-peu-près les mêmes contes; mais le fanatique adore sous un nom ce qui lui paraît le comble du ridicule sous un autre.

Enfin, on choisit quatre évangiles; & la grande raison, au rapport de S. Irénée, c'est qu'il n'y a que quatre vents cardinaux; c'est que Dieu est assis sur les chérubins, & que les chérubins ont quatre formes. S. Jérôme ou Hiéronyme, dans sa préface sur l'évangile de Marc, ajoute aux quatre vents, & aux quatre animaux, les quatre anneaux qui servaient aux bâtons sur lesquels on portait le coffre appelé l'arche.

Théophile d'Antioche prouve que le Lazare ayant été mort pendant quatre jours, on ne pouvait conséquemment admettre que quatre évangiles. S. Cyprien prouve la même chose par les quatre fleuves qui arrosaient le paradis. Il faudrait être bien impie pour ne pas se rendre à de telles raisons.

Mais avant qu'on eût donné quelque préférence à ces quatre évangiles, les pères des deux premiers siècles ne citaient presque jamais que les évangiles nommés aujourd'hui apocryphes. C'est une preuve incontestable que nos quatre évangiles ne sont pas de ceux à qui on les attribue.

[illegible] dogme, aucun rite, aucun discours, qui ait le moindre rapport au christianisme d'aujourd'hui, & encore moins au christianisme de Rome qu'à tous les autres.

Je veux qu'ils en ſoient; je veux, par exemple, que Luc ait écrit celui qui eſt ſous ſon nom. Je dirais à Luc : Comment oſes-tu avancer que Jéſus naquit ſous le gouvernement de Cirénius ou Quirinus, tandis qu'il eſt avéré que Quirinus ne fut gouverneur de Syrie que plus de dix ans après? Comment as-tu le front de dire qu'Auguſte avait ordonné le dénombrement de toute la terre, & que Marie alla à Bethléem pour ſe faire dénombrer? Le dénombrement de toute la terre! quelle expreſſion! Tu as oui dire qu'Auguſte avait un livre de raiſon qui contenait le détail des forces de l'empire & de ſes finances; mais un dénombrement de tous les ſujets de l'empire! c'eſt à quoi il ne penſa jamais; encore moins un dénombrement de la terre entière; aucun écrivain romain ou grec ou barbare n'a jamais dit cette extravagance. Te voilà donc convaincu par toi-même du plus énorme menſonge; & il faudra qu'on adore ton livre!

Mais qui a fabriqué ces quatre évangiles? n'eſt-il pas très-probable que ce ſont des chrétiens helléniſtes, puiſque l'ancien teſtament n'y eſt preſque jamais cité que ſuivant la verſion des ſeptante, verſion inconnue en Judée. Les apôtres ne ſavaient pas plus le grec que Jéſus ne l'avait ſu. Comment auraient-ils cité les ſeptante? il n'y a que le miracle de la pentecôte qui ait pu enſeigner le grec à des Juifs ignorans.

Quelle foule de contrariétés & d'impoſtures eſt reſtée dans ces quatre évangiles! n'y en eût-il qu'une ſeule, elle ſuffirait pour démontrer que c'eſt un ouvrage de ténèbres. N'y eût-il que le conte qu'on

trouve

trouve dans Luc, que Jésus naquit sous le gouvernement de Cirénius, lorsque Auguste fit faire le dénombrement de tout l'empire, cette seule fausseté ne suffirait-elle pas pour faire jeter le livre avec mépris? 1°. Il n'y eut jamais de dénombrement, & aucun auteur n'en parle: 2°. Cirénius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de ce Jésus. Autant de mots, autant d'erreurs dans les évangiles. Et c'est ainsi qu'on réussit avec le peuple.

CHAPITRE XII.

Comment les premiers chrétiens se conduisirent avec les Romains, & comment ils forgèrent des vers attribués aux sibylles, &c.

Des gens de bon sens demandent comment ce tissu de fables qui outrage si platement la raison, & de blasphèmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, put trouver quelque créance. Ils devraient en effet être bien étonnés si les premiers sectaires chrétiens avaient persuadé la cour des empereurs & le sénat de Rome; mais une canaille abjecte s'adressait à une populace non moins méprisable. Cela est si vrai que l'empereur Julien dit dans son discours aux christicoles: « C'était d'abord assez pour vous de séduire » quelques servantes, quelques gueux comme Cor» neille & Serge. Qu'on me regarde comme le plus » effronté des imposteurs, si parmi ceux qui embras» sèrent votre secte sous Tibère & sous Claude, il

» y a eu un seul homme de naissance & de mé-
» rite (1) ».

---

(1) Il est étrange que l'empereur Julien ait appelé *Sergius* un homme de néant, un gueux. Il faut qu'il eût lu avec peu d'attention les évangiles, ou qu'il manquât de mémoire dans ce moment : ce qui est assez commun à ceux qui, étant chargés des plus grandes affaires, veulent encore prendre sur eux le fardeau de la controverse. Il se trompe, & les Actes des apôtres, qu'il réfute, se trompent évidemment aussi. Sergius n'était ni un homme de néant, comme le dit Julien, ni proconsul, ni gouverneur de Chypre, comme le disent les Actes.

Il n'y avait qu'un proconsul en Syrie dont l'île de Chypre dépendait, & c'était ce proconsul de Syrie qui nommait le propréteur de Chypre. Mais ce propréteur était toujours un homme considérable.

Peut-être l'empereur Julien veut-il parler d'un autre Sergius, que les Actes des apôtres auront mal-adroitement transformé en proconsul ou en propréteur. Ces Actes sont une rapsodie informe, remplie de contradictions, comme tout ce que les Juifs & les Galiléens ont écrit.

Ils disent que Paul & Barnabé trouvèrent à Paphos un Juif musicien nommé *Bar-jésu*, qui voulait empêcher le propréteur Sergius de se faire chrétien. C'est au chap. XIII. Ensuite ils disent que ce Bar-jésu s'appelait *Helmas*, & que Paul & Barnabé le rendirent aveugle pour quelques jours, & que ce miracle détermina le propréteur à se faire chrétien. On sent assez la valeur d'un pareille conte. On n'a qu'à lire le discours que tient Paul à ce Sergius, pour voir que Sergius n'aurait pu y rien comprendre.

Ce chapitre finit par dire que Paul & Barnabé furent chassés de l'île de Chypre. Comment ce Sergius, qui était le maître, les aurait-il laissé chasser, s'il avait

Les premiers raisonneurs chrétiens disaient donc dans les carrefours & dans les auberges aux payens qui se mêlaient de raisonner : ne soyez point effarouchés de nos mystères : vous recourez aux expiations pour vous purger de vos crimes : nous avons une expiation bien plus salutaire. Vos oracles ne valent pas les nôtres ; & pour vous convaincre que notre secte est la seule bonne, c'est que vos propres oracles ont prédit tout ce que nous vous enseignons, & tout ce qu'a fait notre Seigneur Jésus-Christ. N'avez-vous pas entendu parler des sibylles ? Oui, répondent les disputeurs païens aux disputeurs galiléens ; toutes les sibylles ont été inspirées par Jupiter même ; leurs prédictions sont toutes véritables. Eh bien, repartent les galiléens, nous vous montrerons des vers de sibylles qui annoncent clairement Jésus-Christ ; & alors il faudra bien vous rendre.

Aussi-tôt les voilà qui se mettent à forger les plus mauvais vers grecs qu'on ait jamais composés, des vers semblables à ceux de notre Grubstreet, de Blakmore,

---

embrassé leur religion ? Mais comment aussi ce Sergius ayant la principale dignité dans l'île, & par conséquent n'étant point un imbécille, se serait-il fait chrétien tout d'un coup ?

Tous ces contes du tonneau ne sont-ils pas d'une absurdité palpable ?

Remarquons surtout que Jésus, dans les Actes des apôtres, & dans tous les discours de Paul, n'est jamais regardé que comme un homme, & qu'il n'y a pas un seul texte authentique où il soit question de sa prétendue divinité.

& de Gibſon. Ils les attribuent aux ſibylles; & pendant plus de quatre cents ans ils ne ceſſent de fonder le chriſtianiſme ſur cette preuve, qui était également à la portée des trompeurs & des trompés. Ce premier pas étant fait, on vit ces fauſſaires puérils mettre ſur le compte des ſibylles juſqu'à des vers acroſtiches qui commençaient tous par les lettres qui compoſent le nom de Jéſus-Chriſt.

Lactance nous a conſervé une grande partie de ces rapſodies, comme des pièces authentiques. A ces fables ils ajoutaient des miracles qu'ils faiſaient même quelquefois en public. Il eſt vrai qu'ils ne reſſuſcitaient point de morts comme Eliſée, ils n'arrêtaient pas le ſoleil comme Joſué, ils ne paſſaient point la mer à pied ſec comme Moïſe, ils ne ſe faiſaient pas tranſporter par le diable, comme Jéſus, ſur le haut d'une petite montagne de Galilée d'où l'on découvrait toute la terre; mais ils guériſſaient la fièvre quand elle était ſur ſon déclin, & même la gale lorſque le galeux avait été baigné, ſaigné, purgé, frotté. Ils chaſſaient ſur-tout les démons, c'était le principal objet de la miſſion des apôtres. Il eſt dit dans plus d'un évangile que Jéſus les envoya exprès pour les chaſſer.

C'était une ancienne prérogative du peuple de Dieu. Il y avait, comme on ſait, des exorciſtes à Jéruſalem qui guériſſaient les poſſédés en leur mettant ſous le nez un peu de la racine nommée barath, & en marmottant quelques paroles tirées de la Clavicule de Salomon. Jéſus lui-même avoue que les Juifs avaient ce pouvoir. Rien n'était plus aiſé au diable que d'entrer

dans le corps d'un gueux, moyennant un ou deux ſchellings. Un juif ou un galiléen un peu à ſon aiſe, pouvait chaſſer dix diables par jour pour une guinée. Les diables n'oſaient jamais s'emparer d'un gouverneur de province, d'un ſénateur, pas même d'un centurion : il n'y eut jamais que ceux qui ne poſſédaient rien du tout qui furent poſſédés.

Si le diable dut ſe ſaiſir de quelqu'un, c'était de Pilate; cependant il n'oſa jamais en approcher. On a long-temps exorciſé la canaille en Angleterre, & encore plus ailleurs; mais quoique la ſecte chrétienne ſoit préciſément établie pour cet uſage, il eſt aboli preſque par-tout, excepté dans les Etats de l'obédience du pape, & dans quelques pays groſſiers d'Allemagne, malheureuſement ſoumis à des évêques & à des moines.

Les chrétiens s'accréditèrent ainſi dans le petit peuple pendant tout un ſiècle. On les laiſſa faire; on les regarda comme une ſecte de Juifs, & les Juifs étaient tolérés. On ne perſécutait ni phariſiens, ni ſaducéens, ni thérapeutes, ni eſſéniens, ni judaïtes; à plus forte raiſon laiſſait-on ramper dans l'obſcurité ces chrétiens qu'on ignorait. Ils étaient ſi peu de choſe que ni Flavien Joſephe, ni Philon, ni Plutarque, ne daignent en parler; & ſi Tacite en veut bien dire un mot, c'eſt en les confondant avec les Juifs, & en leur marquant le plus profond mépris. Ils eurent donc la plus grande facilité d'étendre leur ſecte. On les rechercha un peu ſous Domitien; quelques-uns furent punis ſous Trajan, & ce fut alors qu'ils

commencèrent à mêler mille faux actes de martyrs à quelques-uns qui n'étaient que trop véritables.

CHAPITRE XIV.

Comment les Chrétiens se conduisirent avec les Juifs. Leur explication ridicule des prophètes.

LES Chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès de la populace des gentils. Tandis qu'ils continuèrent à vivre selon la loi mosaïque, comme avait fait Jésus toute sa vie, à s'abstenir des viandes prétendues impures, & qu'ils ne proscrivirent point la circoncision, ils ne furent regardés que comme une société particulière de Juifs, telle que celle des saducéens, des esséniens, des thérapeutes. Ils disaient qu'on avait eu tort de pendre Jésus, que c'était un saint homme envoyé de Dieu, & qu'il était ressuscité.

Ces discours, à la vérité, étaient punis dans Jérusalem; il en coûta même la vie à Etienne, à ce qu'ils disent; mais ailleurs cette scission ne produisit que des altercations entre les Juifs rigides & les demi-chrétiens. On disputait; les chrétiens crurent trouver dans les écritures quelques passages qu'on pouvait tordre en faveur de leur cause. Ils prétendirent que les prophètes juifs avaient prédit Jésus-Christ; ils citaient Isaïe qui disait au roi Achaz:

« Une fille, ou une jeune femme (*Alma*) (1) fera

(1) Par quelle impudente mauvaise foi les christicoles ont-ils soutenu qu'*Alma* signifiait toujours Vierge? Il y a,

» grosse, & accouchera d'un fils qui s'appellera Emmanuel ; il mangera du beurre & du miel, afin qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien. La terre que vous détestez sera délivrée de ses deux rois, & le Seigneur sifflera aux mouches qui sont à l'extrémité des fleuves d'Egypte, & aux abeilles du pays d'Assur. Et il prendra un rasoir de louage, & il rasera la tête, le poil du pénil, & la barbe du roi d'Assur.

» Et le Seigneur me dit : Prenez un grand livre, & écrivez en lettres lisibles : *Maher salal-has-bas, prenez vîte les dépouilles.* Et j'allai coucher avec la prophéteffe, & elle fut grosse, & elle mit au monde un fils, & le Seigneur me dit : Appelez-le *Maher salal-has-bas, prenez vîte les dépouilles* ».

Vous voyez bien, disaient les chrétiens, que tout cela signifie évidemment l'avénement de Jésus-Christ. La fille qui fait un enfant, c'est la vierge Marie ; Emmanuel & *prenez vîte les dépouilles*, c'est notre seigneur Jésus. Pour le rasoir de louage avec lequel on rase le poil du pénil du roi d'Assur, c'est une autre affaire. Toutes ces explications ressemblent parfaitement à celle de milord Pierre dans le conte du tonneau de notre cher droyen Swift.

---

dans l'ancien testament, vingt passages où *Alma* est pris pour femme, & même pour concubine, comme dans le Cantique des cantiques, chap. VI, Joël, chap. I[er]. Jusqu'à l'abbé Tritème, il n'y a eu aucun docteur de l'Eglise qui ait su l'hébreu, excepté Origène, Jérôme & Ephrem, qui étaient du pays.

Les Juifs répondaient : Nous ne voyons pas si clairement que vous, que *prenez vîte les dépouilles* & *Emmanuel* signifient Jésus, que la jeune femme d'Isaïe soit une vierge, & qu'*Alma*, qui exprime également fille ou jeune femme, signifie *Maria ;* & ils riaient au nez des chrétiens.

Quand les chrétiens disaient : Jésus est prédit par le patriarche Juda ; car le patriarche Juda *devait lier son ânon à la vigne, & laver son manteau dans le sang de la vigne ;* & Jésus est entré dans Jérusalem sur un âne ; donc Juda est la figure de Jésus ; alors les Juifs riaient encore plus fort.

S'ils prétendaient que Jésus était le Shilo qui devait venir quand le sceptre ne serait plus dans Juda, les Juifs les confondaient, en disant que depuis la captivité en Babylone, le sceptre ou la verge d'entre les jambes n'avait jamais été dans Juda, & que du temps même de Saül la verge n'était pas dans Juda. Ainsi les chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés, détestés, & le sont encore. Ils furent regardés comme des bâtards qui voulaient dépouiller le fils de la maison, en prétextant de faux titres. Ils renoncèrent donc à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, & s'adressèrent uniquement aux gentils.

CHAPITRE XV.

Des fausses Citations & des fausses Prédictions dans les évangiles.

POUR encourager les premiers catéchumènes, il était bon de citer d'anciennes prophéties, & d'en faire de nouvelles. On cita donc dans les évangiles les anciennes prophéties à tort & à travers. Matthieu, ou celui qui prit son nom, dit (1) : « Joseph habita » dans une ville qui s'appelle Nazareth, pour accom- » plir ce qui a été prédit par les prophètes, il s'ap- » pellera Nazaréen ». Aucun prophète n'avait dit ces paroles ; Matthieu parlait donc au hasard. Luc ose dire au chapitre XXI : « Il y aura des signes dans la » lune & dans les étoiles ; des bruits de la mer & des » flots ; les hommes séchant de crainte attendront ce » qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des » cieux seront ébranlées ; & alors ils verront le fils » de l'homme venant dans une nuée avec grande » puissance & grande majesté. En vérité, je vous » dis que la génération presente ne passera point que » tout cela ne s'accomplisse ».

La génération passa : & si rien de tout cela n'arriva, ce n'est pas ma faute. Paul en dit à-peu-près autant à ceux de Thessalonique : « Nous qui vivons & qui » nous parlons, nous serons emportés dans les nuées

---

(1) Matth. chap. III.

» pour aller au-devant du Seigneur au milieu de » l'air ».

Que chacun s'interroge ici; qu'il voie si l'on peut pousser plus loin l'imposture & la bêtise du fanatisme. Quand on vit qu'on avait mis en avant des mensonges si grossiers, les pères de l'Eglise ne manquèrent pas de dire que Luc & Paul avaient entendu par ces prédictions la ruine de Jérusalem. Mais quel rapport, je vous prie, de la prise de Jérusalem avec Jésus venant dans les nuées avec grande puissance & grande majesté (1)?

Il y a dans l'évangile attribué à Jean un passage qui fait bien voir que ce livre ne fut pas composé par un Juif. Jésus dit (2): « Je vous fais un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez mutuellement ». Ce commandement, loin d'être nouveau, se trouve expressément, & d'une manière bien plus forte dans le Lévitique (3): *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Enfin, quiconque se donnera la peine de lire avec attention, ne trouvera, dans tous les passages où l'on allègue l'ancien Testament, qu'un manifeste abus de paroles, & le sceau du mensonge presque à chaque page.

(1) On fut si long-temps infatué de cette attente de la fin du monde, qu'aux sixième, septième & huitième siècles, beaucoup de chartres, de donations aux moines, commencent ainsi : *Christ régnant, la fin du monde approchant, moi pour le remède de mon ame.*

(2) Jean, chap. XIII.

(3) Lévitiq. chap. XIX.

CHAPITRE XVI.

De la fin du monde, & de la Jérufalem nouvelle.

NON-SEULEMENT on a introduit Jéfus fur la fcène prédifant la fin du monde pour le temps même où il vivait, mais ce fanatifme fut celui de tous ceux qu'on nomme apôtres & difciples. Pierre Barjone, dans la première épître qu'on lui attribue, dit (1) « que l'évangile a été prêché aux morts, & que la » fin du monde approche ».

Dans la feconde épître (2) : « Nous attendons de » nouveaux cieux & une nouvelle terre.

La première épître attribuée à Jean, dit formellement : « Il y a dès-à-préfent plufieurs antechrifts, » ce qui nous fait connaître que voici la dernière » heure ».

L'épître qu'on met fur le compte de ce Thadée, furnommé Jude, annonce la même folie (3) : « Voilà » le Seigneur qui va venir avec des millions de faints » pour juger les hommes ».

Enfin, c'eft fur cette démence qu'on fonda cette autre démence d'une nouvelle ville de Jérufalem qui devait defcendre du ciel. L'Apocalypfe annonça cette prochaine aventure : tous les chrifticoles la crurent. On fit de nouveaux vers fibyllins dans lefquels cette Jérufalem était prédite ; elle parut même cette ville nouvelle où les chrifticoles devaient loger pendant

(1) Chap. IV. (2) Chap. III. (3) Jude, chap. Ier.

mille ans après l'embrasement du monde. Elle descendit du ciel pendant quarante nuits consécutives. Tertullien la vit de ses yeux. Un temps viendra où tous les honnêtes gens diront : Est-il possible qu'on ait perdu son temps à réfuter ce conte du tonneau !

Voilà donc pour quelles opinions la moitié de la terre a été ravagée ! voilà ce qui a valu des principautés, des royaumes à des prêtres imposteurs, & ce qui précipite encore tous les jours des imbécilles dans les cachots des cloîtres chez les papistes ! C'est avec ces toiles d'araignée qu'on a tissu les liens qui nous serrent ; on a trouvé le secret de les changer en chaînes de fer. Grand Dieu ! c'est pour ces sottises que l'Europe a nagé dans le sang, & que notre roi Charles Ier est mort sur un échafaud ! O destinée ! quand des demi-juifs écrivaient leurs plates impertinences dans leurs greniers, prévoyaient-ils qu'ils préparaient un trône pour l'abominable Alexandre VI, & pour ce brave scélérat de Cromwell ?

CHAPITRE XVII.

Des Allégories.

Ceux qu'on appelle pères de l'Eglise, s'avisèrent d'un tour assez singulier pour confirmer leurs catéchumènes dans leur nouvelle créance. Il se trouva avec le temps des disciples qui raisonnèrent un peu : on prit le parti de leur dire que tout l'ancien Testament n'est qu'une figure du nouveau. Le petit morceau de drap rouge que mettait la paillarde Rahab à sa fenêtre pour avertir les espions de Josué, signifie le sang de Jésus

répandu pour nos péchés. Sara & sa servante Agar, Lia la chassieuse, & la belle Rachel, sont la synagogue & l'Eglise. Moïse levant les mains quand il donne la bataille aux Amalécites, c'est évidemment la croix, car on a la figure d'une croix quand on étend les bras à droite & à gauche. Joseph vendu par ses frères, c'est Jésus-Christ. Les baisers que donne la Sulamite sur la bouche, &c. dans le Cantique des cantiques, sont visiblement le mariage de Jésus-Christ avec son Eglise. La mariée n'avait pas encore de dot, elle n'était pas encore bien établie.

On ne savait ce qu'on devait croire; aucun dogme précis n'était encore constaté. Jésus n'avait jamais rien écrit. C'était un étrange législateur qu'un homme de la main duquel on n'avait pas une ligne. Il fallut donc écrire pour lui; on s'abandonna donc à ces *bonnes nouvelles*, à ces évangiles, à ces actes dont nous avons déjà parlé; & on tourna tout l'ancien Testament en allégories du nouveau. Il n'est pas étonnant que des catéchumènes fascinés par ceux qui voulaient former un parti, se laissassent séduire par ces images qui plaisent toujours au peuple. Cette méthode contribua, plus que toute autre chose, à la propagation du christianisme, qui s'étendait secrètement d'un bout de l'empire à l'autre, sans qu'alors les magistrats daignassent presque y prendre garde.

Plaisante & folle imagination, de faire de toute l'histoire d'une troupe de gueux, la figure & la prophétie de tout ce qui devait arriver au monde entier dans la suite des siècles!

CHAPITRE XVIII.

Des Falsifications, & des Livres supposés.

POUR mieux séduire les catéchumènes des premiers siècles, on ne manqua point de supposer que la secte avait été respectée par les Romains & par les empereurs eux-mêmes. Ce n'était pas assez de forger mille écrits qu'on attribuait à Jésus ; on fit encore écrire Pilate. Justin, Tertullien, citent ces actes ; on les inséra dans l'évangile de Nicodème. Voici quelques passages de la première lettre de Pilate à Tibère ; ils sont curieux.

« Il est arrivé depuis peu, & je l'ai vérifié, que » les Juifs par leur envie se sont attiré une cruelle » condamnation : leur Dieu leur ayant promis de leur » envoyer son saint du haut du ciel, qui serait leur roi » à bien juste titre, & ayant promis qu'il serait fils » d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a envoyé en » effet, moi étant président en Judée. Les principaux » des Juifs me l'ont dénoncé comme un magicien ; » je l'ai cru, je l'ai bien fait fouetter ; je le leur ai » abandonné : ils l'ont crucifié ; ils ont mis des gardes » auprès de sa fosse ; il est ressuscité le troisième jour ».

Cette lettre très-ancienne est fort importante, en ce qu'elle fait voir qu'en ces premiers temps les chrétiens n'osaient encore imaginer que Jésus fût Dieu ; ils l'appelaient seulement envoyé de Dieu. S'il avait été Dieu alors, Pilate, qu'ils font parler, n'eût pas manqué de le dire.

Dans la seconde lettre, il dit que s'il n'avait pas craint une sédition, peut-être ce *noble Juif* vivrait encore, *fortasse vir ille nobilis viveret.* On forgea encore une relation de Pilate plus circonstanciée.

Eusèbe de Césarée, au livre VII de son *Histoire ecclésiastique*, assure que l'hémorrhoïsse guérie par Jésus-Christ était citoyenne de Césarée; il a vu sa statue aux pieds de celle de Jésus-Christ. Il y a autour de la base, des herbes qui guérissent toutes sortes de maladies. On a conservé une requête de cette hémorrhoïsse dont le nom était, comme on sait, Véronique; elle y rend compte à Hérode du miracle que Jésus-Christ a opéré sur elle. Elle demande à Hérode la permission d'ériger une statue à Jésus, mais ce n'est pas dans Césarée, c'est dans la ville de Paniade; & cela est triste pour Eusèbe.

On fit courir un prétendu édit de Tibère pour mettre Jésus au rang des Dieux. On supposa des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul. Empereurs, philosophes, apôtres, tout fut mis à contribution; c'est une suite non-interrompue de fraudes: les unes sont seulement fanatiques, les autres sont politiques. Un mensonge fanatique, par exemple, est d'avoir écrit, sous le nom de Jean, l'Apocalypse qui n'est qu'absurde; un mensonge politique est le livre des constitutions, attribué aux apôtres. On veut, au chapitre XXV du livre II, que les évêques recueillent les décimes & les prémices. On y appelle les évêques *rois*, au chap. XXVI; *qui episcopus est hic vester rex & dynastes.*

Il faut, chap. XXVIII, quand on fait le repas des agapes (1), envoyer les meilleurs plats à l'évêque, s'il n'est pas à table. Il faut donner double portion au prêtre & au diacre. Les portions des évêques ont bien augmenté, & sur-tout celle de l'évêque de Rome.

Au chapitre XXXIV, on met les évêques bien-

(1) On accuse plusieurs sociétés chrétiennes d'avoir fait de ces agapes des scènes de la plus infame dissolution, accompagnées de mystères. Et ce qu'il faut observer, c'est que les chrétiens s'en accusaient les uns les autres. Epiphane est convaincu que les gnostiques, qui étaient parmi eux la seule société savante, était aussi la plus impudique. Voici ce qu'il dit d'eux au livre Ier, contre les hérésies :

« Après qu'ils se sont prostitués les uns aux autres, ils » montrent au jour ce qui est sorti d'eux. Un femme en » met dans ses mains. Un homme remplit aussi sa main de » l'éjaculation d'un garçon; & ils disent à Dieu : Nous te » présentons cette offrande qui est le corps de Christ. » Ensuite hommes & femmes avalent ce sperme, & » s'écrient : C'est la pâque. Puis on prend du sang d'une » femme qui a ses ordinaires, on l'avale & on dit : C'est » le sang de Christ ».

Si un père de l'Eglise a reproché ces horreurs à des chrétiens, nous ne devons pas regarder comme des calomniateurs insensés, des adorateurs de Zeus, de Jupiter, qui leur ont fait les mêmes imputations. Il se peut qu'ils se soient trompés. Il se peut aussi que des chrétiens aient été coupables de ces abominations, & qu'ils se soient corrigés dans la suite, comme la cour romaine substitue depuis long-temps la décence aux horribles débauches dont elle fut souillée pendant près de cinq cents ans.

au-dessus

au-dessus des empereurs & des rois, précepte dont l'Eglise s'est écartée le moins qu'elle a pu : *Quantò animus præstat corpore tantùm sacerdotium regno.* C'est là l'origine cachée de cette terrible puissance que les évêques de Rome ont usurpée pendant tant de siècles. Tous ces livres supposés, tous ces mensonges qu'on a osé nommer pieux, n'étaient qu'entre les mains des fidelles. C'était un péché énorme de les communiquer aux Romains, qui n'en eurent presque aucune connaissance pendant deux cents ans ; ainsi le troupeau grossissait tous les jours.

CHAPITRE XIX.

Des principales Impostures des premiers chrétiens.

UNE des plus anciennes impostures de ces novateurs énergumènes, fut le testament des douze patriarches, que nous avons encore tout entier en grec, de la traduction de Jean, surnommé S. Chrysostôme. Cet ancien livre, qui est du premier siècle de notre ère, est visiblement d'un chrétien, puisqu'on y fait dire à Lévi, à l'article 8 de son Testament : « Le troisième aura un nom nouveau, parce qu'il sera un » roi de Juda, & qu'il sera peut-être d'un nouveau » sacerdoce pour toutes les nations, &c. » ; ce qui désigne Jésus-Christ qui n'a jamais pu être désigné que par de telles impostures. On fait encore prédire clairement ce Jésus dans tout l'article 18, après avoir fait dire à Lévi, dans l'article 17, que les prêtres des

Juifs font le péché de la chair avec des bêtes (1).

On supposa le Testament de Moïse, d'Enoch, & de Joseph; leur ascension ou assomption dans le ciel, celle de Moïse, d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Elie, de Sophonie, de Zacharie, d'Habacuc.

On forgea, dans le même temps, le fameux livre d'Enoch, qui est le seul fondement de tout le mystère du christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on trouve l'histoire des anges (2) révoltés qui ont péché. Il est démontré que les écrits attribués aux apôtres ne furent composés qu'après cette fable d'Enoch, écrite en grec par quelque chrétien d'Alexandrie: Jude, dans son épître, cite cet Enoch plus d'une fois; il rapporte ses propres paroles; il est assez dépourvu de sens pour assurer qu'Enoch, septième homme après Adam, a écrit des prophéties.

Voilà donc ici deux impostures grossières avérées; celle du chrétien qui suppose des livres d'Enoch, & celle du chrétien qui suppose l'épître de Jude, dans laquelle les paroles d'Enoch sont rapportées; il n'y eut jamais un mensonge plus grossier.

Il est très-inutile de rechercher quel fut le principal

---

(1) C'est une chose étonnante qu'il soit toujours parlé de la bestialité chez les Juifs. Nous n'avons, dans les auteurs romains, qu'un vers de Virgile & des passages d'Apulée où il soit question de cette infamie.

(2) La fable du péché des anges vient des Indes dont tout nous est venu; elle fut connue des Juifs d'Alexandrie, & des chrétiens qui l'adoptèrent.

auteur de ces mensonges qui s'accréditèrent insensiblement; mais il y a quelque apparence que ce fut un nommé Hégésippe dont les fables eurent beaucoup de cours, & qui est cité par Tertullien, & ensuite copié par Eusèbe. C'est cet Hégésippe qui rapporte que Jude était de la race de David, que ses petits-fils vivaient sous l'empereur Domitien. Cet empereur, si on le croit, fut très-effrayé d'apprendre qu'il y avait des descendans de ce grand roi David, lesquels avaient un droit incontestable au trône de Jérusalem, & par conséquent au trône de l'univers entier. Il fit venir devant lui ces illustres princes; mais ayant vu qu'ils étaient des gueux, il les renvoya sans leur faire de mal.

Pour Jude leur grand-prêtre, qu'on met au rang des apôtres, on l'appelle tantôt *Thadée* & tantôt *Lebbée*, comme nos coupeurs de bourses qui ont toujours deux ou trois noms de guerre.

La prétendue lettre de Jésus-Christ à un prétendu roitelet de la ville d'Edesse, qui n'avait point alors de roitelet, le voyage de ce même Thadée auprès de ce roitelet, furent quatre cents ans en vogue chez les premiers chrétiens.

Quiconque écrivait un évangile, ou quiconque se mêlait d'enseigner son petit troupeau naissant, imputait à Jésus des discours & des actions dont nos quatre évangiles ne parlent pas. C'est ainsi que dans les Actes des apôtres, au chapitre XX, Paul cite ces paroles de Jésus: *Macarion esti didonaï mallon i lambanein:* Il vaut mieux donner que de recevoir. Ces paroles ne

ſe trouvent ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Luc, ni dans Jean.

Les voyages de Pierre, l'apocalypſe de Pierre, les actes de Pierre, les actes de Paul, de Thècle, les lettres de Paul à Sénèque & de Sénèque à Paul, les actes de Pilate, les lettres de Pilate, ſont aſſez connus des ſavans; & ce n'eſt pas la peine de fouiller dans ces archives du menſonge & de la bêtiſe.

On a pouſſé le ridicule juſqu'à écrire l'hiſtoire de Claudia Procula, femme de Pilate.

Un malheureux nommé *Abdias*, qui paſſa inconteſtablement pour avoir vécu avec Jéſus-Chriſt; & pour avoir été un des plus fameux diſciples des apôtres, eſt celui qui nous a fourni l'hiſtoire du combat de Pierre avec Simon le prétendu magicien, ſi célèbre chez les premiers chrétiens. C'eſt ſur cette ſeule impoſture que s'eſt établie la croyance que Pierre eſt venu à Rome; c'eſt à cette fable que les papes doivent toute leur grandeur; & cela ſeul rendrait cette grandeur précaire bien ridicule, ſi une foule de crimes ne l'avait rendu abominable.

Voici donc ce que raconte cet Abdias qui ſe prétend témoin oculaire. Simon Pierre étant venu à Rome ſous Néron, Simon le magicien y vint auſſi. Un jeune homme, proche parent de Néron, mourut; il fallait bien reſſuſciter un parent de l'empereur; les deux Simons s'offrirent pour cette affaire. Simon le magicien y mit la condition qu'on ferait mourir celui des deux qui ne pourrait pas réuſſir. Simon Pierre l'accepta, & l'autre Simon commença ſes operations;

le mort branla la tête; tout le peuple jeta des cris de joie. Simon Pierre demanda qu'on fît silence, & dit: Messieurs, si le défunt est en vie, qu'il ait la bonté de se lever, de marcher & de causer avec nous; le mort s'en donna bien de garde; alors Pierre lui dit de loin: « Mon fils; levez-vous; notre Seigneur Jésus-Christ « vous guérit ». Le jeune homme se leva, parla, & marcha; & Simon Barjone le rendit à sa mère. Simon son adversaire alla se plaindre à Néron, & lui dit que Pierre n'était qu'un misérable charlatan & un ignorant. Pierre comparut devant l'empereur, & lui dit à l'oreille: Croyez-moi, j'en sais plus que lui, & pour vous le prouver, faites-moi donner secrètement deux pains d'orge; vous verrez que je devinerai ses pensées, & qu'il ne devinera pas les miennes. On apporte à Pierre ces deux pains, il les cache dans sa manche. Aussitôt Simon fit paroître deux gros chiens qui étaient ses anges tutélaires: ils voulurent dévorer Pierre, mais le madré leur jeta ses deux pains; les chiens les mangèrent & ne firent nul mal à l'apôtre. Hé bien, dit Pierre, vous voyez que je connaissais ses pensées; & qu'il ne connaissait pas les miennes.

Le magicien demanda sa revanche; il promit qu'il volerait dans les airs comme Dédale; on lui assigna un jour: il vola en effet; mais S. Pierre pria Dieu avec tant de larmes, que Simon tomba & se cassa le cou. Néron indigné d'avoir perdu un si bon machiniste par les prières de Simon Pierre, ne manqua pas de crucifier ce juif la tête en bas.

Qui croirait que cette histoire est contée par trois

chrétiens contemporains? Abdias & Hégésippe la rapportent tout au long. Un nommé *Marcel* l'écrivit aussi, mais il met Paul de la partie; il ajoute seulement que Simon, pour convaincre l'empereur de son savoir-faire, dit à l'empereur: Faites-moi le plaisir de me couper la tête, & je vous promets de ressusciter le troisième jour. L'empereur essaya la chose; on coupa la tête au magicien, qui reparut le troisième jour devant Néron avec la plus belle tête du monde sur ses épaules.

Que le lecteur maintenant fasse une réflexion avec moi; je suppose que les trois imbécilles Abdias, Hégésippe, & Marcel, qui racontent ces pauvretés, eussent été moins mal adroits, qu'ils eussent inventé des contes plus vraisemblables sur les deux Simons, ne seraient-ils pas regardés aujourd'hui comme des pères de l'Eglise irréfragables? Tous nos docteurs ne les citeraient-ils pas tous les jours comme d'irréprochables témoins? ne prouveraient-ils pas la vérité de leurs écrits par leur conformité avec les Actes des apôtres, & la vérité des Actes des apôtres par ces mêmes écrits d'Abdias, d'Hégésippe, & de Marcel? Leurs histoires sont assurément aussi authentiques que les Actes des apôtres & les Evangiles; elles sont parvenues jusqu'à nous de siècle en siècle par la même voie, & il n'y a pas plus de raison de rejeter les unes que les autres.

Je passe sous silence le reste de cette histoire, les beaux faits d'André, de Jacques le majeur, de Jean, de Jacques le mineur, de Matthieu, & de Thomas.

Lira qui voudra ces inepties. Le même fanatisme, la même imbécillité, les ont toutes dictées, mais un ridicule trop long est trop insipide (1).

(1) Milord Bolingbroke a bien raison. C'est ce mortel ennui qu'on éprouve à la lecture de tous ces livres, qui les sauve de l'examen auquel ils ne pourraient résister. Où sont les magistrats, les guerriers, les négocians, les cultivateurs, les gens de lettres même, qui aient jamais seulement entendu parler des gestes du bienheureux apôtre André, de la lettre de S. Ignace le martyr à la vierge Marie; & de la réponse de la Vierge? Connaîtrait-on même un seul des livres juifs & des premiers chrétiens, si des hommes, gagés pour les faire valoir, n'en rebattaient pas continuellement nos oreilles, s'ils ne s'étaient pas fait un patrimoine de notre crédulité? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule & de plus grossier que la fable du voyage de Simon Barjone à Rome? c'est cependant sur cette impertinence qu'est fondé le trône du pape: c'est ce qui a plongé tous les évêques de sa communion dans sa dépendance; c'est ce qui fait qu'ils s'intitulent évêques par la permission du saint Siége, quoiqu'ils soient égaux à lui par les lois de leur Eglise; c'est enfin ce qui a donné aux papes les domaines des empereurs en Italie; c'est ce qui a dépouillé trente seigneurs italiens pour enrichir cette idole.

CHAPITRE XX.

Des Dogmes & de la Métaphysique des chrétiens des premiers siècles.

DE JUSTIN.

JUSTIN, qui vivait sous les Antonins, est un des premiers qui ait eu quelque teinture de ce qu'on appelait philosophie; il fut aussi un des premiers qui donnèrent du crédit aux oracles des sibylles, à la Jérusalem nouvelle, & au séjour que Jésus-Christ devait faire sur la terre pendant mille ans. Il prétendit que toute la science des Grecs venait des Juifs. Il certifie, dans sa seconde apologie pour les chrétiens, que les dieux n'étaient que des diables qui venaient, en forme d'incubes & de succubes, coucher avec les hommes & avec les femmes, & que Socrate ne fut condamné à la ciguë que pour avoir prêché aux Athéniens cette vérité.

On ne voit pas que personne avant lui ait parlé du mystère de la Trinité, comme on en parle aujourd'hui. Si l'on n'a pas falsifié son ouvrage, il dit nettement dans son exposition de la foi, « qu'au commencement il n'y eut qu'un Dieu en trois personnes, » qui sont le Père, le Fils, & le S. Esprit; que le » Père n'est pas engendré, & que le S. Esprit procède (1) ». Mais pour expliquer cette Trinité d'une

(1) Il est très-vraisemblable que ces paroles ont été, en effet, ajoutées au texte de Justin; car comment se

manière différente de Platon, il compare la Trinité à Adam. Adam, dit-il, ne fut point engendré; Adam s'identifie avec ses descendans; ainsi le père s'identifie avec le Fils & le S. Esprit. Ensuite ce Justin écrivit contre Aristote; & on peut assurer que, si Aristote ne s'entendait pas, Justin ne l'entendait pas davantage.

Il assure, dans l'article XLIII de ses réponses aux orthodoxes, que les hommes & les femmes ressusciteront avec les parties de la génération, attendu que ces parties les feront continuellement souvenir que sans elles ils n'auraient jamais connu Jésus-Christ, puisqu'ils ne seraient pas nés. Tous les pères, sans exception, ont raisonné à-peu-près comme Justin; & pour mener le vulgaire, il ne faut pas de meilleurs raisonnemens. Locke & Newton n'auraient point fait de religion.

Au reste, ce Justin & tous les pères qui le suivirent, croyaient, comme Platon, à la préexistence des ames; & en admettant que l'ame est spirituelle, une espèce de vent, de souffle, d'air invisible, ils la faisaient en effet un composé de matière subtile. « L'ame est ma- » nifestement composée, dit Tatien dans son discours

---

pourrait-il que Justin, qui vivait si long-temps avant Lactance, eût parlé ainsi de la Trinité, & que Lactance n'eût jamais parlé que du Père & du Fils ?

Au reste, il est clair que les chrétiens n'ont jamais mis en avant ce dogme de la Trinité, qu'à l'aide des platoniciens de leur secte. La Trinité est un dogme de Platon, & n'est certainement pas un dogme de Jésus qui n'en avait jamais entendu parler dans son village.

» aux Grecs; car comment pourrait-elle se faire con-
» naître sans corps » ? Arnobe parle encore bien plus positivement de la corporalité des ames. « Qui ne » voit, dit-il, que ce qui est immortel & simple, ne » peut souffrir aucune douleur? L'ame n'est autre » chose que le ferment de la vie, l'électuaire d'une » chose dissoluble » : *Fermentum vitæ, rei dissociabilis glutinum.*

CHAPITRE XXI.

De Tertullien.

L'AFRICAIN Tertullien parut après Justin. Le métaphysicien Mallebranche, homme célèbre dans son pays, lui donne sans détour l'épithète de fou; & les écrits de cet Africain justifient Mallebranche. Le seul ouvrage de Tertullien qu'on lise aujourd'hui, est son apologie pour la religion chrétienne. Abadie, Houteville (1), la regardent comme un chef-d'œuvre, sans qu'ils en citent aucun passage. Ce chef-d'œuvre consiste à injurier les Romains au lieu de les adoucir; à leur imputer des crimes, & à produire avec pétulance des assertions dont il n'apporte pas la plus légère preuve.

Il reproche aux Romains (chap. IX) que les peuples de Carthage immolaient encore quelquefois

(1) Abadie & Houteville n'étaient-ils pas aussi fous que Tertullien?

des enfans à Saturne, malgré les défenses expresses des empereurs, sous peine de la vie (1). C'était une occasion de louer la sagesse romaine, & non pas de l'insulter. Il leur reproche les combats des gladiateurs qu'on faisait combattre contre des animaux farouches, en avouant qu'on n'exposait ainsi que des criminels condamnés à la mort. C'était un moyen qu'on leur donnait de sauver leur vie par leur courage. Il fallait encore en louer les Romains : c'étaient les combats des gladiateurs volontaires qu'il eût dû condamner, & c'est de quoi il ne parle pas.

Il s'emporte (chap. XXIII) jusqu'à dire : « Amenez-» moi votre vierge céleste qui promet des pluies, & » votre Esculape qui conserve la vie à ceux qui la » doivent perdre quelque temps après : s'ils ne con-» fessent pas qu'ils sont des diables (n'osant mentir » devant un chrétien), versez le sang de ce chrétien

---

(1) Peut-on rien voir de plus ridicule que ce reproche de Tertullien aux Romains, de ce que les Carthaginois ont éludé la sagesse & la bonté de leurs lois en immolant des enfans secrètement ?

Mais ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il prétend, dans ce même chap. IX, que plusieurs dames romaines avalaient le sperme de leurs amans. Quel rapport cette étrange impudicité pouvait-elle avoir avec la religion ?

Tertullien était réellement fou : son livre du manteau en est un assez bon témoignage. Il dit qu'il a quitté la robe pour le manteau, parce que les serpens changent leur peau, & les paons leurs plumes. C'est avec de pareilles raisons qu'il prouve son christianisme. Le fanatisme ne veut pas de meilleurs raisonnemens.

» téméraire ; qu'y a-t-il de plus manifeste ? qu'y a-t-il
» de plus prouvé » ?

A cela tout lecteur sage répond, qu'y a-t-il de plus extravagant & de plus fanatique que ce discours ? Comment des statues auraient-elles avoué au premier chrétien venu qu'elles étaient des diables ? en quel temps, en quel lieu a-t-on vu un pareil prodige ? Il fallait que Tertullien fût bien sûr que les Romains ne liraient pas sa ridicule apologie, & qu'on ne lui donnerait pas des statues d'Esculape à exorciser, pour qu'il osât avancer de telles absurdités.

Son chapitre trente-deuxième, qu'on n'a jamais remarqué, est très-remarquable. « Nous prions Dieu,
» dit-il, pour les empereurs & pour l'empire ; mais
» c'est que nous savons que la dissolution générale qui
» menace l'univers & la consommation des siècles en
» sera retardée ».

Misérable ! tu n'aurais donc pas prié pour tes maîtres, si tu avais cru que le monde dût subsister encore.

Que Tertullien veut-il dire dans son latin absolument barbare ? Entend-il le règne de mille ans ? entend-il la fin du monde annoncée par Luc & par Paul, & qui n'était point arrivée ? entend-il qu'un chrétien peut par sa prière empêcher Dieu de mettre fin à l'univers, quand Dieu a résolu de briser son ouvrage ? n'est-ce pas là l'idée d'un énergumène, quelque sens qu'on puisse lui donner ?

Une observation beaucoup plus importante, c'est qu'à la fin du second siècle, il y avait déjà des chrétiens

très-riches. Il n'eſt pas étonnant qu'en deux cents années, leurs miſſionnaires ardens & infatigables euſſent attiré enfin à leur parti des gens d'honnêtes familles. Exclus des dignités, parce qu'ils ne voulaient pas aſſiſter aux cérémonies inſtituées pour la proſpérité de l'empire, ils exerçaient le négoce comme les presbytériens & autres non-conformiſtes ont fait en France, & font chez nous; ils s'enrichiſſaient. Leurs agapes étaient de grands feſtins; on leur reprochait déjà le luxe & la bonne chère. Tertulien en convient (chap. XXXIX) « Oui, dit-il, mais dans les » myſtères d'Athènes & d'Egypte, ne fait-on pas » bonne chère auſſi? quelque dépenſe que nous faſ- » ſions, elle eſt utile & pieuſe, puiſque les pauvres » en profitent. » *Quantiſcumque ſumptibus conſtet, lucrum eſt pietatis, ſiquidem inopes refrigerio iſto juvamus.*

Enfin le fougueux Tertullien ſe plaint de ce qu'on ne perſécute pas les philoſophes, & de ce qu'on réprime les chrétiens, (chap. XLVI.) « Y a-t-il quel- » qu'un, dit-il, qui force un philoſophe à ſacrifier, à » jurer par vos Dieux? » *Quis enim philoſophum ſacrificare aut dejerare* &c. Cette différence prouve évidemment que les philoſophes n'étaient pas dangereux, & que les chrétiens l'étaient. Les philoſophes ſe moquaient, avec tous les magiſtrats, des ſuperſtitions populaires; mais ils ne faiſaient pas un parti, une faction dans l'empire; & les chrétiens commençaient à compoſer une faction ſi dangereuſe, qu'à la fin elle contribua à la deſtruction de l'empire romain.

On voit, par ce ſeul trait, qu'ils auraient été les plus cruels perſécuteurs, s'ils avaient été les maîtres: leur ſecte inſociable, intolérante, n'attendait que le moment d'être en pleine liberté, pour ravir la liberté au reſte du genre humain.

Déjà Rutilius, préfet de Rome (1), diſait de cette faction demi-juive & demi-chrétienne :

Atque utinam numquam Judæa ſubacta fuiſſet,
Pompeii armis imperioque Titi.
Latiùs exciſæ peſtis contagia ſerpunt;
Victoreſque ſuos natio victa premit.

Plût aux Dieux que Titus, plût aux Dieux que Pompée,
N'euſſent jamais dompté cette infame Judée!
Ses poiſons parmi nous en ſont plus répandus :
Les vainqueurs opprimés vont céder aux vaincus.

On voit par ces vers, que les chrétiens oſaient

(1) Milord Bolingbroke ſe trompe ici. Rutilius vivait plus d'un ſiècle après Juſtin; mais cela même prouve combien tous les honnêtes Romains étaient indignés des progrès de la ſuperſtition; elle fit des progrès prodigieux au troiſième ſiècle; elle devint un état dans l'état; & ce fut une très-grande politique dans Conſtance Clore & dans ſon fils, de ſe mettre à la tête d'une faction devenue ſi riche & ſi puiſſante. Il n'en était pas de même du temps de Tertullien. Son apologétique, faite par un homme ſi obſcur en Afrique, ne fut pas plus connue des empereurs, que les fatras de nos presbytériens n'ont été connus de la reine Anne. Aucun Romain n'a parlé de ce Tertullien. Tout ce que les chrétiens d'aujourd'hui débitent avec tant de faſte, était alors très-ignoré. Cette faction a prévalu, à la bonne heure; il faut bien qu'il y en ait une qui l'emporte ſur les autres dans un pays. Mais que du moins elle ne ſoit point

étaler le dogme affreux de l'intolérance ; ils criaient par-tout qu'il fallait détruire l'ancienne religion de l'empire ; & on entrevoyait qu'il n'y avait plus de milieu entre la nécessité de les exterminer, ou d'être bientôt exterminé par eux. Cependant, telle fut l'indulgence du sénat, qu'il y eut très-peu de condamnations à mort, comme l'avoue Origène dans sa réponse à Celse, au livre III.

Nous ne ferons pas ici une analyse des autres écrits de Tertullien : nous n'examinerons point son livre qu'il intitule *le Scorpion*, parce que les gnostiques piquent, à ce qu'il prétend, comme des scorpions ; ni son livre sur les manteaux, dont Mallebranche s'est assez moqué. Mais ne passons pas sous silence son ouvrage sur l'ame : non-seulement il cherche à prouver qu'elle est matérielle, comme l'ont pensé tous les pères des trois premiers siècles ; non-seulement il s'appuie de l'autorité du poète Lucrèce : *Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res* ; mais il assure que l'ame est figurée & colorée. Voilà les champions de l'Eglise ; voilà ses pères. Au reste, n'oublions pas qu'il était prêtre & marié : ces deux états n'étaient pas encore des sacremens, & les évêques de Rome ne défendirent le mariage aux prêtres que quand ils furent assez puissans & assez ambitieux pour avoir dans une partie de l'Europe une milice qui, étant

---

tyrannique ; ou si elle veut toujours ravir nos biens & se baigner dans notre sang, qu'on mette un frein à son avarice & à sa cruauté.

sans famille & sans patrie, fût plus soumise à ses ordres.

CHAPITRE XXII.

De Clément d'Alexandrie.

CLÉMENT, prêtre d'Alexandrie, appelle toujours les chrétiens *gnostiques*. Etait-il d'une de ces sectes qui divisèrent les chrétiens, & qui les diviseront toujous? ou bien les chrétiens prenaient-ils alors le titre de *gnostiques?* Quoi qu'il en soit, la seule chose qui puisse instruire & plaire dans ses ouvrages, c'est cette profusion de vers d'Homère, & même d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, de Sophocle, d'Euripide, & de Ménandre, qu'il cite à la vérité mal-à-propos, mais qu'on relit toujours avec plaisir. C'est le seul des pères des trois premiers siècles, qui ait écrit dans ce goût; il étale, dans son exhortation aux nations & dans ses stromates, une grande connaissance des anciens livres grecs, & des rites asiatiques & égyptiens; il ne raisonne guère, & c'est tant mieux pour le lecteur.

Son plus grand défaut est de prendre toujours des fables inventées par des poètes & par des romanciers pour le fond de la religion des gentils, défaut commun aux autres pères, & à tous les écrivains polémiques. Plus on impute de sottises à ses adversaires, plus on croit en être exempt; ou plutôt on fait compensation de ridicule. On dit: Si vous trouvez mauvais que notre Jésus soit fils de Dieu, vous avez votre Bacchus, votre Hercule, qui sont fils de Dieu: si notre Jésus

a été tranſporté par le diable ſur une montagne, vos géans ont jeté des montagnes à la tête de Jupiter.

Si vous ne voulez pas croire que notre Jéſus ait changé l'eau en vin dans une noce de village, nous ne croirons pas que les filles d'Anius aient changé tout ce qu'elles touchaient en blé, en vin & en huile. Le parallèle eſt très-long & très-exact des deux côtés.

Le plus ſingulier miracle de toute l'antiquité païenne, que rapporte Clément d'Alexandrie dans ſon exhortation, c'eſt celui de Bacchus aux enfers. Bacchus ne ſavait pas le chemin ; un nommé Polimnus, que Pauſanias & Higin appellent autrement, s'offrit à le lui enſeigner, à condition qu'à ſon retour, Bacchus (qui était fort joli) le payerait en faveurs, & qu'il ſouffrirait de lui ce que Jupiter fit à Ganimède, & Apollon à Hyacinthe. Bacchus accepta le marché ; il alla aux enfers ; mais à ſon retour, il trouva Polimnus mort ; il ne voulut pas manquer à ſa promeſſe, & rencontrant un figuier auprès du tombeau de Polimnus, il tailla une branche bien proprement en priape, il ſe l'enfonça, au nom de ſon bienfaiteur, dans la partie deſtinée à remplir ſa promeſſe, & n'eut rien à ſe reprocher.

De pareilles extravagances, communes à preſque toutes les anciennes religions, prouvent invinciblement que quiconque s'eſt écarté de la vraie religion, de la vraie philoſophie, qui eſt l'adoration d'un Dieu ſans aucun mélange, quiconque, en un mot, s'eſt pu livrer aux ſuperſtitions, n'a pu dire que des choſes inſenſées.

Mais en bonne foi ces fables miléſiennes étaient-elles la religion romaine? Le ſénat a-t-il jamais élevé un temple à Bacchus ſe ſodomiſant lui-même? Ganimède a-t-il eu des temples? Adrien, à la vérité, fit ériger un temple à ſon ami Antinoüs, comme Alexandre à Epheſtion; mais les honorait-on en qualité de gitons? Y a-t-il une médaille, un monument dont l'inſcription fût à Antinoüs pédéraſte? Les pères de l'Egliſe s'égayaient aux dépens de ceux qu'ils appelaient gentils: mais que les gentils avaient de repréſailles à faire! & qu'un prétendu Joſeph mis dans la grande confrérie par un ange; & qu'un Dieu charpentier dont les aïeules étaient des adultères, des inceſtueuſes, des proſtituées; & qu'un Paul voyageant au troiſième ciel; & qu'un mari & ſa femme, frappés de mort pour n'avoir pas donné tout leur bien à Simon Barjone, fourniſſaient aux gentils de terribles armes! les anges de Sodome ne valent-ils pas bien Bacchus & Polimnus?

Le bon ſens eſt le même dans ce Clément que dans tous ſes confrères (1). Dieu, ſelon lui, a fait le monde en ſix jours, & s'eſt repoſé le ſeptième; parce qu'il y a ſept étoiles errantes; parce que la petite ourſe eſt composée de ſept étoiles, ainſi que les pleïades; parce qu'il y a ſept principaux anges; parce que la lune change de face tous les ſept jours; parce que le ſeptième jour eſt critique dans les maladies. C'eſt-là ce qu'ils appellent la vraie philoſophie, *tein aletein*

(1) Stromat. VI.

philosophian gnostiken. Voilà, encore une fois, les gens qui se préfèrent à Platon & à Cicéron; & il nous faudra révérer aujourd'hui tous ces obscurs pédans, que l'indulgence des Romains laissait débiter leurs rêveries fanatiques dans Alexandrie, où les dogmes du christianisme se formèrent principalement!

CHAPITRE XXIII.

D'Irénée.

IRÉNÉE, à la vérité, n'a ni science, ni philosophie, ni éloquence; il se borne presque toujours à répéter ce que disaient Justin, Tertullien, & les autres; il croit avec eux que l'ame est une figure légère & aérienne; il est persuadé du règne de mille ans dans une nouvelle Jérusalem descendue du ciel en terre. On voit dans son cinquième livre, chap. XXXIII, quelle énorme quantité de farine produira chaque grain de blé, & combien de futailles il faudra pour chaque grappe de raisin dans cette belle ville (1); il attend l'antechrist au bout de ces mille années; & explique merveilleusement le chiffre *666*, qui est la marque de la bête. Nous avouons qu'en tout cela il ne diffère point des autres pères de l'Eglise.

Mais une chose assez importante, & qu'on n'a peut-être pas assez relevée, c'est qu'il assure que Jésus est mort à cinquante ans passés, & non pas à trente

(1) Chaque cep produisait dix mille grappes, chaque grappe dix mille raisins, chaque raisin dix mille amphores.

& un, ou à trente-trois, comme on peut l'inférer des évangiles.

Irénée (1) atteste les évangiles pour garants de cette opinion; il prend à témoins tous les vieillards qui ont vécu avec Jean, & avec les autres apôtres; il déclare positivement qu'il n'y a que ceux qui sont venu trop tard pour connoître les apôtres, qui puissent être d'une opinion contraire. Il ajoute même, contre sa coutume, à ces preuves de fait, un raisonnement assez concluant.

L'évangile de Jean fait dire à Jésus: « Votre père » Abraham a été exalté pour voir mes jours; il les a » vus, & il s'en est bien réjoui »: & les Juifs lui répondirent: « Es-tu fou? tu n'as pas encore cin» quante ans, & tu te vantes d'avoir vu notre père » Abraham »?

Irénée conclut de-là que Jésus était près de sa cinquantième, quand les Juifs lui parlaient ainsi. En effet, si Jésus avait été alors âgé de trente années au plus, on ne lui aurait pas parlé de cinquante années. Enfin, puisqu'Irénée appelle en témoignage tous les évangiles, & tous les vieillards qui avaient ces écrits entre les mains, les évangiles de ce temps-là n'étaient donc pas ceux que nous avons aujourd'hui. Ils ont été altérés comme tant d'autres livres. Mais puisqu'on les changea, on devait donc les rendre un peu plus raisonnables.

---

(1) Irénée, liv. II, chap. XXII, édition de Paris, 1710.

CHAPITRE XXIV.

D'Origène & de la Trinité.

CLÉMENT d'Alexandrie avait été le premier ſavant parmi les chrétiens. Origène fut le premier philoſophe. Mais quelle philoſophie que celle de ſon temps! Il fut au rang des enfans célèbres, & enſeigna de très-bonne heure dans cette grande ville d'Alexandrie où les chrétiens tenaient une école publique : les chrétiens n'en avaient point à Rome. Et en effet, parmi ceux qui prenaient le titre d'évêques de Rome, on ne compte pas un ſeul homme illuſtre : ce qui eſt très-remarquable. Cette Egliſe, qui devint enſuite ſi puiſſante & ſi fière, tint tout des Egyptiens & des Grecs.

Il y avait ſans doute une grande doſe de folie dans la philoſophie d'Origène, puiſqu'il s'aviſa de ſe couper les teſticules. Epiphane a écrit qu'un préfet d'Alexandrie lui avait donné l'alternative, de ſervir de Ganimède à un Ethiopien, ou de ſacrifier aux dieux, & qu'il avait ſacrifié pour n'être point ſodomiſé par un vilain Ethiopien (1).

Si c'eſt là ce qui le détermina à ſe faire eunuque, ou ſi ce fut une autre raiſon, c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux ſavans qui entreprendront l'hiſtoire des eunuques ; je me borne ici à l'hiſtoire des ſottiſes de l'eſprit humain.

---

(1) Epiph. hereſ. 64, chap. II.

Il fut le premier qui donna de la vogue au *non-sens*, au galimatias de la Trinité qu'on avait oublié depuis Justin. On commençait dès-lors chez les chrétiens à regarder le fils de Marie comme Dieu, comme une émanation du père, comme le premier Eon, comme identifié en quelque sorte avec le père; mais on n'avait pas fait encore un Dieu du S. Esprit. On ne s'était pas avisé de falsifier je ne sais quelle épître attribuée à Jean, dans laquelle on inséra ces paroles ridicules: « Il y en a trois qui donnent témoi- » gnage dans le ciel, le Père, le Verbe & l'Esprit » Saint ». Serait-ce ainsi qu'on devrait parler de trois substances ou personnes divines, composant ensemble le Dieu créateur du monde? dirait-on qu'ils donnent témoignage? D'autres exemplaires portent ces paroles plus ridicules encore: « Il y en a trois qui rendent » témoignage en terre, l'esprit, l'eau & le sang; & » ces trois ne sont qu'un (1) ». On ajouta encore dans

(1) On se tourmente beaucoup pour savoir si ces paroles sont de Jean, ou si elles n'en sont pas. Ceux des christicoles qui les rejettent, attestent l'ancien manuscrit du vatican où elles ne se trouvent point. Ceux qui les admettent se prévalent de manuscrits plus nouveaux. Mais, sans entrer dans cette discussion inutile, ou ces lignes sont de Jean, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il fallait enfermer Jean dans le Bedlam de ces temps-là, s'il y en avait un; s'il n'en est pas l'auteur, elles sont d'un faussaire bien sot & bien impudent.

Il faut avouer que rien n'était plus commun chez les premiers christicoles que les suppositions hardies. On ne pouvait en découvrir la fausseté, tant ces œuvres de

d'autres copies, « & ces trois sont un en Jésus ». Aucun de ces passages, tous différens les uns des autres, ne se trouve dans les anciens manuscrits, aucun des pères des trois premiers siecles ne les cite; & d'ailleurs quel fruit en pourraient recueillir ceux qui admettent ces falsifications? comment pourront-ils entendre que l'esprit, l'eau, & le sang, font la Trinité, & ne sont qu'un? est-ce parce qu'il est dit que Jésus sua sang & eau, & qu'il rendit l'esprit? quel rapport de ces trois choses à un Dieu en trois hypostases?

La trinité de Platon était d'une autre espèce; on ne la connaît guère; la voici telle qu'on peut la découvrir dans son Timée. Le Demiourgos éternel est la première cause de tout ce qui existe; son idée archétipe est la seconde; l'ame universelle, qui est son ouvrage, est la troisième. Il y a quelque sens dans cette opinion de Platon. Dieu conçoit l'idée du monde,

---

mensonge étaient rares, tant la faction naissante les dérobait avec soin à ceux qui n'étaient pas initiés à leurs mystères.

Nous avons déjà remarqué que le crime le plus horrible aux yeux de cette secte, était de montrer aux gentils ce qu'elle appelait les saints livres. Quelle abominable contradiction chez ces malheureux! ils disaient : Nous devons prêcher le christianisme dans toute la terre, & ils ne montraient à personne les écrits dans lesquels ce christianisme est contenu. Que diriez-vous d'une douzaine de gueux qui viendraient dans la salle de Westminster réclamer le bien d'un homme mort dans le pays de Galles, & qui ne voudraient pas montrer son testament?

Dieu le fait, Dieu l'anime; mais jamais Platon n'a été assez fou pour dire que cela composait trois personnes en Dieu. Origène était platonicien; il prit ce qu'il put de Platon; il fit une Trinité à sa mode. Ce système resta si obscur dans les premiers siècles, que Lactance, du temps de l'empereur Constantin, parlant au nom de tous les chrétiens, expliquant la créance de l'Eglise, & s'adressant à l'empereur même, ne dit pas un mot de la Trinité; au contraire, voici comme il parle, au chap. XXIX. du liv. IV de ses institutions: « Peut-être quelqu'un me demandera » comment nous adorons un seul Dieu, quand nous » assurons qu'il y en a deux, le père & le fils; mais » nous ne les distinguons point, parce que le père ne » peut pas être sans son fils, & le fils sans son père ».

Le S. Esprit fut entièrement oublié par Lactance, & quelques années après on n'en fit qu'une commémoration fort légère & par manière d'acquit au concile de Nice; car après avoir fait la déclaration aussi solemnelle qu'intelligible de ce dogme son ouvrage, que le fils est consubstantiel au père, le concile se contente de dire simplement: *Nous croyons aussi au S. Esprit* (1).

---

(1) Quel malheureux équivoque que ce S. Esprit, cet *agion pneuma* dont ces christicoles ont fait un troisième Dieu! ce mot ne signifiait que souffle. Vous trouverez dans l'évangile attribué à Jean, chap. XX, v. 22: *Quand il dit ces choses, il souffla sur eux, & leur dit: Recevez le S. Esprit.*

Remarquez que c'était une ancienne cérémonie des

On peut dire qu'Origène jeta les premiers fondemens de cette métaphysique chimérique qui n'a été qu'une source de discorde, & qui était absolument inutile à la morale. Il est évident qu'on pouvait être aussi honnête homme, aussi sage, aussi modéré, avec une hypostase qu'avec trois, & que ces inventions théologiques n'ont rien de commun avec nos devoirs.

Origène attribue un corps délié à Dieu, aussi-bien qu'aux anges & à toutes les ames; & il dit que Dieu le père & Dieu le fils sont deux substances différentes; que le père est plus grand que le fils, le fils plus grand que le S. Esprit, & le S. Esprit plus grand que les anges. Il dit que le père est bon par lui-même, mais que le fils n'est pas bon par lui-même; que le fils n'est pas la vérité par rapport à son père, mais l'image de la vérité par rapport à nous; qu'il ne faut pas adorer le fils, mais le père; que c'est au père seul qu'on doit adresser ses prières; que le fils apporta du ciel la chair dont il se revêtit dans le sein de Marie, & qu'en montant au ciel, il laissa son corps dans le soleil.

Il avoue que la vierge Marie, en accouchant du fils de Dieu, se délivra d'un arrière-faix comme une autre; ce qui l'obligea de se purifier dans le temple juif; car on sait bien que rien n'est si impur qu'un

---

magiciens de souffler dans la bouche de ceux qu'ils voulaient ensorceler. Voilà donc l'origine du troisième Dieu de ces énergumènes : y a-t-il rien au fond de plus blasphématoire & de plus impie? & les musulmans n'ont-ils pas raison de les regarder comme d'infames idolâtres?

arrière-faix. Le dur & pétulant Jérôme lui a reproché aigrement, environ cent cinquante années après sa mort, beacoup d'opinions semblables qui valent bien les opinions de Jérôme; car dès que les premiers chrétiens se mêlèrent d'avoir des dogmes, ils se dirent de grosses injures, & annoncèrent de loin les guerres civiles qui devaient désoler le monde pour des argumens.

N'oublions pas qu'Origène se signala plus que tout autre en tournant tous les faits de l'écriture en allégories; & il faut avouer que ces allégories sont fort plaisantes. La graisse des sacrifices est l'ame de Jésus-Christ: la queue des animaux sacrifiés est la persévérance dans les bonnes œuvres. S'il est dit dans l'Exode, chap. XXXIII, que Dieu met Moïse dans la fente d'un rocher, afin que Moïse voie le derrière de Dieu, mais non pas son visage; cette fente de rocher est Jésus-Christ, au travers duquel on voit Dieu le père par derrière (1).

---

(1) C'était une très-ancienne croyance superstitieuse chez presque tous les peuples, qu'on ne pouvait voir les dieux tels qu'ils sont, sans mourir. C'est pourquoi Sémélé fut consumée pour avoir voulu coucher avec Jupiter tel qu'il était. Une des plus fortes contradictions innombrables dont tous les livres juifs fourmillent, se trouve dans ce verset de l'Exode: « Tu ne pourras voir » que mon derrière ». Le livre des Nombres, chap. XII, dit expressément que Dieu se faisait voir à Moïse comme un ami à un ami; qu'il voyait Dieu face à face, & qu'ils se parlaient bouche à bouche.

Nos pauvres théologiens se tirent d'affaire en disant

En voilà, je pense, assez pour faire connaître les pères, & pour faire voir sur quels fondemens on a bâti l'édifice le plus monstrueux qui ait jamais déshonoré la raison. Cette raison a dit à tous les hommes: La religion doit être claire, simple, universelle, à la portée de tous les esprits, parce qu'elle est faite pour tous les cœurs; sa morale ne doit point être étouffée sous le dogme; rien d'absurde ne doit la défigurer. En vain la raison a tenu ce langage; le fanatisme a crié plus haut qu'elle.

CHAPITRE XXV.

Des Martyrs.

Pourquoi les Romains ne persécutèrent-ils jamais pour leur religion, aucun de ces malheureux Juifs abhorrés; ne les obligèrent ils jamais de renoncer à leurs superstitions; leur laissèrent-ils leurs rites & leurs lois? & d'où vient que vers le troisième siècle, ils traitèrent les chrétiens issus des Juifs avec quelque sévérité? n'est-ce point parce que les Juifs, occupés de vendre des chiffons & des philtres, n'avaient pas la rage d'exterminer la religion de l'empire; & que les chrétiens intolérans étaient possédés de cette rage (1)?

---

qu'il faut entendre un passage dans le sens propre, & l'autre dans un sens figuré. Ne faudrait-il pas leur donner des vessies de cochons par le nez, dans le sens figuré & dans le sens propre?

(1) Il n'y a rien certainement à répondre à cette assertion de milord Bolingbroke. Il est démontré que les anciens

On punit en effet au troisième siècle quelques-uns des plus fanatiques ; mais en si petit nombre qu'aucun historien romain n'a daigné en parler. Les Juifs révoltés sous Vespasien, sous Trajan, sous Adrien, furent toujours cruellement châtiés comme ils le méritaient : on leur défendit même d'aller dans leur petite ville de Jérusalem, dont on abolit jusqu'au nom, parce qu'elle avait été toujours le centre de la révolte ; mais il leur fut permis de circoncire leurs enfans sous les murs du capitole, & dans toutes les provinces de l'empire.

Les prêtres d'Isis furent punis à Rome sous Tibère ; leur temple fut démoli, parce que ce temple était un marché de prostitution, & un repaire de brigands : mais on permit aux prêtres & prêtresses d'Isis d'exercer leur métier par-tout ailleurs. Leurs troupes allaient impunément en procession de ville en ville ; ils faisaient des miracles, guérissaient les maladies, disaient la

---

Romains ne persécutèrent personne pour ses dogmes. Cette exécrable horreur n'a jamais été commise que par les chrétiens, & surtout par les Romains modernes. Aujourd'hui même encore il y a dix mille Juifs à Rome qui sont très-protégés, quoiqu'on sache bien qu'ils regardent Jésus comme un imposteur. Mais si un chrétien s'avise de crier dans l'église de S. Pierre, ou dans la place Navone, que trois font trois, & que le pape n'est pas infaillible, il sera brûlé infailliblement.

Je mets en fait que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme des factieux destructeurs des lois de l'empire ; & ce qui démontre qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis.

bonne aventure, dansaient la danse d'Isis avec des castagnettes. C'est ce qu'on peut voir amplement dans Apulée. Nous observerons ici que ces mêmes processions se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Il y a encore en Italie quelques restes de ces anciens vagabonds qu'on appelle Zingari, & chez nous Gipsy, qui est l'abrégé d'égyptien, & qu'on a, je crois, nommés Bohèmes en France. La seule différence entre eux & les Juifs, c'est que les Juifs ayant toujours exercé le commerce comme les Banians, se sont maintenus ainsi que les Banians, & que les troupes d'Isis étant en très-petit nombre sont presque anéanties.

Les magistrats romains, qui donnaient tant de liberté aux Isiaques & aux Juifs, en usaient de même avec toutes les autres sectes du monde. Chaque dieu était bien venu à Rome. *Dignus Roma locus, quò deus omnis eat.* Tous les dieux de la terre étaient devenus citoyens de Rome. Aucune secte n'était assez folle pour vouloir subjuguer les autres; ainsi toutes vivaient en paix.

La secte chrétienne fut la seule qui sur la fin du second siècle de notre ère, osât dire qu'elle voulait donner l'exclusion à tous les rites de l'empire, & qu'elle devait non-seulement dominer, mais écraser toutes les religions; les christicoles ne cessaient de dire que leur Dieu était un Dieu jaloux: belle définition de l'être des êtres, que de lui imputer le plus lâche des vices!

Les enthousiastes qui prêchaient dans les assemblées, formaient un peuple de fanatiques. Il était

impossible que parmi tant de têtes échauffées, il ne se trouvât des insensés qui insultassent les prêtres des Dieux, qui troublassent l'ordre public, qui commissent des indécences punissables. C'est ce que nous avons vu arriver chez tous les sectaires de l'Europe, qui tous, comme nous le prouverons, ont eu infiniment plus de martyrs égorgés par nos mains, que les chrétiens n'en ont jamais eu sous les empereurs.

Les magistrats romains, excités par les plaintes du peuple, purent s'emporter quelquefois à des cruautés indignes; ils purent envoyer des femmes à la mort, quoiqu'assurément cette barbarie ne soit point prouvée. Mais qui osera reprendre les Romains d'avoir été trop sévères, quand on voit le chrétien Marcel, centurion, jeter sa ceinture militaire & son bâton de commandant au milieu des aigles romaines, en criant d'une voix séditieuse: « Je ne veux servir que Jésus-Christ le « roi éternel; je renonce aux empereurs». Dans quelle armée aurait-on laissé impunie une insolence si pernicieuse? Je ne l'aurais pas soufferte assurément dans le temps que j'étais secrétaire d'Etat de la guerre; & le duc de Marlborough ne l'eût pas soufferte plus que moi.

S'il est vrai que Polyeucte en Arménie, le jour où l'on rendait grâces aux dieux dans le temple pour une victoire signalée, ait choisi ce moment pour renverser les statues, pour jeter l'encens par terre, n'est-ce pas en tout pays le crime d'un insensé?

Quand le diacre Laurent refuse au préfet de Rome de contribuer aux charges publiques; quand, ayant

promis de donner quelque argent du trésor des chrétiens, qui était considérable, il n'amène que des gueux au lieu d'argent; n'est-ce pas visiblement insulter l'empereur? n'est-ce pas être criminel de lèse-majesté? Il est fort douteux qu'on ait fait faire un gril de six pieds pour cuire Laurent, mais il est certain qu'il méritait punition.

L'ampoulé Grégoire de Nysse fait l'éloge de S. Théodore qui s'avisa de brûler dans Amazée le temple de Cibèle, comme on dit qu'Erostrate avait brûlé le temple de Diane. On a osé faire un saint de cet incendiaire, qui certainement méritait le plus grand supplice. On nous fait adorer ce que nous punissons par le dernier supplice.

Tous les martyres d'ailleurs, que tant d'écrivains ont copiés de siècle en siècle, ressemblent tellement à la légende dorée, qu'en vérité il n'y a pas un seul de ces contes qui ne fasse pitié. Un de ces premiers contes est celui de Perpétue & de Félicité. Perpétue vit une échelle d'or qui allait jusqu'au ciel. (Jacob n'en avait vu qu'une de bois; cela marque la supériorité de la loi nouvelle). Perpétue monte à l'échelle; elle voit dans un jardin un grand berger blanc qui trayait ses brebis, & qui lui donne une cuillerée de lait caillé; après trois ou quatre visions pareilles, on expose Perpétue & Félicité à un ours & à une vache.

Un bénédictin français, nommé Ruinard, croyant répondre à notre savant compatriote Dodwel, a recueilli de prétendus actes de martyrs, qu'il appelle les *actes sincères*. Ruinard commence par le martyre de

Jacques, frère aîné de Jésus, rapporté dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, trois cent trente années après l'évènement.

Ne cessons jamais d'observer que Dieu avait des frères hommes. Ce frère aîné, dit-on, était un Juif très-dévot; il ne cessait de prier & de sacrifier dans le temple juif, même après la descente du S. Esprit; il n'était donc pas chrétien. Les Juifs l'appelaient *Oblia le juste* : on le prie de monter sur la plate-forme du temple, pour déclarer que Jésus était un imposteur: ces Juifs étaient donc bien sots de s'adresser au frère de Jésus. Il ne manqua pas de déclarer sur la plate-forme que son cadet était le sauveur du monde; & il fut lapidé.

Que disons-nous de la conversation d'Ignace avec l'empereur Trajan, qui lui dit: *qui es-tu, esprit impur?* & de la bienheureuse Symphorose qui fut dénoncée à l'empereur Adrien par ses dieux lares? & de Polycarpe à qui les flammes d'un bûcher n'osèrent toucher, mais qui ne put résister au tranchant du glaive? & du soulier de la martyre Sainte Epipode qui guérit un gentil-homme de la fièvre?

Et de S. Cassien, maître d'école, qui fut fessé par ses écoliers? & de Sainte Potamienne, qui n'ayant pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, fut plongée trois heures entières dans de la poix résine bouillante, & en sortit avec la peau la plus blanche & la plus fine?

Et de Pionius, qui resta sain & frais au milieu des flammes, & qui en mourut je ne sais comment?

Et

Et du comédien Geneſt, qui devint chrétien en jouant une farce (1) devant l'empereur Dioclétien, & qui fut condamné par cet empereur dans le temps qu'il favoriſait le plus les chrétiens? Et d'une légion thébaine, laquelle fut envoyée d'Orient en Occident, pour aller réprimer la ſédition de Bagaudes, qui était déjà réprimée; & qui fut martyriſée toute entière dans un temps où l'on ne martyriſait perſonne, & dans un lieu où il n'eſt pas poſſible de mettre quatre cents hommes en bataille, & qui enfin fut tranſmiſe au public par écrit, deux cents ans après cette belle aventure?

Ce ſerait un ennui inſupportable de rapporter tous ces prétendus martyres. Cependant je ne peux m'empêcher de jeter encore un coup d'œil ſur quelques martyrs des plus célèbres.

Nilus, témoin oculaire à la vérité (mais qui eſt inconnu, & c'eſt grand dommage), aſſure que ſon ami S. Théodote, cabaretier de ſon métier, faiſait tous les miracles qu'il voulait. C'était à lui de changer l'eau en vin; mais il aimait mieux guérir les malades en les touchant du bout du doigt. Le cabaretier Théodote rencontra un curé de la ville d'Ancire dans un pré;

(1) Il contrefaiſait le malade, diſent les actes ſincères. *Je ſuis bien lourd*, diſait Geneſt. — *Veux-tu qu'on te faſſe raboter?* — *Non, je veux qu'on me donne l'extrême-onction des chrétiens.* Auſſitôt deux acteurs l'oignirent, & il fut converti ſur-le-champ. Vous remarquerez que, du temps de Dioclétien, l'extrême-onction était abſolument inconnue dans l'Egliſe latine.

ils trouvèrent ce pré tout-à-fait propre à y bâtir une chapelle dans un temps de persécution ; je le veux bien, dit le prêtre, mais il me faut des reliques. Qu'à cela ne tienne, dit le saint, vous en aurez bientôt ; & voilà ma bague que je vous donne en gage : il était bien sûr de son fait, comme vous l'allez voir.

On condamna bientôt sept vierges chrétiennes d'Ancire, de soixante & dix ans chacune, à *être livrées aux brutales passions des jeunes gens de la ville.* La légende ne manque pas de remarquer que ces damoiselles étaient très-ridées ; & ce qui est fort étonnant, c'est que ces jeunes gens ne leur firent pas la moindre avance, à l'exception d'un seul qui ayant en sa personne *de quoi négliger ce point-là*, voulut tenter l'aventure, & s'en dégoûta bientôt. Le gouverneur, extrêmement irrité que ces sept vieilles n'eussent pas subi le supplice qu'il leur destinait, les fit prêtresses de Diane ; ce que ces vierges chrétiennes acceptèrent sans difficulté. Elles furent nommées pour aller laver la statue de Diane dans le lac voisin ; elles étaient toutes nues, car c'était sans doute l'usage que la chaste Diane ne fût jamais servie que par des filles nues, quoiqu'on n'approchât jamais d'elle qu'avec un grand voile. Deux chœurs de ménades & de bacchantes, armées de thyrses, précédaient le char, selon la remarque judicieuse de l'auteur, qui prend ici Diane pour Bacchus ; mais comme il a été témoin oculaire, il n'y a rien à lui dire.

S. Théodote tremblait que ces sept vierges ne succombassent à quelques tentations : il était en prières,

lorſque ſa femme vint lui apprendre qu'on venait de jeter les ſept vieilles dans le lac; il remercia Dieu d'avoir ainſi ſauvé leur pudicité. Le gouverneur fit faire une garde exacte autour du lac, pour empêcher les chrétiens, qui avaient coutume de marcher ſur les eaux, de venir enlever leurs corps. Le ſaint cabaretier était au déſeſpoir : il allait d'égliſes en égliſes, car tout était plein de belles égliſes pendant ces affreuſes perſécutions; mais les païens ruſés avaient bouché toutes les portes. Le cabaretier prit alors le parti de dormir: l'une des vieilles lui apparut dans ſon premier ſommeil; c'était, ne vous déplaiſe, Sainte Thécuſe, qui lui dit en propre mots : « Mon cher Théodote, ſouf-» frirez-vous que nos corps ſoient mangés par des » poiſſons » ?

Théodote s'éveille; il réſout de repêcher les ſaintes du fond du lac au péril de ſa vie. Il fait tant qu'au bout de trois jours, ayant donné aux poiſſons le temps de les manger, il court au lac par une nuit noire avec deux braves chrétiens.

Un cavalier céleſte ſe met à leur tête, portant un grand flambeau devant eux pour empêcher les gardes de les découvrir: le cavalier prend ſa lance, fond ſur les gardes, les met en fuite : c'était, comme chacun ſait, S. Soziandre, ancien ami de Théodote, lequel avait été martyriſé depuis peu. Ce n'eſt pas tout; un orage violent mêlé de foudres & d'éclairs, & accompagné d'une pluie prodigieuſe, avait mis le lac à ſec. Le ſept vieilles ſont repêchées & promptement enterrées.

Vous croyez bien que l'attentat de Théodote fut bientôt découvert ; le cavalier céleste ne put l'empêcher d'être fouetté & appliqué à la question. Quand Théodote eut été bien étrillé, il cria aux chrétiens & aux idolâtres : Voyez, mes amis, de quelles grâces notre Seigneur Jésus comble ses serviteurs ; ils les fait fouetter jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de peau, & leur donne la force de supporter tout cela ; enfin il fut pendu.

Son ami Fronton le curé fit bien voir alors que le saint était cabaretier : car en ayant reçu précédemment quelques bouteilles d'excellent vin, il enivra les gardes & emporta le pendu, lequel lui dit : Monsieur le curé, je vous avais promis des reliques, je vous ai tenu parole.

Cette histoire admirable est une des plus avérées. Qui pourrait en douter après le témoignage du jésuite Bollandus & du bénédictin Ruinard ?

Ces contes de vieilles me dégoûtent ; je n'en parlerai pas davantage. J'avoue qu'il y eut en effet quelques chrétiens suppliciés en divers temps, comme des séditieux qui avaient l'insolence d'être intolérans & d'insulter le gouvernement. Ils eurent la couronne du martyre, & la méritaient bien. Ce que je plains, c'est de pauvres femmes imbécilles, séduites par ces non-conformistes. Ils étaient bien coupables d'abuser de la facilité de ces faibles créatures, & d'en faire des énergumènes ; mais les juges qui en firent mourir quelques-unes étaient des barbares.

Dieu merci, il y eut peu de ces exécutions. Les

païens furent bien loin d'exercer ſur ces énergumènes les cruautés que nous avons depuis ſi long-temps déployées les uns contre les autres. Il ſemble que ſur-tout les papiſtes aient forgé tant de martyres imaginaires dans les premiers ſiècles, pour juſtifier les maſſacres dont leur Egliſe s'eſt ſouillée.

Une preuve bien forte qu'il n'y eut jamais de grandes perſécutions contre les premiers chrétiens, c'eſt qu'Alexandrie, qui était le centre, le chef lieu de la ſecte, eut toujours publiquement une école du chriſtianiſme ouverte, comme le lycée, le portique, & l'académie d'Athènes. Il y eut une ſuite de profeſſeurs chrétiens. Pantène ſuccéda publiquement à un Marc, qu'on a pris mal-à-propos pour Marc l'apôtre. Après Pantène vient Clément d'Alexandrie, dont la chaire fut enſuite occupée par Origène qui laiſſa une foule de diſciples. Tant qu'ils ſe bornèrent à ergoter, ils furent paiſibles; mais lorſqu'ils s'élevèrent contre les lois & la police publique, ils furent punis. On les réprima ſur-tout ſous l'empire de Décius; Origène même fut mis en priſon. Cyprien, évêque de Carthage, ne diſſimula pas que les chrétiens s'étaient attiré cette perſécution. « Chacun d'eux, *dit-il dans* » *ſon livre des tombés*, court après les biens & les » honneurs avec une fureur inſatiable. Les évêques » ſont ſans religion, les femmes ſans pudeur; la » fripponnerie règne; on jure, on ſe parjure; les » animoſités diviſent les chrétiens; les évêques abandonnent les chaires pour courir aux foires, & » pour s'enrichir par le négoce; enfin nous nous

» plaiſons à nous ſeuls, & nous déplaiſons à tout » le monde ».

Il n'eſt pas étonnant que ces chrétiens euſſent de violentes querelles avec les partiſans de la religion de l'empire, que l'intérêt entrât dans ces querelles, qu'elles cauſaſſent ſouvent des troubles violens, & qu'enfin ils s'attiraſſent une perſécution. Le fameux juriſconſulte Ulpien avait regardé la ſecte comme une faction très-dangereuſe, qui pouvait un jour ſervir à la ruine de l'Etat; en quoi il ne ſe trompa point.

CHAPITRE XXVI.

Des Miracles.

APRÈS les merveilles orientales de l'ancien Teſtament; après que dans le nouveau, Dieu, emporté ſur une montagne par le diable, en eſt deſcendu pour changer des cruches d'eau en cruches de vin, qu'il a ſéché un figuier, parce que ce figuier n'avait pas de figues ſur la fin de l'hiver, qu'il a envoyé des diables dans le corps de deux mille cochons; après, dis-je, qu'on a vu toutes ces belles choſes, il n'eſt pas étonnant qu'elles aient été imitées.

Pierre-Simon Barjone a très-bien fait de reſſuſciter la couturière Dorcas; c'eſt bien le moins qu'on puiſſe faire pour une fille qui raccommodait *gratis* les tuniques des fidelles. Mais je ne paſſe point à Simon-Pierre Barjone d'avoir fait mourir de mort ſubite Ananie & ſa femme Saphire, deux bonnes créatures, qu'on ſuppoſe avoir été aſſez ſottes pour donner tous

leurs biens aux apôtres. Leur crime etait d'avoir retenu de quoi ſubvenir à leurs beſoins preſſans.

O Pierre ! ô apôtres déſintéreſſés ! quoi ! déjà vous perſuadez à vos dirigés de vous donner leur bien ! De quel droit raviſſez-vous ainſi toute la fortune d'une famille ? Voilà donc le premier exemple de la rapine de votre ſecte, & de la rapine la plus puniſſable ! Venez à Londres faire le même manège, & vous verrez ſi les héritiers de Saphire & d'Ananie ne vous feront pas rendre gorge, & ſi le grand juré vous laiſſera impunis. Mais ils ont donné leur argent de bon gré ! Mais vous les avez ſéduits pour les dépouiller de leur bon gré. Ils ont retenu quelque choſe pour eux ! Lâches raviſſeurs, vous oſez leur faire un crime d'avoir gardé de quoi ne pas mourir de faim ! Ils ont menti, dites-vous. Etaient-ils obligés de vous dire leur ſecret ? Si un eſcroc vient me dire ; avez-vous de l'argent ? je ferai très-bien de lui répondre : je n'en ai point. Voilà, en un mot, le plus abominable miracle qu'on puiſſe trouver dans la légende des miracles. Aucun de tous ceux qu'on a faits depuis n'en approche ; & ſi la choſe était vraie, ce ſerait la plus exécrable des choſes vraies.

Il eſt doux d'avoir le don des langues ; & tous les pères de l'Egliſe eurent ce don. La plus grande preuve que nous en ayions, c'eſt que Auguſtin ne ſut jamais l'hébreu, & ſavait très mal le grec.

Nous avons déjà vu les beaux miracles des martyrs, qui ſe laiſſaient toujours couper la tête pour dernier prodige. Origène, à la vérité, dans ſon premier livre

contre Celse, dit que les chrétiens ont des visions; mais il n'ose prétendre qu'ils ressuscitent des morts.

Le christianisme opéra toujours de grandes choses dans les premiers siècles. S. Jean, par exemple, enterré dans Ephèse, remuait continuellement dans sa fosse; ce miracle utile dura jusqu'au temps de l'évêque d'Hippone, Augustin (1). Les prédictions, les exorcismes ne manquaient jamais; Lucien même en rend témoignage. Voici comme il rend gloire à la vérité dans le chapitre de la mort du chrétien Peregrinus, qui eut la vanité de se brûler: « Dès qu'un joueur de gobelets » habile se fait chrétien, il est sûr de faire fortune » aux dépens des sots fanatiques auxquels il a à faire ».

Les chrétiens faisaient tous les jours des miracles, dont aucun romain n'entendit jamais parler. Ceux de Grégoire le thaumaturge, ou le merveilleux, sont en effet dignes de ce surnom. Premièrement, un beau vieillard descend du ciel pour lui dicter le catéchisme qu'il doit enseigner. Chemin faisant il écrit une lettre au diable; la lettre parvient à son adresse; & le diable ne manque pas de faire ce que Grégoire lui ordonne.

Deux frères se disputent un étang; Grégoire sèche l'étang & le fait disparaître pour appaiser la noise. Il rencontre un charbonnier & le fait évêque. C'est apparemment depuis ce temps-là que la foi du charbonnier est passée en proverbe. Mais ce miracle n'est pas grand; j'ai vu quelques évêques dans mes voyages qui n'en savaient pas plus que le charbonnier de

(1) Augustin, tome III, *page* 189.

Grégoire. Un miracle plus rare, c'eſt qu'un jour les païens couraient après Grégoire & ſon diacre pour leur faire un mauvais parti; les voilà qui ſe changent tous les deux en arbres. Ce thaumaturge était un vrai Prothée. Mais quel nom donnera-t-on à ceux qui ont écrit ces inepties? & comment ſe peut-il que Fleury les ait copiées dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique? Eſt-il poſſible qu'un homme qui avait quelque ſens, & qui raiſonnait tolérablement ſur d'autres ſujets, ait rapporté ſérieuſement que Dieu rendit folle une vieille pour empêcher qu'on ne découvrit S. Félix de Nole pendant la perſécution (1)?

On me répondra que Fleury s'eſt borné à tranſcrire; & moi je répondrai qu'il ne fallait pas tranſcrire des bêtiſes injurieuſes à la Divinité, qu'il a été coupable s'il les a copiées ſans les croire, & qu'il a été un imbécille s'il les a crues.

(1) Voyez, ſur tous ces miracles, les VIe & VIIe livres de Fleury. Voyez plutôt le recueil des miracles opérés à S. Médard à Paris, préſenté au roi de France Louis XV, par un nommé Carré de Montgéron, conſeiller au parlement de Paris. Les convulſionnaires avaient fait ou vu plus de mille miracles. Fatio & Daudé ne prétendirent-ils pas reſſuſciter un mort chez nous en 1707? La cour de Rome ne canoniſe-t-elle pas encore tous les jours, pour de l'argent, des ſaints qui ont fait des miracles dont elle ſe moque? & combien de miracles faiſaient nos moines avant que, ſous un Henri VIII, on eût étalé dans la place publique tous les inſtrumens de leurs abominables impoſtures?

CHAPITRE XXVII.

Des Chrétiens depuis Dioclétien jusqu'à Constantin.

Les chrétiens furent bien plus souvent tolérés, & même protégés, qu'ils n'essuyèrent de persécutions. Le règne de Dioclétien fut pendant dix-huit années entières un règne de paix & de faveurs signalées pour eux. Les principaux officiers du palais, Gorgonius & Dorothée, étaient chrétiens. On n'exigeait plus qu'ils sacrifiassent aux dieux de l'empire, pour entrer dans les emplois publics. Enfin Prisca, femme de Dioclétien, était chrétienne; aussi jouissaient-ils des plus grands avantages. Ils bâtissaient des temples superbes, après avoir tous dit dans les premiers siècles qu'il ne fallait ni temples ni autels à Dieu; & passant de la simplicité d'une église pauvre & cachée à la magnificence d'une église opulente & pleine d'ostentation, ils étalaient des vases d'or & des ornemens éblouissans; quelques-uns de leurs temples s'élevaient sur les ruines d'anciens périptères païens abandonnés. Leur temple à Nicomédie dominait sur le palais impérial; & comme le remarque Eusèbe, tant de prospérité avait produit l'insolence, l'usure, la mollesse, & la dépravation des mœurs. On ne voyait, dit Eusèbe, qu'envie, médisance, discorde & sédition.

Ce fut cet esprit de sédition qui lassa la patience du césar Maximien-Galère. Les chrétiens l'irritèrent précisément dans le temps que Dioclétien venait de publier des édits fulminans contre les manichéens. Un

des édits de cet empereur commence ainsi : « Nous » avons appris depuis peu que des manichéens, sortis » de la Perse notre ancienne ennemie, inondent notre » monde ».

Ces manichéens n'avaient encore causé aucun trouble : ils étaient nombreux dans Alexandrie & dans l'Afrique : mais ils ne disputaient que contre les chrétiens ; & il n'y a jamais eu le moindre monument d'une querelle entre la religion des anciens Romains & la secte de Manès. Les différentes sectes des chrétiens, au contraire, gnostiques, marcionites, valentiniens, ébionites, galiléens, opposées les unes aux autres, & toutes ennemies de la religion dominante, répandaient la confusion dans l'empire.

N'est-il pas bien vraisemblable que les chrétiens eurent assez de crédit au palais, pour obtenir un édit de l'empereur contre le manichéisme ? Cette secte, qui était un mêlange de l'ancienne religion des mages & du christianisme, était très-dangereuse, sur-tout en Orient, pour l'église naissante. L'idée de réunir ce que l'Orient avait de plus sacré avec la secte des chrétiens, faisait déjà beaucoup d'impression.

La théologie obscure & sublime des mages, mêlée avec la théologie non moins obscure des chrétiens platoniciens, était bien propre à séduire des esprits romanesques qui se payaient de paroles. Enfin puisqu'au bout d'un siècle, le fameux pasteur d'Hippone, Augustin, fut manichéen, il est bien sûr que cette secte avait des charmes pour les imaginations allumées. Manès avait été crucifié en Perse, si l'on en croit

Condhémir; & les chrétiens amoureux de leur crucifié, n'en voulaient pas un ſecond.

Je ſais que nous n'avons aucune preuve que les chrétiens obtinrent l'édit contre le manichéiſme; mais enfin il y en eut un ſanglant; & il n'y en avait point contre les chrétiens. Quelle fut donc enſuite la cauſe de la diſgrace des chrétiens, les deux dernières années du règne d'un empereur aſſez philoſophe pour abdiquer l'empire, pour vivre en ſolitaire, & pour ne s'en repentir jamais?

Les chrétiens étaient attachés à Conſtance le pâle, père du célèbre Conſtantin, qu'il eut d'une ſervante de ſa maiſon, nommée Hélène (1).

Conſtance les protégea toujours ouvertement. On ne ſait ſi le céſar Galérius fut jaloux de la préférence que les chrétiens donnaient ſur lui à Conſtance le pâle, ou s'il eut quelque autre ſujet de ſe plaindre d'eux; mais il trouva fort mauvais qu'ils bâtiſſent une égliſe qui offuſquait ſon palais. Il ſollicita long-temps Dioclétien de faire abattre cette égliſe & de prohiber l'exercice de la religion chrétienne. Dioclétien réſiſta; il aſſembla enfin un conſeil compoſé des principaux

(1) Cette Hélène, dont on a fait une ſainte, était *ſtabularia*, prépoſée à l'écurie chez Conſtance Chlore, comme l'avouent Euſèbe, Ambroiſe, Nicéphore, Jérôme. La chronique d'Alexandrie appelle Conſtantin bâtard : Zozime le certifie; & certainement on n'aurait point parlé ainſi, on n'aurait point fait cet affront à la famille d'un empereur ſi puiſſant, s'il y avait eu le moindre doute ſur ſa naiſſance.

officiers de l'empire. Je me souviens d'avoir lu dans l'histoire ecclésiastique de Fleuri, « que cet empereur » avait la malice de ne point consulter quand il vou- » lait faire du bien, & de consulter quand il s'agissait » de faire du mal ». Ce que Fleuri appelle malice, je l'avoue, me paraît le plus grand éloge d'un souverain. Y a-t-il rien de plus beau que de faire le bien par soi-même? un grand cœur alors ne consulte personne; mais dans les actions de rigueur, un homme juste & sage ne fait rien sans conseil.

L'église de Nicomédie fut enfin démolie en 303; mais Dioclétien se contenta de décerner que les chrétiens ne seraient plus élevés aux dignités de l'empire; c'était retirer ses grâces, mais ce n'était point persécuter. Il arriva qu'un chrétien eut l'insolence d'arracher publiquement l'édit de l'empereur, de le déchirer, & de le fouler aux pieds. Ce crime fut puni comme il méritait de l'être, par la mort du coupable. Alors Prisca, femme de l'empereur, n'osa plus protéger des séditieux; elle quitta même la religion chrétienne, quand elle vit qu'elle ne conduisait qu'au fanatisme & à la révolte. Galérius fut alors en pleine liberté d'exercer sa vengeance.

Il y avait en ce temps beaucoup de chrétiens dans l'Armenie & dans la Syrie; il s'y fit des soulèvemens; les chrétiens même furent accusés d'avoir mis le feu au palais de Galérius. Il était bien naturel de croire que des gens qui avaient déchiré publiquement les édits, & qui avaient brûlé des temples, comme ils l'avaient fait souvent, avaient aussi brûlé le palais; cependant

il eſt très faux qu'il y eût eu une perſécution générale contre eux. Il faut bien qu'on n'eût ſévi que légalement contre les réfractaires, puiſque Dioclétien ordonna qu'on enterrât les ſuppliciés, ce qu'il n'aurait point fait, ſi on avait perſécuté ſans forme de procès. On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profeſſion du chriſtianiſme. Cela eût été auſſi inſenſé & auſſi horrible que la S. Barthélemi, que les maſſacres d'Irlande, & que la croiſade contre les Albigeois; car alors un cinquième ou un ſixième de l'empire était chrétien. Une telle perſécution eût forcé cette ſixième partie de l'empire de courir aux armes, & le déſeſpoir qui l'eût armée l'aurait rendu terrible.

Des déclamateurs comme Euſèbe de Céſarée, & ceux qui l'ont ſuivi, diſent en général qu'il y eut une quantité incroyable de chrétiens immolés. Mais d'où vient que l'hiſtorien Zozime n'en dit pas un ſeul mot? Pourquoi Zonare, chrétien, ne nomme-t-il aucun de ces fameux martyrs? D'où vient que l'exagération eccléſiaſtique ne nous a pas conſervé les noms de cinquante chrétiens livrés à la mort?

Si on examinait avec des yeux critiques ces prétendus maſſacres, que la légende impute vaguement à Dioclétien, il y aurait prodigieuſement à rabattre, ou plutôt on aurait le plus grand mépris pour ces impoſtures, & on ceſſerait de regarder Dioclétien comme un perſécuteur.

C'eſt en effet ſous ce prince qu'on place la ridicule aventure du cabaretier Théodote, la prétendue légion

thébaine immolée, le petit Romain né bègue, qui parle avec une volubilité incroyable sitôt que le médecin de l'empereur, devenu bourreau, lui a coupé la langue, & vingt autres aventures pareilles que les vieilles radoteuses de Cornouailles auraient honte aujourd'hui de débiter à leurs petits enfans.

CHAPITRE XXVIII.

De Constantin.

QUEL est l'homme qui ayant reçu une éducation tolérable, puisse ignorer ce que c'était que Constantin? Il se fait reconnaître empereur au fond de l'Angleterre par une petite armée d'étrangers : avait-il plus de droit à l'empire que Maxence, élu par le sénat ou par les armées romaines?

Quelque temps après il vient en Gaule, & ramasse des soldats chrétiens attachés à son père; il passe les Alpes, grossissant toujours son armée; il attaque son rival, qui tombe dans le Tibre au milieu de la bataille. On ne manque pas de dire qu'il y a eu du miracle dans sa victoire, & qu'on a vu dans les nuées un étendard & une croix céleste où chacun pouvait lire en lettres grecques : *Tu vaincras par ce signe.* Car les Gaulois, les Bretons, les Allobroges, les Insubriens qu'il traînait à sa suite, entendaient tous le grec parfaitement, & Dieu aimait mieux leur parler grec que latin.

Cependant, malgré ce beau miracle qu'il fit lui-même divulguer, il ne se fit point encore chrétien;

il ſe contenta en bon politique de donner liberté de conſcience à tout le monde; & il fit une profeſſion ſi ouverte du paganiſme, qu'il prit le titre de grand-pontife: ainſi il eſt démontré qu'il ménageait les deux religions; en quoi il ſe conduiſait très-prudemment dans les premières années de ſa tyrannie. Je me ſers ici du mot de tyrannie ſans aucun ſcrupule; car je ne me ſuis pas accoutumé à reconnaître pour ſouverain un homme qui n'a d'autres droits que la force; & je me ſens trop humain pour ne pas appeler tyran un barbare, qui a fait aſſaſſiner ſon beau-père Maximien-Hercule à Marſeille, ſur le pretexte le moins ſpécieux, & l'empereur Licinius, ſon beau-frère, à Theſſalonique, par la plus lâche perfidie.

J'appelle tyran, ſans doute, celui qui fait égorger ſon fils Criſpus, étouffer ſa femme Fauſta, & qui, ſouillé de meurtres & de parricides, étalant le faſte le plus révoltant, ſe livrait à tous les plaiſirs dans la plus infame molleſſe.

Que de lâches flatteurs eccléſiaſtiques lui prodiguent des éloges, même en avouant ſes crimes; qu'ils voient, s'ils veulent, en lui un grand-homme, un ſaint, parce qu'il s'eſt fait plonger trois fois dans une cuve d'eau; un homme de ma nation & de mon caractère, & qui a ſervi une ſouveraine vertueuſe ne s'avilira jamais juſqu'à prononcer le nom de Conſtantin ſans horreur.

Zozime rapporte, & cela eſt bien vraiſemblable, que Conſtantin, auſſi faible que cruel, mêlant la ſuperſtition aux crimes, comme tant d'autres princes, crut trouver dans le chriſtianiſme l'expiation de ſes

forfaits.

forfaits. À la bonne heure que des évêques intéressés lui aient fait croire que le Dieu des chrétiens lui pardonnait tout, & lui saurait un gré infini de leur avoir donné de l'argent & des honneurs ; pour moi, je n'aurais point trouvé de Dieu qui eût reçu en grâce un cœur si fourbe & si inhumain ; il n'appartient qu'à des prêtres de canoniser l'assassin d'Urie chez les Juifs, & le meurtrier de sa femme & de son fils chez les chrétiens. . . .

Ce caractère de Constantin, son faste & ses cruautés sont assez bien exprimés dans ces deux vers qu'un de ses malheureux courtisans nommé Ablavius afficha à la porte du palais :

Saturni aurea secla quis requirat ?
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

Qui peut regretter le siècle d'or de Saturne ?
Celui-ci est de pierreries, mais il est de Néron.

Mais qu'aurait dû dire cet Ablavius du zèle charitable des chrétiens qui, dès qu'ils furent mis par Constantin en pleine liberté, assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galérius, un fils de l'empereur Maximien, âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, & noyèrent leur mère dans l'Oronte ? Ils poursuivirent long-temps la vieille impératrice Valérie, veuve de Galérius, qui fuyait leur vengeance. Ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent & jetèrent son corps dans la mer. C'est ainsi qu'ils signalèrent leur douceur évangélique ; & ils se plaignent d'avoir eu des martyrs !

CHAPITRE XXIX.

Des Querelles chrétiennes avant Constantin & sous son règne.

AVANT, pendant, & après Constantin, la secte chrétienne fut toujours divisée en plusieurs sectes, en plusieurs factions & en plusieurs schismes. Il était impossible que des gens qui n'avaient aucun système suivi, qui n'avaient pas même ce petit *Credo* (1), si faussement imputé depuis aux apôtres, différant entre eux de nation, de langage & de mœurs, fussent réunis dans la même créance.

Saturnin, Basilide, Carpocrate, Euphrate, Valentin, Cerdon, Marcion, Harmogène, Hermias, Justin, Tertullien, Origène, eurent tous des opinions contraires; & tandis que les magistrats romains

---

(1) Ce *Credo*, ce symbole appelé le Symbole des apôtres, n'est pas plus des apôtres que de l'évêque de Londres. Il fut composé au cinquième siècle par le prêtre Rufin. Toute la religion chrétienne a été faite de pièces & de morceaux : c'est-là qu'il est dit que Jésus, après sa mort, descendit aux enfers. Nous eûmes une grande dispute du temps d'Edouard VI, pour savoir s'il était descendu en corps ou en ame; nous décidâmes que l'ame seule de Jésus avait été prêcher en enfer, tandis que son corps était dans son sépulcre : comme si, en effet, on avait mis dans un sépulcre le corps d'un supplicié, comme si l'usage n'avait pas été de jeter ces corps à la voirie. Je voudrais bien savoir ce que son ame serait allé faire en enfer. Nous étions bien sots du temps d'Edouard VI.

tâchaient quelquefois de réprimer les chrétiens, on les voyait tous acharnés les uns contre les autres, s'excommunier, s'anathématiser réciproquement, & se combattre du fond de leurs cachots: c'était bien là le plus sensible & le plus déplorable effet du fanatisme.

La fureur de dominer ouvrit une autre source de discorde: on se disputa ce qu'on appelait une dignité d'évêque, avec le même emportement, & les mêmes fraudes qui signalèrent depuis les schismes de quarante anti-papes. On était aussi jaloux de commander à une petite populace obscure, que les Urbain, les Jean, l'ont été de donner des ordres à des rois.

Novat disputa la première place chrétienne dans Carthage à Cyprien qui fut élu. Novatien disputa l'évêché de Rome à Corneille; chacun d'eux reçut l'imposition des mains par les évêques de son parti. Ils osaient déjà troubler Rome; & les compilateurs théologiques osent s'étonner aujourd'hui que Décius ait fait punir quelques-uns de ces perturbateurs! Cependant Décius, sous lequel Cyprien fut supplicié, ne punit ni Novatien, ni Corneille; on laissa ces rivaux obscurs se déclarer la guerre, comme on laisse des chiens se battre dans une basse-cour, pourvu qu'ils ne mordent pas leurs maîtres.

Du temps de Constantin il y eut un pareil schisme à Carthage; deux anti-papes africains, ou anti-évêques, Cécilien & Majorin, se disputèrent la chaire qui commençait à devenir un objet d'ambition. Il y avait des femmes dans chaque parti. Donat succéda

à Majorin, & forma le premier des schismes sanglans qui devaient souiller le christianisme. Eusèbe rapporte qu'on se battait avec des massues, parce que Jésus, dit-on, avait ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Dans la suite on fut moins scrupuleux; les donatistes & les cyprianistes se battirent avec le fer. Il s'ouvrait dans le même temps une scène de trois cents ans de carnage pour la querelle d'Alexandre & d'Arius, d'Athanase, & d'Eusèbe, pour savoir si Jésus était précisément de la même substance que Dieu, ou d'une substance semblable à Dieu.

CHAPITRE XXX.

Arianisme & Athanasianisme.

Que Jésus ait été semblable à Dieu, ou consubstantiel à Dieu, cela est également absurde & impie.

Qu'il y ait trois personnes dans une substance, cela est également absurde.

Qu'il y ait trois Dieux dans un Dieu, cela est également absurde.

Rien de tout cela n'était un système chrétien, puisque rien de toute cette doctrine ne se trouve dans aucun évangile, seul fondement reconnu du christianisme. Ce ne fut que quand on voulut platoniser qu'on se perdit dans ces idées chimériques. Plus le christianisme s'étendit, plus ses docteurs se fatiguèrent à le rendre incompréhensible. Les subtilités sauvèrent ce que le fond avait de bas & de grossier.

Mais à quoi servent toutes ces imaginations métaphysiques ? qu'importe à la société humaine, aux mœurs, aux devoirs, qu'il y ait en Dieu une personne ou trois ou quatre mille ? en sera-t-on plus homme de bien pour prononcer des mots qu'on n'entend pas ? la religion qui est la soumission à la Providence, & l'amour de la vertu, a-t-elle donc besoin de devenir ridicule pour être embrassée ?

Il y avait déjà long-temps qu'on disputait sur la nature du Logos, du verbe inconnu, quand Alexandre, pape d'Alexandrie, souleva contre lui l'esprit de plusieurs papes, en prêchant que la Trinité était une monade. Au reste, ce nom de pape était donné indistinctement alors aux évêques & aux prêtres. Alexandre était évêque : le prêtre Arius se mit à la tête des mécontens : il se forma deux partis violens : & la question ayant bientôt changé d'objet, comme il arrive souvent, Arius soutint que Jésus avait été créé, & Alexandre qu'il avait été engendré.

Cette dispute creuse ressemblait assez à celle qui a divisé depuis Constantinople, pour savoir si la lumière que les moines voyaient à leur nombril, était celle du Thabor, & si la lumière du Thabor & de leur nombril était créée ou éternelle.

Il ne fut plus question de trois hypostases entre les disputans. Le père & le fils occupèrent les esprits, & le S. Esprit fut négligé.

Alexandre fit excommunier Arius par son parti. Eusèbe, évêque de Nicomédie, protecteur d'Arius, assembla un petit concile où l'on déclara erronée la

doctrine qui est aujourd'hui l'orthodoxe ; la querelle devint violente ; l'évêque Alexandre, & le diacre Athanase, qui se signalait déjà par son inflexibilité & par ses intrigues, remuèrent toute l'Egypte. L'empereur Constantin était despotique & dur, mais il avait du bon sens ; il sentit tout le ridicule de la dispute.

On connaît assez cette fameuse lettre qu'il fit porter par Ozius, aux chefs des deux factions. « Ces questions, dit-il, ne viennent que de votre oisiveté » curieuse ; vous êtes divisés pour un sujet bien » mince. Cette conduite est basse & puérile, indigne » d'hommes sensés ». La lettre les exhortait à la paix ; mais il ne connaissait pas encore les théologiens.

Le vieil Ozius conseilla à l'empereur d'assembler un concile nombreux. Constantin, qui aimait l'éclat & le faste, convoqua l'assemblée à Nicée. Il y parut comme en triomphe, avec la robe impériale, la couronne en tête, & couvert de pierreries. Ozius y présida comme le plus ancien des évêques. Les écrivains de la secte papiste ont prétendu depuis que cet Ozius n'avait présidé qu'au nom du pape de Rome Sylvestre. Cet insigne mensonge, qui doit être placé à côté de la donation de Constantin, est assez confondu par les noms des députés de Sylvestre, Titus & Vincent, chargés de sa procuration. Les papes romains étaient, à la vérité, regardés comme les évêques de la ville impériale, & comme les métropolitains des villes suburbicaires dans la province de Rome ; mais ils étaient bien loin d'avoir aucune autorité sur les évêques de l'orient & de l'Afrique.

Le concile, à la plus grande pluralité des voix, dressa un formulaire dans lequel le nom de Trinité n'est pas seulement prononcé. « Nous croyons en un » seul Dieu & en un seul seigneur Jésus-Christ, fils » unique de Dieu, engendré du Père & non fait, » consubstantiel au Père » : après ces mots inexplicables on met par surérogation : « Nous croyons aussi » au S. Esprit » ; sans dire ce que c'est que ce S. Esprit, s'il est engendré, s'il est fait, s'il est créé, s'il procède, s'il est consubstantiel. Ensuite on ajoute, « anathême à ceux qui disent qu'il y a eu un temps » où le Fils n'était pas ».

Mais ce qu'il y eut de plus plaisant au concile de Nicée, ce fut la décision sur quelques livres canoniques. Les pères étaient fort embarrassés sur le choix des évangiles & des autres écrits. On prit le parti de les entasser tous sur un autel, & de prier le S. Esprit de jeter à terre tous ceux qui n'étaient pas légitimes. Le S. Esprit ne manqua pas d'exaucer sur le champ la requête des pères (1). Une centaine de volumes tombèrent d'eux-mêmes sous l'autel; c'est un moyen infaillible de connaître la vérité ; & c'est ce qui est rapporté dans l'appendix des actes de ce concile ; c'est un des faits de l'histoire ecclésiastique les mieux avérés.

Notre savant & sage Midleton a découvert une chronique d'Alexandrie, écrite par deux patriarches

(1) Cela est rapporté dans l'appendix des actes du concile : pièce qui a toujours été réputée authentique.

d'Egypte, dans laquelle il eſt dit que non-ſeulement dix-ſept évêques, mais encore deux mille prêtres, proteſtèrent contre la déciſion du concile.

Les évêques vainqueurs obtinrent de Conſtantin qu'il exilât Arius & trois ou quatre évêques vaincus; mais enſuite Athanaſe ayant été élu évêque d'Alexandrie, & ayant trop abuſé du crédit de ſa place, les évêques & Arius exilés furent rappelés, & Athanaſe exilé à ſon tour. De deux choſes l'une, ou les deux partis avaient également tort, ou Conſtantin était très-injuſte. Le fait eſt que les diſputeurs de ce temps-là étaient des cabaleurs comme ceux de ce temps-ci, & que les princes du quatrième ſiècle reſſemblaient à ceux du nôtre, qui n'entendent rien à la matière, ni eux, ni leurs miniſtres, & qui exilent à tort & à travers. Heureuſement nous avons ôté à nos rois le pouvoir d'exiler; & ſi nous n'avons pu guérir dans nos prêtres la rage de cabaler, nous avons rendu cette rage inutile.

Il y eut un concile à Tyr, où Arius fut réhabilité, & Athanaſe condamné. Euſèbe de Nicomédie allait faire entrer pompeuſement ſon ami Arius dans l'égliſe de Conſtantinople; mais un ſaint catholique, nommé Macaire, pria Dieu avec tant de ferveur & de larmes, de faire mourir Arius d'apoplexie, que Dieu, qui eſt bon, l'exauça. Ils diſent que tous les boyaux d'Arius lui ſortirent par le fondement; cela eſt difficile: ces gens-là n'étaient pas anatomiſtes. Mais S. Macaire ayant oublié de demander la paix de l'égliſe chrétienne, Dieu ne la donna jamais. Conſtantin, quelque temps

après mourut entre les bras d'un prêtre arien; apparemment que S. Macaire avait encore prié Dieu.

CHAPITRE XXXI.

Des enfans de Constantin, & de Julien le philosophe, surnommé l'Apostat par les chrétiens.

Les enfans de Constantin furent aussi chrétiens, aussi ambitieux & aussi cruels que leur père; ils étaient trois qui partagèrent l'empire, Constantin II, Constantius & Constant. L'empereur Constantin Ier avait laissé un frère nommé Jule, & deux neveux, auxquels il avait donné quelques terres. On commença par égorger le père, pour arrondir la part des nouveaux empereurs. Ils furent d'abord unis par le crime, & bientôt désunis. Constant fit assassiner Constantin, son frère aîné, & il fut ensuite tué lui-même.

Constantius, demeuré seul maître de l'empire, avait exterminé presque tout le reste de la famille impériale. Ce Jule, qu'il avait fait mourir, laissait deux enfans, l'un nommé Gallus, & l'autre le célèbre Julien. On tua Gallus, & on épargna Julien, parce qu'ayant du goût pour la retraite & pour l'étude, on jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, il est vrai que ces deux premiers empereurs chrétiens, Constantin & Constantius son fils, furent des monstres de despotisme & de cruauté. Il se peut, comme nous l'avons déjà insinué, que dans le fond de leur cœur ils ne crussent aucun Dieu; & que se moquant également

des superstitions païennes & du fanatisme chrétien, ils se persuadassent malheureusement que la Divinité n'existe pas, parce que ni Jupiter le crétois, ni Hercule le thébain, ni Jésus le juif ne sont des dieux.

Il est possible aussi que des tyrans, qui joignent presque toujours la lâcheté à la barbarie, aient été séduits & encouragés au crime par la croyance où étaient alors tous les chrétiens sans exception, que trois immersions dans une cuve d'eau avant la mort, effaçaient tous les forfaits, & tenaient lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre-humain que les passions les plus noires.

Quoi qu'il en soit, Constantius se déclara orthodoxe, c'est-à-dire, arien; car l'arianisme prévalait alors dans tout l'orient, contre la secte d'Athanase; & les ariens, auparavant persécutés, étaient dans ce temps-là persécuteurs.

Athanase fut condamné dans un concile de Sardique, dans un autre tenu dans la ville d'Arles, dans un troisième tenu à Milan; il parcourait tout l'empire romain, tantôt suivi de ses partisans, tantôt exilé, tantôt rappelé. Le trouble était dans toutes les villes pour ce seul mot *consubstantiel*. C'était un fléau que jamais on n'avait connu jusque-là dans l'histoire du monde. L'ancienne religion de l'empire, qui subsistait encore avec quelque splendeur, tirait de toutes ces divisions un grand avantage contre le christianisme.

Cependant Julien, dont Constantius avait assassiné le frère & toute la famille, fut obligé d'embrasser à l'extérieur le christianisme, comme notre reine

Elisabeth fut quelque temps forcée de dissimuler sa religion sous le règne tyrannique de notre infame Marie, & comme en France Charles IX força le grand Henri IV d'aller à la messe après la S. Barthélemi. Julien était stoïcien, de cette secte ensemble philosophique & religieuse, qui produisit tant de grands-hommes, & qui n'en eut jamais un méchant; secte plus divine qu'humaine, dans laquelle on voit la sévérité des brachmânes & de quelques moines, sans qu'elle en eût la superstition; la secte enfin des Caton, des Marc-Aurèle, & des Epictète.

Ce fut une chose honteuse & déplorable que ce grand-homme se vît réduit à cacher tous ses talens sous Constantius, comme le premier des Brutus sous Tarquin. Il feignit d'être chrétien & presque imbécille pour sauver sa vie. Il fut même forcé d'embrasser quelque temps la vie monastique. Enfin Constantius, qui n'avait point d'enfant, déclara Julien césar, mais il l'envoya dans les Gaules, comme dans une espèce d'exil; il y était presque sans troupes & sans argent, environné de surveillans, & presque sans autorité.

Différens peuples de la Germanie passaient souvent le Rhin, & venaient ravager les Gaules, comme ils avaient fait avant César, & comme ils firent souvent depuis, jusqu'à ce qu'enfin ils les envahirent, & que la seule petite nation des Francs subjugua sans peine toutes ces provinces.

Julien forma des troupes, les disciplina, s'en fit aimer; il les conduisit jusqu'à Strasbourg, passa le Rhin sur un pont de bateaux; & à la tête d'une armée

très-faible en nombre, mais animée de ſon courage; il défit une multitude prodigieuſe de barbares, prit leur chef priſonnier, les pourſuivit juſqu'à la forêt Hercinienne, ſe fit rendre tous les captifs romains & gaulois, toutes les dépouilles qu'avaient pris les barbares, & leur impoſa des tributs.

A cette conduite de Céſar il joignit les vertus de Titus & de Trajan, faiſant venir de tout côté du blé pour nourrir les peuples dans des campagnes dévaſtées, faiſant défricher ces campagnes, rebâtiſſant les villes, encourageant la population, les arts, & les talens par des priviléges, s'oubliant lui-même, & travaillant jour & nuit au bonheur des hommes.

Conſtantius, pour récompenſe, voulut lui ôter les Gaules où il était trop aimé; il lui demanda d'abord deux lègions que lui-même avait formées. L'armée indignée s'y oppoſa, elle proclama Julien empereur malgré lui. La terre fut alors délivrée de Conſtantius, lorſqu'il allait marcher contre les Perſes.

Julien le ſtoïcien, ſi ſottement nommé l'apoſtat par des prêtres, fut reconnu unanimement empereur par tous les peuples de l'orient & de l'occident.

La force de la vérité eſt telle, que les hiſtoriens chrétiens ſont obligés d'avouer qu'il vécut ſur le trône comme il avait fait dans les Gaules. Jamais ſa philoſophie ne ſe démentit. Il commença par réformer dans le palais de Conſtantinople le luxe de Conſtantin & de Conſtantius. Les empereurs, à leur couronnement, recevaient de peſantes couronnes d'or de toutes les villes; il réduiſit preſqu'à rien ces préſens onéreux.

La frugale simplicité du philosophe n'ôta rien à la majesté & à la justice du souverain. Tous les abus & tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que deux concussionnaires publics d'exécutés à mort.

Il renonça, il est vrai, à son baptême, mais il ne renonça jamais à la vertu. On lui reproche de la superstition : donc au moins, par ce reproche, on avoue qu'il avait de la religion. Pourquoi n'aurait-il pas choisi celle de l'empire romain? pourquoi aurait-il été coupable de se conformer à celle des Scipions & des Césars, plutôt qu'à celle des Grégoire de Nazianze & des Théodoret? Le paganisme & le christianisme partageaient l'empire. Il donna la préférence à la secte de ses pères; & il avait grande raison en politique, puisque, sous l'ancienne religion, Rome avait triomphé de la moitié de la terre, & que, sous la nouvelle, tout tombait en décadence.

Loin de persécuter les chrétiens, il voulut appaiser leurs indignes querelles. Je ne veux pour preuve que sa cinquante-deuxième lettre. « Sous mon prédé-
» cesseur plusieurs chrétiens ont été chassés, em-
» prisonnés, persécutés; on a égorgé une grande
» multitude de ceux qu'on nomme hérétiques, à
» Samozate en Paphlagonie, en Bithinie, en Ga-
» latie, en plusieurs autres provinces; on a pillé, on
» a ruiné des villes. Sous mon règne, au contraire,
» les bannis ont été rappelés, les biens confisqués ont
» été rendus. Cependant ils sont venus à ce point
» de fureur, qu'ils se plaignent de ce qu'il ne leur est

» plus permis d'être cruels, & de se tyranniser les
» uns les autres ».

Cette seule lettre ne suffirait-elle pas pour confondre les calomnies dont les prêtres chrétiens l'accablèrent ?

Il y avait dans Alexandrie un évêque nommé George, le plus séditieux & le plus emporté des chrétiens ; il se faisait suivre par des satellites ; il battait les païens de ses mains ; il démolissait leurs temples. Le peuple d'Alexandrie le tua. Voici comment Julien parle aux Alexandrins dans son épître dixième.

« Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance
» de vos outrages, vous vous êtes laissé emporter à
» la colère ! vous vous êtes livrés aux mêmes excès
» que vous reprochez à vos ennemis ! George mé-
» ritait d'être traité ainsi ; mais ce n'était pas à vous
» d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait
» demander justice, &c. ».

Je ne prétends point répéter ici & réfuter tout ce qui est écrit dans l'histoire ecclésiastique, que l'esprit de parti & de faction ont toujours dictée. Je passe à la mort de Julien, qui vécut trop peu pour la gloire & pour le bonheur de l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses, après avoir passé le Tigre & l'Euphrate, à l'âge de trente & un ans, & mourut comme il avait vécu, avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'être des êtres, qui allait rejoindre son ame à l'ame universelle & divine.

On est saisi d'indignation quand on lit dans Grégoire de Naziance & dans Théodoret, que Julien

jeta tout son sang vers le ciel, en disant : *Galiléen, tu as vaincu.* Quelle misère ! quelle absurdité ! Julien combattait-il contre Jésus ? & Jésus était-il le Dieu des Perses ?

On ne peut lire sans horreur le discours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est vrai que, si Julien avait vécu, le christianisme courait risque d'être aboli. Certainement Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit la secte chrétienne dans toute l'Asie & dans toute l'Afrique : mais tout cède à la destinée ; & un Arabe sans lettres a écrasé la secte d'un Juif sans lettres : ce qu'un grand empereur & un philosophe n'a pu faire ; mais c'est que Mahomet vécut assez & Julien trop peu.

Les christicoles ont osé dire que Julien n'avait vécu que trente & un ans, en punition de son impiété ; & ils ne songent pas que leur prétendu Dieu n'a pas vécu davantage.

CHAPITRE XXXII.

Considérations sur Julien.

JULIEN, stoïcien de pratique, & d'une vertu supérieure à celle de sa secte même, était platonicien de théorie : son esprit sublime avait embrassé la sublime idée de Platon, prise des anciens Chaldéens ; que Dieu, existant de toute éternité, avait créé des êtres de toute éternité. Ce Dieu, immuable, pur, immortel, ne put former que des êtres semblables à

lui, des images de sa splendeur auxquels il ordonna de créer les substances mortelles ; ainsi Dieu fit les dieux, & les dieux firent les hommes.

Ce magnifique système n'était pas prouvé; mais une telle imagination vaut sans doute mieux qu'un jardin dans lequel on a établi les sources du Nil & de l'Euphrate, qui sont à huit cents grandes lieues l'une de l'autre ; un arbre qui donne la connaissance du bien & du mal ; une femme tirée de la côte d'un homme ; un serpent qui parle, un chérubin qui garde la porte, & toutes les dégoûtantes rêveries dont la grossièreté juive a farci cette fable empruntée des Phéniciens. Aussi faut-il voir, dans Cyrille, avec quelle éloquence Julien confondit ces absurdités. Cyrille eut assez d'orgueil pour rapporter les raisons de Julien, & pour croire lui répondre.

Julien daigne faire voir combien il répugne à la nature de Dieu d'avoir mis dans le jardin d'Eden des fruits qui donnaient la connaissance du bien & du mal, & d'avoir défendu d'en manger. Il fallait, au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, recommander à l'homme de se nourrir de ce fruit nécessaire. La distinction du bien & du mal, du juste & de l'injuste, était le lait dont Dieu devait nourrir des créatures sorties de ses mains. Il aurait mieux valu leur crever les deux yeux que leur boucher l'entendement.

Si le rédacteur de ce roman asiatique de la Genèse avait eu la moindre étincelle d'esprit, il aurait supposé deux arbres dans le paradis ; les fruits de l'un nourrissaient

nourrissaient l'ame, & faisaient connaître & aimer la justice : les fruits de l'autre enflammaient le cœur de passions funestes : l'homme negligea l'arbre de la science, & s'attacha à celui de la cupidité.

Voilà du moins une allégorie juste, une image sensible du fréquent abus que les hommes font de leur raison. Je m'étonne que Julien ne l'ait pas proposée ; mais il dédaignait trop ce livre pour descendre à le corriger.

C'est avec très-grande raison que Julien méprise ce fameux décalogue que les Juifs regardaient comme un code divin. C'était en effet une plaisante législation en comparaison des lois romaines, de défendre le vol, l'adultère, & l'homicide. Chez quel peuple barbare la nature n'a-t-elle pas dicté ces lois avec beaucoup plus d'étendue? Quelle pitié de faire descendre Dieu au milieu des éclairs & des tonnerres, sur une petite montagne pelée, pour enseigner qu'il ne faut pas être voleur ! encore peut-on dire que ce n'était pas à ce Dieu qui avait ordonné de voler les Egyptiens, & qui leur proposait l'usure avec les étrangers comme leur plus digne récompense, & qui avait récompensé le voleur Jacob; que ce n'était pas, dis-je, à ce Dieu, de défendre le larcin.

C'est avec beaucoup de sagacité que ce digne empereur détruit les prétendues prophéties juives, sur lesquelles les christicoles appuyaient leurs rêveries, & la verge de Juda qui ne manquerait point entre les jambes, & la fille ou la femme qui fera un enfant, & sur-tout ces paroles attribuées à Moïse, lesquelles

regardent Josué, & qu'on applique si mal-à-propos à Jésus : *Dieu vous suscitera un prophète semblable à moi.* Certainement un prophète semblable à Moïse, ne veut pas dire Dieu & fils de Dieu. Rien n'est si palpable, rien n'est si fort à la portée des esprits les plus grossiers.

Mais Julien croyait ou feignait de croire par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices : car enfin les peuples n'étaient pas philosophes ; il fallait opter entre la démence des christicoles & celle des païens.

Je pense que si ce grand-homme eût vécu, il eût avec le temps dégagé la religion des superstitions les plus grossières, & qu'il eût accoutumé les Romains à reconnaître un Dieu formateur des dieux & des hommes, & à lui adresser tous les hommages.

Mais Cyrille & Grégoire, & les autres prêtres chrétiens profitèrent de la nécessité où il semblait être de professer publiquement la religion païenne, pour le décrier chez les fanatiques. Les ariens & les athanasiens se réunirent contre lui ; & le plus grand-homme qui peut-être ait jamais été, devint inutile au monde.

CHAPITRE XXXIII.

Des Chrétiens jusqu'à Théodose.

APRÈS la mort de Julien, les ariens & les athanasiens, dont il avait réprimé la fureur, recommencèrent à troubler tout l'empire. Les évêques des deux partis ne furent plus que des chefs de séditieux. Des moines

fanatiques ſortirent des déſerts de la Thébaïde pour ſouffler le feu de la diſcorde, ne parlant que de miracles extravagans tels qu'on les trouve dans l'hiſtoire des papas du déſert; inſultant les empereurs & montrant de loin ce que devaient être un jour des moines.

Il y eut un empereur ſage qui, pour éteindre s'il ſe pouvait toutes ces querelles, donna une liberté entière de conſcience, & la prit pour lui-même; ce fut Valentinien I. De ſon temps toutes les ſectes vécurent au moins quelques années dans une paix extérieure, ſe bornant à s'anathématiſer ſans s'égorger; païens, juifs, athanaſiens, ariens, macédoniens, donatiſtes, cyprianiſtes, manichéens, apollinariſtes, tous furent étonnés de leur tranquillité. Valentinien apprit à tous ceux qui ſont nés pour gouverner, que ſi deux ſectes déchirent un Etat, trente ſectes tolérées laiſſent l'Etat en repos.

Théodoſe ne penſa pas ainſi, & fut ſur le point de tout perdre; il fut le premier qui prit parti pour les athanaſiens; & il fit renaître la diſcorde par ſon intolérance. Il perſécuta les païens & les aliéna. Il ſe crut alors obligé de donner lâchement des provinces entières aux Goths ſur la rive droite du Danube; & par cette malheureuſe précaution, priſe contre ſes peuples, il prépara la chute de l'empire romain.

Les évêques, à l'imitation de l'empereur, s'abandonnèrent à la fureur de la perſécution. Il y avait un tyran qui, ayant détrôné & aſſaſſiné un collègue de Théodoſe, nommé *Gratien*, s'était rendu maître de

l'Angleterre, des Gaules, & de l'Eſpagne. Je ne ſais quel Priſcillien en Eſpagne, ayant dogmatiſé comme tant d'autres, & ayant dit que les ames étaient des émanations de Dieu, quelques évêques eſpagnols, qui ne ſavaient pas plus que Priſcillien d'où venaient les ames, le déférèrent lui & ſes principaux ſectateurs au tyran Maxime. Ce monſtre, pour faire ſa cour aux évêques dont il avait beſoin pour ſe maintenir dans ſon uſurpation, fit condamner à mort Priſcillien & ſept de ſes partiſans. Un évêque nommé *Itace* fut aſſez barbare pour leur faire donner la queſtion en ſa préſence. Le peuple toujours ſot & toujours cruel, quand on lâche la bride à ſa ſuperſtition, aſſomma dans Bordeaux, à coups de pierres, une femme de qualité qu'on diſait être priſcillianiſte.

Ce jugement de Priſcillien eſt plus avéré que celui de tous les martyrs, dont les chrétiens avaient fait tant de bruit ſous les premiers empereurs. Les malheureux croyaient plaire à Dieu, en ſe ſouillant des crimes dont ils s'étaient plaints. Les chrétiens, depuis ce temps, furent comme des chiens qu'on avait mis en curée; ils furent avides de carnage, non pas en défendant l'empire qu'ils laiſsèrent envahir par vingt nations barbares, mais en perſécutant tantôt les ſectateurs de l'antique religion romaine, & tantôt leurs frères qui ne penſaient pas comme eux.

Y a-t-il rien de plus horrible & de plus lâche que l'action des prêtres de l'évêque Cyrille, que les chrétiens appellent S. Cyrille? Il y avait dans Alexandrie une fille célèbre par ſa beauté & par ſon eſprit; ſon

nom était Hypatie : élevée par le philofophe Théon fon père, elle occupa la chaire qu'avait eu fon père, & fut applaudie pour fa fcience autant qu'honorée pour fes mœurs; mais elle était païenne. Les dogues tonfurés de Cyrille, fuivis d'une troupe de fanatiques, l'allèrent faifir dans la chaire où elle dictait fes leçons, la traînèrent par les cheveux, la lapidèrent, & la brulèrent, fans que Cyrille le faint leur fît la plus légère réprimande, & fans que le dévôt Théodofe, fouillé du fang des peuples de Theffalonique (1), condamnât cet excès d'inhumanité.

---

(1) Rien ne caractérife mieux les prêtres du chriftianifme que les louanges prodiguées par eux fi long-temps à Théodofe & à Conftantin. Il eft certain que Théodofe était un des plus méchans hommes qui euffent gouverné l'empire romain; puifqu'après avoir promis une amniftie entière pendant fix mois, aux citoyens de Theffalonique, ce cantabre, auffi perfide que cruel, invita ces citoyens à des jeux publics, dans lefquels il fit égorger hommes, femmes, enfans, fans qu'il en réchappât un feul. Peut-on n'être pas faifi de la plus violente indignation contre les panégyriftes de ce barbare qui s'extafient fur fa pénitence? Il fut vraiment, difent-ils, plufieurs mois fans entendre la meffe. N'eft-ce pas infulter à l'humanité entière que d'ofer parler d'une telle fatisfaction? Si les auteurs des maffacres d'Irlande avaient paffé fix mois fans entendre la meffe, auraient-ils bien expié leurs crimes? En eft-on quitte pour ne point affifter à une cérémonie auffi idolâtre que ridicule, lorfqu'on eft fouillé du fang de fa patrie?

Quant à Conftantin, je fuis de l'avis du conful Ablavius, qui déclara que Conftantin était un Néron.

CHAPITRE XXXIV.

Des Sectes & des Malheurs des Chrétiens jusqu'à l'établissement du mahométisme.

LES disputes, les anathèmes, les persécutions, ne cessèrent d'inonder l'Eglise chrétienne. Ce n'était pas assez d'avoir uni dans Jésus la nature divine avec la nature humaine. On s'avisa d'agiter la question si Marie était mère de Dieu. Ce titre de mère de Dieu parut un blasphème à Nestorius, évêque de Constantinople. Son sentiment était le plus probable : mais comme il avait été persécuteur, il trouva des évêques qui le persécutèrent. On le chassa de son siége au concile d'Ephèse ; mais aussi trente évêques de ce même concile déposèrent ce S. Cyrille l'ennemi mortel de Nestorius, & tout l'orient fut partagé.

Ce n'était pas assez ; il fallut savoir précisément si ce Jésus avait eu deux natures, deux personnes, deux ames, deux volontés ; si quand il faisait les fonctions animales de l'homme, la partie divine s'en mêlait ou ne s'en mêlait pas. Toutes ces questions ne méritaient d'être traitées que par Rabelais, ou par notre cher doyen Swift, ou par Punch. Cela fit trois partis dans l'empire, par le fanatisme d'un Eutychès, misérable moine ennemi de Nestorius & combattu par d'autres moines. On voyait dans toutes ces disputes, monastères opposés à monastères, dévotes à dévotes, eunuques à eunuques, conciles à conciles, & souvent empereurs à empereurs.

Pendant que les defcendans des Camille, des Brutus, des Scipion, des Caton, mêlés aux Grecs & aux Barbares, barbotaient ainfi dans la fange de la théologie, & que l'efprit de vertige était répandu fur la face de l'empire romain, des brigands du nord, qui ne favaient que combattre, vinrent démembrer ce grand coloffe devenu faible & ridicule.

Quand ils eurent vaincu, il fallut gouverner des peuples fanatiques; il fallut prendre leur religion, & mener ces bêtes de fomme par les licous qu'elles s'étaient faits elles-mêmes.

Les évêques de chaque fecte tâchèrent de féduire leurs vainqueurs; ainfi les princes oftrogoths, vifigoths & bourguignons, fe firent ariens; les princes francs furent athanafiens.

L'empire romain d'occident détruit, fut partagé en provinces ruiffelantes de fang, qui continuèrent à s'anathématifer avec une fainteté réciproque. Il y eut autant de confufion, & une abjection auffi miférable dans la religion que dans l'empire.

Les méprifables empereurs de Conftantinople affectèrent de prétendre toujours fur l'Italie, & fur les autres provinces qu'ils n'avaient plus, les droits qu'ils croyaient avoir. Mais au feptième fiècle, il s'éleva une religion nouvelle qui ruina bientôt les fectes chrétiennes dans l'Afie, dans l'Afrique, & dans une grande partie de l'Europe.

Le mahométifme était fans doute plus fenfé que le chriftianifme. On n'y adorait point un juif en abhorrant les juifs; on n'y appelait point une juive

mère de Dieu ; on n'y tombait point dans le blasphème extravagant de dire que trois Dieux sont un Dieu ; enfin on n'y mangeait pas ce Dieu qu'on adorait, & on n'allait pas rendre à la selle son créateur. Croire un seul Dieu tout-puissant, était le seul dogme ; & si on n'y avait pas ajouté que *Mahomet* est son prophète, c'eût été une religion aussi pure, aussi belle que celle des lettrés chinois. C'était le simple théisme, la religion naturelle, & par conséquent la seule véritable. Mais on peut dire que les musulmans étaient en quelque sorte excusables d'appeler Mahomet l'organe de Dieu, puisqu'en effet il avait enseigné aux Arabes qu'il n'y a qu'un Dieu.

Les musulmans, par les armes & par la parole, firent taire le christianisme jusqu'aux portes de Constantinople, & les chrétiens, resserrés dans quelques provinces d'occident, continuèrent à disputer & à se déchirer.

CHAPITRE XXXV.

Discours sommaire des usurpations papales (1).

Ce fut un état bien déplorable que celui où l'inondation des barbares réduisit l'Europe. Il n'y eut que le temps de Théodoric & de Charlemagne qui fut

(1) Milord ne parle pas de la tyrannie des papes. Grégoire surtout, surnommé *le grand*, brûla tous les auteurs latins qu'il put trouver. Il y a encore de lui une lettre à un évêque de Cagliari, dans laquelle il lui dit : *Je veux qu'on force tous les païens de la Sardaigne à se convertir.*

signalé par quelques bonnes lois; encore Charlemagne, moitié franc, moitié germain, exerça des barbaries dont aucun souverain n'oserait se souiller aujourd'hui. Il n'y a que de lâches écrivains de la secte romaine qui puissent louer ce prince d'avoir égorgé la moitié des Saxons pour convertir l'autre.

Les évêques de Rome, dans la décadance de la famille de Charlemagne, commencèrent à tenter de s'attribuer un pouvoir souverain & de ressembler aux califes, qui réunissaient les droits du trône & de l'autel. Les divisions des princes & l'ignorance des peuples favorisèrent bientôt leur entreprise. L'évêque de Rome Grégoire VII, fut celui qui étala ces desseins audacieux avec le plus d'insolence. Heureusement pour nous, Guillaume de Normandie, qui avait usurpé notre trône, ne distinguant plus la gloire de notre nation de la sienne propre, réprima l'insolence de Grégoire VII, & empêcha quelque temps que nous ne payassions le denier de S. Pierre, que nous avions donné d'abord comme une aumône, & que les évêques de Rome exigeaient comme un tribut.

Tous nos rois n'eurent pas la même fermeté; & lorsque les papes, si peu puissans par leur petit territoire, devinrent les maîtres de l'Europe par les croisades & par les moines; lorsqu'ils eurent déposé tant d'empereurs & de rois, & qu'ils eurent fait de la religion une arme terrible qui perçait tous les souverains, notre île vit le misérable roi Jean sans terre, se déclarer à genoux vassal du pape, faire serment de fidélité aux pieds du légat Pandolphe, s'obliger lui

& ses successeurs, à payer aux évêques de Rome un tribut annuel de mille marcs (1); ce qui faisait presque le revenu de la couronne. Comme un de mes ancêtres eut le maleur de signer ce traité, le plus infame des traités, je dois en parler avec plus d'horreur qu'un autre; c'est une amende honorable que je dois à la dignité de la nature humaine avilie.

CHAPITRE XXXVI.

De l'excès épouvantable des persécutions chrétiennes.

Il ne faut pas croire que les nouveaux dogmes inventés chaque jour, ne contribuassent beaucoup à fortifier les usurpations des papes. Le *hocus pocus* (2), ou la transubstantiation, dont le nom seul est ridicule, s'établit peu-à-peu, après avoir été inconnu aux premiers siècles du christianisme. On peut se figurer quelle vénération s'attirait un prêtre, un moine, qui faisait un Dieu avec quatre paroles, & non-seulement un Dieu, mais autant de Dieux qu'il voulait: avec quel respect voisin de l'adoration, ne devait-on pas regarder celui qui s'était rendu le maître absolu de tous ces faiseurs de Dieux? Il était le souverain des prêtres, il l'était des rois; il était Dieu lui-même; & à Rome encore, quand le pape officie, on dit, le *vénérable* porte le *vénérable*.

(1) Le légat foula à ses pieds l'argent avant de l'emporter.

(2) Nous appelons *hocus pocus* un tour de gobelets, un tour de gibecière, un escamotage de charlatan. Ce sont deux mots latins abrégés, ou plutôt estropiés, d'après ces paroles de la messe latine: *Hoc est corpus meum.*

Cependant, au milieu de cette fange dans laquelle l'eſpèce humaine était plongée en Europe, il s'éleva toujours des hommes qui proteſtèrent contre ces nouveautés : ils ſavaient que dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, on n'avait jamais prétendu changer du pain en Dieu dans le ſouper du Seigneur; que la cène faite par Jéſus avait été un agneau cuit avec des laitues, que cela ne reſſemblait nullement à la communion de la meſſe; que les premiers chrétiens avaient eu les images en horreur; que même encore, ſous Charlemagne, le fameux concile de Francfort les avait proſcrites.

Pluſieurs autres articles les révoltaient; ils oſaient même douter quelquefois que le pape, tout Dieu qu'il était, pût de droit divin dépoſer un roi, pour avoir épouſé ſa commère ou ſa parente au ſeptième degré. Ils rejetaient donc ſecrètement quelques points de la créance chrétienne, & ils en admettaient d'autres non moins abſurdes; ſemblables aux animaux, qu'on prétendit autrefois être formés du limon du Nil, & qui avaient la vie dans une partie de leur corps, tandis que l'autre n'était encore que de la boue.

Mais quand ils voulurent parler, comment furent-ils traités ? On avait dans l'orient employé dix ſiècles de perſécutions à exterminer les manichéens; & ſous la régence d'une impératrice Théodora, dévote & barbare (1), on en avait fait périr plus de cent

(1) Eſt-il poſſible que cette horrible proſcription, cette S. Barthelemi anticipée, ſoit ſi peu connue! elle

mille dans les ſupplices. Les occidentaux entendant confuſément parler de ces boucheries, s'accoutumèrent à nommer manichéens tous ceux qui combattaient quelques dogmes de l'Egliſe papiſte, & à les pourſuivre avec la même barbarie. C'eſt ainſi qu'un Robert de France fit brûler à ſes yeux le confeſſeur de ſa femme & pluſieurs prêtres.

Quand les Vaudois & les Albigeois parurent, on les appela manichéens, pour les rendre plus odieux.

Qui ne connaît les cruautés horribles exercées dans les provinces méridionales de France, contre ces malheureux dont le crime était de nier qu'on pût faire Dieu avec des paroles ?

Lorſqu'enſuite les diſciples de notre Wiclef, de Jean Hus, & enfin ceux de Luther & de Zuingle, voulurent ſecouer le joug papal, on ſait que l'Europe preſque entière fut bientôt partagée en deux eſpèces, l'une de bourreaux & l'autre de ſuppliciés. Les

---

s'eſt perdue dans la foule. Cependant Fleuri n'omet pas cette horreur dans ſon livre quarante-huitième, ſous l'année 850; il en parle comme d'un évènement très-ordinaire. Bayle, à l'article *Pauliciens*, aurait bien dû en faire quelque mention, d'autant plus que les Pauliciens, échappés à ce maſſacre, ſe joignirent aux muſulmans, & les aidèrent à détruire ce déteſtable empire d'orient, qui ſavait proſcrire & qui ne ſavait plus combattre. Mais ce qui met le comble à l'atrocité chrétienne, c'eſt que cette furie de Théodora fut déclarée ſainte, & qu'on a long-temps célébré ſa fête dans l'Egliſe grecque.

réformés firent enſuite ce qu'avaient fait les chrétiens des quatrième & cinquième ſiècles; après avoir été perſécutés, ils devinrent perſécuteurs à leur tour. Si on voulait compter les guerres civiles que les diſputes ſur le chriſtianiſme ont excitées, on verrait qu'il y en a plus de cent. Notre Grande-Bretagne a été ſaccagée: les maſſacres d'Irlande ſont comparables à ceux de la S. Barthelemi; & je ne ſais s'il y eut plus d'abominations commiſes, plus de ſang répandu en France qu'en Irlande. La femme de Sir Henri Spotvood (1), ſœur

(1) Milord Bolingbroke a bien raiſon de comparer les maſſacres d'Irlande à ceux de la S. Barthelemi en France: je crois même que le nombre des aſſaſſinats irlandais ſurpaſſa celui des aſſaſſinats français.

Il fut prouvé juridiquement par Henri Shampart, James Shaw & autres, que les confeſſeurs des catholiques leur avaient dénoncé l'excommunication & la damnation éternelle, s'ils ne tuaient pas tous les proteſtans avec les femmes & les enfans qu'ils pourraient mettre à mort, & que les mêmes confeſſeurs leur enjoignirent de ne pas épargner le bétail appartenant aux Anglais, afin de mieux reſſembler au ſaint peuple juif, quand Dieu lui livra Jéricho.

On trouva dans la poche du lord Mackguire, lorſqu'il fut pris, une bulle du pape Urbain VIII, du 25 mai 1643, laquelle promettait aux Irlandais la rémiſſion de tous les crimes, & les relevait de tous leurs vœux, excepté de celui de chaſteté.

Le chancelier Clarendon & le chevalier Temple diſent que, depuis l'automne de 1641 juſqu'à l'été de 1643, il y eut cent cinquante mille proteſtans d'aſſaſſinés, & qu'on n'épargna ni les enfans, ni les femmes. Un Irlandais nommé Brook, zélé pour ſon pays, prétend qu'on

de ma bisaïeule, fut égorgée avec deux de ses filles. Ainsi, dans cet examen, j'ai toujours à venger le genre-humain & moi-même.

Que dirai-je du tribunal de l'inquisition qui subsiste encore? Les sacrifices de sang humain qu'on reproche aux anciennes nations, ont été plus rares que ceux dont les Espagnols & les Portugais se sont souillés dans leurs actes de foi.

Est-il quelqu'un maintenant qui veuille comparer ce long amas de destruction & de carnage au martyre de Sainte Potamienne, de Sainte Barbe, de S. Pionius, & de S. Eustache? Nous avons nagé dans le sang comme des tigres acharnés pendant des siècles, & nous osons flétrir les Trajans & les Antonins du nom de persécuteurs.

Il m'est arrivé quelquefois de représenter à des prêtres l'énormité de toutes ces désolations, dont nos ayeux ont été les victimes; ils me répondaient froidement que c'était un bon arbre qui avait produit de mauvais fruits: je leur disais que c'est un blasphême de prétendre qu'un arbre qui avait porté tant & de si horribles poisons, a été planté des mains de Dieu même. En vérité il n'y a point de prêtre qui ne doive baisser les yeux & rougir devant un honnête homme.

---

n'en égorgea que quarante mille. Prenons un terme moyen, nous aurons quatre-vingt-quinze mille victimes en vingt & un mois.

CHAPITRE XXXVII.

Excès de l'Eglise romaine.

Ce n'eſt que dans l'Egliſe romaine incorporée avec la férocité des deſcendans des Huns, des Goths, & des Vandales, qu'on voit cette ſérie continue de ſcandales & de barbaries, inconnus chez tous les prêtres des autres religions du monde.

Les prêtres ont par-tout abuſé, parce qu'ils ſont hommes. Il fut même, & il eſt encore chez les brames, des frippons & des ſcélérats; quoique cette ancienne ſecte ſoit ſans contredit la plus honnête de toutes: l'Egliſe romaine l'a emporté en crimes ſur toutes les ſectes du monde, parce qu'elle a eu des richeſſes & du pouvoir.

Elle l'a emporté en débauches obſcènes, parce que, pour mieux gouverner les hommes, elle s'eſt interdit le mariage, qui eſt le plus grand frein à l'impudicité *vulgivague* & à la pédéraſtie.

Je m'en tiens à ce que j'ai vu de mes yeux, & à ce qui s'eſt paſſé peu d'années avant ma naiſſance. Y eut-il jamais un brigand qui reſpectât moins la foi publique, le ſang des hommes, & l'honneur des femmes, que ce Bernard Van-Gallen, évêque de Munſter, qui ſe faiſait ſoudoyer, tantôt par les Hollandais contre ſes voiſins, tantôt par Louis XIV contre les Hollandais? Il s'enivra de vin & de ſang toute ſa vie. Il paſſait du lit de ſes concubines aux champs du meurtre, comme une bête en rut &

carnaſſière. Le ſot peuple cependant ſe mettait à genoux devant lui, & recevait humblement ſa bénédiction.

J'ai vu un de ſes bâtards qui, malgré ſa naiſſance, trouva le moyen d'être chanoine d'une collégiale; il était plus méchant que ſon père & beaucoup plus diſſolu : je ſais qu'il aſſaſſina une de ſes maîtreſſes.

Je demande s'il n'eſt pas probable que l'évêque, marié à une Allemande, femme de bien, & ſon fils né en légitime mariage & bien élevé, auraient mené l'un & l'autre une vie moins abominable. Je demande s'il y a quelque choſe au monde plus capable de modérer nos fureurs que les regards d'une épouſe & d'une mère reſpectée, ſi les devoirs d'un père de famille n'ont pas étouffé mille crimes dans leur germe.

Combien d'aſſaſſinats commis par des prêtres n'ai-je pas vu en Italie il n'y a pas quarante ans? je n'exagère point; il y avait peu de jours où un prêtre corſe n'allât, après avoir dit la meſſe, arquebuſer ſon ennemi ou ſon rival derrière un buiſſon; & quand l'aſſaſſiné reſpirait encore, le prêtre lui offrait de le confeſſer & de lui donner l'abſolution. C'eſt ainſi que ceux que le pape Alexandre VI faiſait égorger pour s'emparer de leur bien, lui demandaient *unam indulgentiam in articulo mortis*.

Je liſais hier ce qui eſt rapporté dans nos hiſtoires d'un évêque de Liége, du temps de notre Henri V. Cet évêque n'eſt appelé que *Jean ſans pitié*. Il avait un prêtre qui lui ſervait de bourreau; & après l'avoir employé

employé à pendre; à rouer, à éventrer plus de deux mille perſonnes, il le fit pendre lui-même.

Que dirai-je de l'archevêque d'Upſal nommé Troll, qui, de concert avec le roi de Danemarck Chriſtian II, fit maſſacrer devant lui quatre-vingt-quatorze ſénateurs, & livra la ville de Stockholm au pillage, une bulle du pape à la main?

Il n'y a point d'Etat chrétien où les prêtres n'aient étalé des ſcènes à-peu-près ſemblables.

On me dira que je ne parle que des crimes eccléſiaſtiques, & que je paſſe ſous ſilence ceux des ſéculiers. C'eſt que les abominations des prêtres, & ſur-tout des prêtres papiſtes, font un plus grand contraſte avec ce qu'ils enſeignent au peuple; c'eſt qu'ils joignent à la foule de leurs forfaits un crime non moins affreux s'il eſt poſſible, celui de l'hypocriſie; c'eſt que plus leurs mœurs doivent être pures, plus ils ſont coupables. Ils inſultent au genre-humain; ils perſuadent à des imbécilles de s'enterrer vivans dans un monaſtère. Ils prêchent une vêture, ils adminiſtrent leurs huiles; & au ſortir de-là ils vont ſe plonger dans la volupté ou dans le carnage; c'eſt ainſi que l'Egliſe fut gouvernée depuis les fureurs d'Athanaſe & d'Arius juſqu'à nos jours.

Qu'on me parle avec la même bonne foi que je m'explique; penſe-t-on qu'il y ait eu un ſeul de ces monſtres qui ait cru les dogmes impertinens qu'ils ont prêchés? Y a-t-il eu un ſeul pape qui, pour peu qu'il ait eu de ſens commun, ait cru l'incarnation de Dieu, la mort de Dieu, la réſurrection de Dieu, la

trinité de Dieu, la tranſſubſtantion de la farine en Dieu, & toutes ces odieuſes chimères qui ont mis les chrétiens au-deſſous des brutes? certes ils n'en ont rien cru; & parce qu'ils ont ſenti l'horrible abſurdité du chriſtianiſme, ils ſe ſont imaginé qu'il n'y a point de Dieu. C'eſt-là l'origine de toutes les horreurs dont ils ſe ſont ſouillés; prenons-y garde, c'eſt l'abſurdité des dogmes chrétiens qui fait les athées.

CONCLUSION.

Je conclus que tout homme ſenſé, tout homme de bien, doit avoir la ſecte chrétienne en horreur. Le grand nom de théiſte qu'on ne révère pas aſſez (1), eſt le ſeul nom qu'on doive prendre. Le ſeul évangile qu'on doive lire, c'eſt le grand livre de la nature, écrit de la main de Dieu, & ſcellé de ſon cachet. La ſeule religion qu'on doive profeſſer eſt celle d'adorer Dieu & d'être honnête homme. Il eſt auſſi impoſſible que cette religion pure & éternelle produiſe du mal, qu'il était impoſſible que le fanatiſme chrétien n'en fît pas.

On ne pourra jamais faire dire à la religion naturelle: « Je ſuis venue apporter, non pas la paix, mais » le glaive ». Au lieu que c'eſt la première confeſſion de foi qu'on met dans la bouche d'un juif qu'on a nommé le Chriſt.

Les hommes ſont bien aveugles & bien malheureux de préférer une ſecte abſurde, ſanguinaire, ſoutenue

(1) *N. B.* Ces paroles ſont priſes des caractériſtiques du lord Shaftesbury.

par des bourreaux, & entourée de bûchers; une ſecte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir & des richeſſes; une ſecte particulière qui n'eſt reçue que dans une petite partie du monde; à une religion ſimple & univerſelle qui, de l'aveu même des chriſticoles, était la religion du genre humain du temps de Seth, d'Enoch, de Noé. Si la religion de leurs premiers patriarches eſt vraie, certes la ſecte de Jéſus eſt fauſſe. Les ſouverains ſe ſont ſoumis à cette ſecte, croyant qu'ils en ſeraient plus chers à leurs peuples, en ſe chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portaient. Ils n'ont pas vu qu'ils ſe faiſaient les premiers eſclaves des prêtres, & ils n'ont pu encore parvenir dans la moitié de l'Europe à ſe rendre indépendans.

Et quel roi, je vous prie, quel magiſtrat, quel père de famille n'aimera pas mieux être le maître chez lui, que d'être l'eſclave d'un prêtre?

Quoi! le nombre innombrable des citoyens moleſtés, excommuniés, réduits à la mendicité; égorgés, jetés à la voirie, le nombre des princes détrônés & aſſaſſinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes! & ſi on les entr'ouvre, on n'a pas encore renverſé cette idole funeſte!

Que mettrons-nous à ſa place? dites-vous: quoi! un animal féroce a ſucé le ſang de mes proches: je vous dis de vous défaire de cette bête; & vous me demandez ce qu'on mettra à ſa place! vous me le demandez! vous, cent fois plus odieux que les pontifes païens, qui ſe contentaient tranquillement de

leurs cérémonies & de leurs ſacrifices, qui ne prétendaient point enchaîner les eſprits par des dogmes, qui ne diſputèrent jamais aux magiſtrats leur puiſſance, qui n'introduiſirent point la diſcorde chez les hommes. Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! Je vous réponds, Dieu, la vérité, la vertu, des lois, des peines, & des récompenſes. Prêchez la probité & non le dogme. Soyez les prêtres de Dieu, & non d'un homme.

Après avoir peſé devant Dieu le chriſtianiſme dans les balances de la vérité, il faut le peſer dans celles de la politique. Telle eſt la miſérable condition humaine, que le vrai n'eſt pas toujours avantageux. Il y aurait du danger & peu de raiſon à vouloir faire tout d'un coup du chriſtianiſme ce qu'on a fait du papiſme. Je tiens que, dans notre île, on doit laiſſer ſubſiſter la hiérachie établie par un acte de parlement, en la ſoumettant toujours à la légiſlation civile, & en l'empêchant de nuire. Il ſerait ſans doute à deſirer que l'idole fût renverſée, & qu'on offrît à Dieu des hommages plus purs; mais le peuple n'en eſt pas encore digne. Il ſuffit, pour le préſent, que notre Egliſe ſoit contenue dans ſes bornes. Plus les laïques ſeront éclairés, moins les prêtres pourront faire de mal. Tâchons de les éclairer eux-mêmes, de les faire rougir de leurs erreurs, & de les amener peu-à-peu juſqu'à être citoyens (1).

---

(1) Il n'eſt pas poſſible à l'eſprit humain, quelque dépravé qu'il puiſſe être, de répondre un mot raiſonnable à

TRADUCTION

D'une lettre de milord Bolingbroke, à milord Cornsburi.

NE ſoyez point étonné, milord, que Grotius & Paſcal aient eu les travers que nous leurs reprochons. La vanité, la paſſion de ſe diſtinguer, & ſurtout celle de dominer ſur l'eſprit des autres, ont corrompu bien des génies, & obſcurci bien des lumières.

Vous avez vu chez nous d'excellens conſeillers de

---

tout ce qu'a dit milord Bolingbroke. Moi-même, avec un des plus grands mathématiciens de notre île, j'ai eſſayé d'imaginer ce que les chriſticoles pourraient alléguer de plauſible, & je ne l'ai pu trouver. Ce livre eſt un foudre qui écraſe la ſuperſtition. Tout ce que nos *Divines* (*) ont à faire, c'eſt de ne prêcher jamais que la morale, & de rendre à jamais le papiſme exécrable à toutes les nations. Par-là ils ſeront chers à la nôtre. Qu'ils faſſent adorer un Dieu, & qu'ils faſſent déteſter une ſecte abominable fondée ſur l'impoſture, la perſécution, la rapine & le carnage; une ſecte l'ennemie des rois & des peuples, & ſurtout l'ennemie de notre conſtitution, de cette conſtitution la plus heureuſe de l'univers. Il a été donné à milord Bolingbroke de détruire des démences théologiques, comme il a été donné à Newton d'anéantir les erreurs phyſiques. Puiſſe bientôt l'Europe entière s'éclairer à cette lumière! *Amen*

A Londres, le 18 mars 1767, MALLET (**).

(*) *Divine*, en anglais, ſignifie théologien.

(**) C'eſt le nom du traducteur françois des œuvres de Bolingbroke.

loi soutenir les causes les plus mauvaises. Notre Wiston, bon géomètre & très-savant homme, s'est rendu très-ridicule par ses systêmes. Descartes était certainement un excellent géomètre pour son temps : cependant quelles sottises énormes n'a-t-il pas dites en physique & en métaphysique ? a-t-on jamais vu un roman plus extravagant que celui de son monde ?

Le docteur Clarke passera toujours pour un métaphysicien très-profond, mais cela n'empêche pas que la partie de son livre qui regarde la religion ne soit sifflée de tous les penseurs.

J'ai lu, il y a quelques mois, le manuscrit du commentaire de l'Apocalypse de Newton, que m'a prêté son neveu Conduit. Je vous avoue que sur ce livre, je le ferais mettre à Bedlam, si je ne savais d'ailleurs qu'il est dans les choses de sa compétence le plus grand-homme qu'on ait jamais eu. J'en dirais bien autant d'Augustin, évêque d'Hippone, c'est-à-dire, que je le jugerais digne de Bedlam sur quelques-unes de ses contradictions & de ses allégories, mais je ne prétends pas dire que je le regarderais comme un grand-homme.

On est tout étonné de lire dans son sermon sur le septième pseaume, ces belles paroles : « Il est clair que » le nombre de quatre a rapport au corps humain, » à cause des quatre élémens, des quatre qualités dont » il est composé, le froid, le chaud, le sec & l'humide. » Le nombre de quatre a rapport au vieil homme & » au vieux Testament, & celui de trois a rapport » au nouvel homme & au nouveau Testament. Tout

» se fait donc par quatre & par trois qui sont sept ;
» & quand le nombre de sept jours sera passé, le
» huitième sera le jour du jugement ».

Les raisons que donne Augustin pourquoi Dieu dit à l'homme, aux poissons & aux oiseaux : Croissez & multipliez, & ne le dit point aux autres animaux, sont encore excellentes. Cela se trouve à la fin des confessions d'Augustin, & je vous exhorte à les lire.

Pascal était assez éloquent, & était sur-tout un bon plaisant. Il est à croire qu'il serait devenu même un profond géomètre ; ce qui ne s'accorde guère avec la raillerie & le comique qui règnent dans ses *Lettres provinciales ;* mais sa mauvaise santé le rendit bientôt incapable de faire des études suivies. Il était extrêmement ignorant sur l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, ainsi que sur presque toute autre histoire. Quelques jansénistes même m'avouèrent, lorsque j'étais à Paris, qu'il n'avait jamais lu l'ancien Testament tout entier ; & je crois qu'en effet peu d'hommes ont fait cette lecture, excepté ceux qui ont eu la manie de le commenter.

Pascal n'avait lu aucun des livres des jésuites dont il se moque dans ses lettres. C'étaient des manœuvres littéraires de Port-royal qui lui fournissaient les passages qu'il tournait si bien en ridicule.

Ses pensées sont d'un enthousiaste, & non d'un philosophe. Si le livre qu'il méditait eût été composé avec de pareils matériaux, il n'eût été qu'un édifice monstrueux bâti sur du sable mouvant. Mais il était lui-même incapable d'élever ce bâtiment, non-

ſeulement à cauſe de ſon peu de ſcience, mais parce que ſon cerveau ſe dérangea ſur les dernières années de ſa vie, qui fut courte. C'eſt une choſe bien ſingulière, que Paſcal & Abadie, les deux défenſeurs de la religion chrétienne que l'on cite le plus, ſoient tous deux morts fous. Paſcal, comme vous ſavez, croyait toujours voir un précipice à côté de ſa chaiſe, & Abadie courait les rues de Dublin avec tous les petits gueux de ſon quartier. C'eſt une des raiſons qui ont engagé notre pauvre doyen Swift à faire une fondation pour les fous.

A l'égard de Grotius, il s'en faut beaucoup qu'il eût le génie de Paſcal, mais il était ſavant; j'entends ſavant de cette pédanterie qui entaſſe beaucoup de faits, & qui poſsède quelques langues étrangères. Son traité de la vérité de la religion chrétienne eſt ſuperficiel, ſec, aride, & auſſi pauvre en raiſonnement qu'en éloquence, ſuppoſant toujours ce qui eſt en queſtion, & ne le prouvant jamais. Il pouſſe même quelquefois la faibleſſe du raiſonnement juſqu'au plus grand ridicule.

Connaiſſez-vous, Milord, rien de plus impertinent que les preuves qu'il donne du jugement dernier au chapitre XXII de ſon premier livre? Il prétend que l'embraſement de l'univers eſt annoncé dans Hiſtape & dans les Sybilles. Il fortifie ce beau témoignage des noms de deux grands philoſophes, Ovide & Lucain. Enfin, il pouſſe l'extravagance juſqu'à citer des aſtronomes, qu'il appelle aſtrologues, leſquels, dit-il, ont remarqué que le ſoleil s'approche inſenſiblement de

la terre, ce qui eſt un acheminement à la deſtruction univerſelle (1). Certainement ces aſtrologues avaient très-mal remarqué ; & Grotius les citait bien mal-à-propos.

Il s'aviſe de dire au chap. XIV du premier livre, qu'une des grandes preuves de la vérité & de l'antiquité de la religion des Juifs, était la circonciſion. C'eſt une opération, dit-il, ſi douloureuſe, & qui les rendait ſi ridicules aux yeux des étrangers, qu'ils n'en auraient pas fait le ſymbole de leur religion, s'ils n'avaient pas ſu que Dieu l'avait expreſſément ordonnée.

Il eſt pourtant vrai que les Iſmaëlites & les autres Arabes, les Egyptiens, les Ethiopiens, avaient pratiqué la circonciſion long-temps avant les Juifs, & qu'ils ne pouvaient ſe moquer d'une coutume que ces Juifs avaient priſe d'eux.

Il s'imagine démontrer la vérité de la ſecte juive, en faiſant une longue énumération des peuples qui croyaient l'exiſtence des ames & leur immortalité. Il ne voit pas que c'eſt cela même qui démontre viſiblement la groſſièreté ſtupide des Juifs, puiſque dans leur Pentateuque, non-ſeulement l'immortalité de l'ame eſt inconnue, mais le mot hébreu qui peut répondre

(1) Il n'eſt pas impoſſible qu'en vertu des perturbations que les planètes cauſent dans l'orbite de la terre, elle ne ſe rapproche continuellement du ſoleil, qu'il n'exiſte pour la terre une équation ſéculaire. Cette queſtion ne peut être encore décidée, & il s'en fallait beaucoup qu'on pût en ſavoir quelque choſe du temps de Grotius.

au mot *ame*, ne signifie jamais que la vie animale.

C'est avec le même discernement que Grotius au chap. XVI, livre premier, pour rendre l'histoire de Jonas vraisemblable, cite un mauvais poète grec, Licophron, selon lequel Hercule demeura trois jours dans le ventre d'une baleine. Mais Hercule fut bien plus habile que Jonas, car il trouva le secret de griller le foie du poisson, & de faire bonne chère dans sa prison. On ne nous dit pas où il trouva un gril & des charbons; mais c'est en cela que consiste le prodige; & il faut avouer que rien n'est plus divin que ces deux aventures du prophète Jonas & du prophète Hercule.

Je m'étonne que ce savant Batave ne se soit pas servi de l'exemple de ce même Hercule qui passa le détroit de Calpé & d'Abila dans sa tasse, pour nous prouver le passage de la mer Rouge à pied sec; car assurément il est aussi beau de naviguer dans un gobelet, que de passer la mer sans vaisseau.

En un mot, je ne connais guère de livre plus méprisable que ce traité de la religion chrétienne de Grotius. Il me paraît de la force de ses harangues au roi Louis XIII & à la reine Anne sa femme. Il dit à cette reine, lorsqu'elle fut grosse, qu'elle ressemblait à la juive Anne, qui eut des enfans dans sa vieillesse: que les dauphins, en faisant des gambades sur l'eau, annonçaient la fin des tempêtes; & que le petit Dauphin dont elle était grosse, en remuant dans son ventre, annonçait la fin des troubles du royaume.

A la naiſſance du Dauphin, il dit à Louis XIII: « La conſtellation du dauphin eſt du préſage le plus » heureux chez les aſtrologues. Il a autour de lui » l'aigle, pégaſſe, la flèche, le verſeur d'eau & le » cygne. L'aigle déſigne clairement que le Dauphin » ſera un aigle en affaires; pégaſe montre qu'il aura » une belle cavalerie; la flèche ſignifie ſon infanterie: » on voit par le cygne qu'il ſera célébré par les poètes, » les hiſtoriens & les orateurs; & les neuf étoiles qui » compoſent le ſigne du Dauphin, marquent évi- » demment les neuf muſes qu'il cultivera ».

Ce Grotius fit une tragédie de Joſeph, qui eſt toute entière dans ce grand goût, & une autre tragédie de Sophonphonée, dont le ſtyle eſt digne du ſujet. Voilà quel était cet apôtre de la religion chrétienne; voilà les hommes qu'on nous donne pour des oracles.

Je crois d'ailleurs l'auteur auſſi mauvais politique que mauvais raiſonneur. Vous ſavez qu'il avait la chimère de vouloir réunir toutes les ſectes des chrétiens. Il m'importe fort peu que dans le fond il ait été ſocinien, comme tant de gens le lui ont reproché; je ne me ſoucie point de ſavoir s'il a cru Jéſus éternellement engendré dans le temps, ou conſubſtanciel, ou non conſubſtanciel; ce ſont des choſes qu'il faut renvoyer avec milord Pierre à l'auteur du *conte du tonneau*, & qu'un eſprit de votre trempe n'examinera jamais ſérieuſement. Vous êtes né, milord, pour des choſes plus utiles, pour ſervir votre patrie, & pour mépriſer ces rêveries ſcolaſtiques, &c.

DU SYSTÊME DE LA NATURE.

L'AUTEUR du *Syſtême de la nature* a eu l'avantage de ſe faire lire des ſavans, des ignorans, des femmes; il a donc dans le ſtyle des mérites que n'avoit pas Spinoſa. Souvent de la clarté, quelquefois de l'éloquence, quoiqu'on puiſſe lui reprocher de répéter, de déclamer, & de ſe contredire, comme tous les autres. Pour le fond des choſes, il faut s'en défier très-ſouvent en phyſique & en morale. Il s'agit ici de l'intérêt du genre humain. Examinons donc ſi ſa doctrine eſt vraie & utile, & ſoyons courts ſi nous pouvons.

« (1) L'ordre & le déſordre n'exiſtent point, &c. ».

Quoi! en phyſique, un enfant né aveugle, ou privé de ſes jambes, un monſtre n'eſt pas contraire à la nature de l'eſpèce? N'eſt-ce pas la régularité ordinaire de la nature qui fait l'ordre, & l'irrégularité qui eſt le déſordre? N'eſt-ce pas un très-grand dérangement, un déſordre funeſte qu'un enfant à qui la nature a donné la faim, & a bouché l'œſophage? Les évacuations de toute eſpèce ſont néceſſaires, &

(1) Première partie, *page* 60.

souvent les conduits manquent d'orifices; on est obligé d'y remédier : ce désordre a sa cause, sans doute. Point d'effet sans cause; mais c'est un effet très-désordonné.

L'assassinat de son ami, de son frère, n'est-il pas un désordre horrible en morale? Les calomnies d'un Garasse, d'un le Tellier, d'un Doucin, contre des jansénistes, & celle des jansénistes contre des jésuites; les impostures des Patouillet & Paulian ne sont-elles pas de petits désordres? La Saint-Barthélemi, les massacres d'Irlande, &c. &c., ne sont-ils pas des désordres exécrables? Ce crime a sa cause dans des passions, mais l'effet est exécrable; la cause est fatale; ce désordre fait frémir. Reste à découvrir, si l'on peut, l'origine de ce désordre; mais il existe.

« (1) L'expérience prouve que les matières que » nous regardons comme inertes & mortes, prennent » de l'action, de l'intelligence, de la vie, quand elles » sont combinées d'une certaine façon ».

C'est-là précisément la difficulté. Comment un germe parvient-il à la vie? l'auteur & le lecteur n'en savent rien. De-là les deux volumes du Système, & tous les systêmes du monde ne sont-ils pas des rêves?

« (2) Il faudrait définir la vie, & c'est ce que j'es- » time impossible ».

Cette définition n'est-elle pas très-aisée, très-

(1) *Page* 69. (2) *Page* 78.

commune ? la vie n'eſt-elle pas organiſation avec ſentiment ? Mais que vous teniez ces deux propriétés du mouvement ſeul de la matière, c'eſt ce dont il eſt impoſſible de donner une preuve : & ſi on ne peut le prouver, pourquoi l'affirmer ? pourquoi dire tout haut, je ſais, quand on ſe dit tout bas, j'ignore ?

« (1) L'on demandera ce que c'eſt que l'homme, » &c. ».

Cet article n'eſt pas aſſurément plus clair que les plus obſcurs de Spinoſa, & bien des lecteurs s'indigneront de ce ton déciſif que l'on prend ſans rien expliquer.

« (2) La matière eſt éternelle & néceſſaire, mais » ſes formes & ſes combinaiſons ſont paſſagères & » contingentes, &c. ».

Il eſt difficile de comprendre comment la matière étant néceſſaire, & aucun être libre n'exiſtant, ſelon l'auteur, il y aurait quelque choſe de contingent. On entend par contingent, ce qui peut être & ne pas être : mais tout devant être d'une néceſſité abſolue, toute manière d'être qu'il appelle ici mal-à-propos contingent, eſt d'une néceſſité auſſi abſolue que l'être même. C'eſt-là où l'on ſe trouve encore plongé dans un labyrinthe où l'on ne voit point d'iſſue.

Lorſqu'on oſe aſſurer qu'il n'y a point de Dieu, que la matière agit par elle-même, par une néceſſité

(1) *Page* 80. (2) *Page* 82.

éternelle, il faut le démontrer comme une propofition d'Euclide, fans quoi vous n'appuyez votre fyftême que fur un peut-être. Quel fondement pour la chofe qui intéreffe le plus le genre humain!

« (1) Si l'homme, d'après fa nature, eft forcé » d'aimer fon bien-être, il eft forcé d'en aimer les » moyens. Il ferait inutile & peut-être injufte de » demander à un homme d'être vertueux, s'il ne » peut l'être fans fe rendre malheureux. Dès que le » vice le rend heureux, il doit aimer le vice ».

Cette maxime eft encore plus exécrable en morale, que les autres ne font fauffes en phyfique. Quand il ferait vrai qu'un homme ne pourrait être vertueux fans fouffrir, il faudrait l'encourager à l'être. La propofition de l'auteur ferait vifiblement la ruine de la fociété. D'ailleurs, comment faura-t-il qu'on ne peut être heureux fans avoir des vices? n'eft-il pas au contraire prouvé par l'expérience, que la fatisfaction de les avoir domptés eft cent fois plus grande que le plaifir d'y avoir fuccombé; plaifir toujours empoifonné, plaifir qui mène au malheur? On acquiert en domptant fes vices, la tranquillité, le témoignage confolant de fa confcience; on perd en s'y livrant fon repos, fa fanté; on rifque tout. Auffi l'auteur lui-même, en vingt endroits, veut qu'on facrifie tout à la vertu; & il n'avance cette propofition que pour donner dans fon fyftême une nouvelle preuve de la néceffité d'être vertueux.

(1) *Page* 572.

« (1) Ceux qui rejettent avec tant de raifons » les idées innées, auraient dû fentir que cette in- » telligence ineffable que l'on place au gouvernail » du monde, & dont nos fens ne peuvent conf- » tater ni l'exiftence, ni les qualités, eft un être de » raifon ».

En vérité, de ce que nous n'avons point d'idées innées, comment s'enfuit-il qu'il n'y a point de Dieu? cette conféquence n'eft-elle pas abfurde? y a-t-il quelque contradiction à dire que Dieu nous donne des idées par nos fens? n'eft-il pas au contraire de la plus grande évidence que s'il eft un être tout-puiffant dont nous tenons la vie, nous lui devons nos idées & nos fens comme tout le refte? Il faudroit avoir prouvé auparavant que Dieu n'exifte pas; & c'eft ce que l'auteur n'a point fait; c'eft même ce qu'il n'a pas encore tenté de faire jufqu'à cette page du chapitre X.

Dans la crainte de fatiguer les lecteurs par l'examen de tous ces morceaux détachés, je viens au fondement du livre, & à l'erreur étonnante fur laquelle il a élevé fon fyftême. Je dois abfolument répéter ici ce qu'on a dit ailleurs.

---

(1) *Page 167.*

Hiftoire

(1) *Histoire des anguilles sur lesquelles est fondé le Système.*

Il y avoit en France, vers l'an 1750, un jésuite anglais nommé Néedham, déguisé en séculier, qui servait alors de précepteur au neveu de M. Dillon, archevêque de Toulouse. Cet homme faisait des expériences de physique, & sur-tout de chimie, &c.

Après avoir mis de la farine de seigle ergoté dans des bouteilles bien bouchées, & du jus de mouton bouilli dans d'autres bouteilles, il crut que son jus de mouton & son seigle avaient fait naître des anguilles, lesquelles même en produisaient bientôt d'autres; & qu'ainsi une race d'anguilles se formait indifféremment d'un jus de viande, ou d'un grain de seigle.

Un physicien qui avait de la réputation, ne douta pas que ce Néedham ne fût un profond athée. Il conclut que, puisque l'on faisait des anguilles avec de la farine de seigle, on pouvait faire des hommes avec de la farine de froment; que la nature & la chimie produisaient tout; & qu'il était démontré qu'on peut se passer d'un Dieu formateur de toutes choses.

Cette propriété de la farine trompa aisément un homme (2) malheureusement égaré alors dans des

---

(1) Voyez *Anguilles*. (2) Maupertuis.

idées qui doivent faire trembler pour la faiblesse de l'esprit humain. Il voulait creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central, disséquer des Patagons pour connaître la nature de l'ame, enduire les malades de poix résine pour les empêcher de transpirer, exalter son ame pour prédire l'avenir. Si on ajoutait qu'il fut encore plus malheureux en cherchant à opprimer deux de ses confrères, cela ne ferait pas d'honneur à l'athéïsme, & servirait seulement à nous faire rentrer en nous-mêmes avec confusion.

Il est bien étrange que les hommes, en niant un créateur, se soient attribué le pouvoir de créer des anguilles.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des physiciens plus instruits adoptèrent le ridicule système du jésuite Néedham, & le joignirent à celui de Maillet, qui prétendait que l'Océan avait formé les Pyrénées & les Alpes, & que les hommes étaient originairement des marsouins, dont la queue fourchue se changea en cuisses & en jambes dans la suite des temps, ainsi que nous l'avons dit. De telles imaginations peuvent être mises avec les anguilles formées par de la farine.

Il n'y a pas long-temps qu'on assura qu'à Bruxelles un lapin avait fait une demi-douzaine de lapereaux à une poule.

Cette transmutation de farine & de jus de mouton en anguilles fut démontrée aussi fausse & aussi ridicule

qu'elle l'eſt en effet, par M. Spalanzani un peu meilleur obſervateur que Néedham.

On n'avait pas beſoin même de ſes obſervations pour démontrer l'extravagance d'une illuſion ſi palpable. Bientôt les anguilles de Néedham allèrent trouver la poule de Bruxelles.

Cependant, en 1768, le traducteur exact, élégant, & judicieux de Lucrèce ; ſe laiſſa ſurprendre au point que non-ſeulement il rapporte dans ſes notes du livre VIII, page 361, les prétendues expériences de Néedham, mais qu'il fait ce qu'il peut pour en conſtater la validité.

Voilà donc le nouveau fondement du *Syſtême de la nature*. L'auteur, dès le ſecond chapitre, s'exprime ainſi :

« (1) En humectant de la farine avec de l'eau, & » en renfermant ce mélange, on trouve au bout de » quelque temps, à l'aide du microſcope, qu'il a » produit des êtres organiſés dont on croyait la farine » & l'eau incapables. C'eſt ainſi que la nature ina» nimée peut paſſer à la vie, qui n'eſt elle-même » qu'un aſſemblage de mouvemens ».

Quand cette ſottiſe inouïe ſerait vraie, je ne vois pas, à raiſonner rigoureuſement, qu'elle prouvât qu'il n'y a point de Dieu ; car il ſe pourrait très-bien qu'il y eût un être ſuprême, intelligent & puiſſant qui,

(1) Première partie, *page* 23. Voyez ſur les anguilles de Néedham le volume de phyſique.

ayant formé le soleil & tous les astres, daigna former aussi des animalcules sans germe. Il n'y a point là de contradiction dans les termes. Il faudrait chercher ailleurs une preuve démonstrative que Dieu n'existe pas, & c'est ce qu'assurément personne n'a trouvé ni ne trouvera.

L'auteur traite avec mépris les causes finales, parce que c'est un argument rebattu : mais cet argument si méprisé est de Cicéron & de Newton. Il pourrait par cela seul faire entrer les athées en quelque défiance d'eux-mêmes. Le nombre est assez grand des sages qui, en observant le cours des astres, & l'art prodigieux qui règne dans la structure des animaux & des végétaux, reconnaissent une main puissante qui opère ces continuelles merveilles.

L'auteur prétend que la matière aveugle & sans choix produit des animaux intelligens. Produire sans intelligence des êtres qui en ont ! cela est-il concevable ? ce systême est-il appuyé sur la moindre vraisemblance ? Une opinion si contradictoire exigerait des preuves aussi étonnantes qu'elle-même. L'auteur n'en donne aucune ; il ne prouve jamais rien, & il affirme tout ce qu'il avance. Quel chaos, quelle confusion ! mais quelle témérité !

Spinosa du moins avouait une intelligence agissante dans ce grand tout, qui constituait la nature ; il y avait là de la philosophie. Mais je suis forcé de dire que je n'en trouve aucune dans le nouveau systême.

La matière est étendue, solide, gravitante, divisible; j'ai tout cela aussi-bien que cette pierre. Mais a-t-on jamais vu une pierre sentante & pensante? Si je suis étendu, solide, divisible, je le dois à la matière. Mais j'ai sensations & pensées; à qui le dois je? ce n'est pas à de l'eau, à de la fange; il est vraisemblable que c'est à quelque chose de plus puissant que moi. C'est à la combinaison seule des élémens, me dites-vous. Prouvez-le-moi donc; faites-moi donc voir nettement qu'une cause intelligente ne peut m'avoir donné l'intelligence. Voilà où vous êtes réduit.

L'auteur combat avec succès le dieu des scolastiques, un dieu composé de qualités discordantes, un dieu auquel on donne, comme à ceux d'Homère, les passions des hommes; un dieu capricieux, inconstant, vindicatif, inconséquent, absurde: mais il ne peut combattre le Dieu des sages. Les sages, en contemplant la nature, admettent un pouvoir intelligent & suprême. Il est peut-être impossible à la raison humaine, destituée du secours divin, de faire un pas plus avant.

L'auteur demande où réside cet être; & de ce que personne, sans être infini, ne peut dire où il réside, il conclut qu'il n'existe pas. Cela n'est pas philosophique; car de ce que nous ne pouvons dire où est la cause d'un effet, nous ne devons pas conclure qu'il n'y a point de cause. Si vous n'aviez jamais vu de canonnier, & que vous vissiez l'effet d'une batterie

de canon, vous ne devriez pas dire, elle agit toute ſeule par ſa propre vertu.

Enfin, ſa grande objection eſt dans les malheurs & dans les crimes du genre-humain, objection auſſi ancienne que philoſophique, objection commune mais fatale & terrible, à laquelle on ne trouve de réponſe que dans l'eſpérance d'une vie meilleure. Et quelle eſt encore cette eſpérance? nous n'en pouvons avoir aucune certitude par la raiſon. Mais j'oſe dire que quand il nous eſt prouvé qu'un vaſte édifice, conſtruit avec le plus grand art, eſt bâti par un architecte, quel qu'il ſoit, nous devons croire à cet architecte, quand même l'édifice ſerait teint de notre ſang, ſouillé de nos crimes, & qu'il nous écraſerait par ſa chûte. Je n'examine pas encore ſi l'architecte eſt bon, ſi je dois être ſatisfait de ſon édifice, ſi je dois en ſortir plutôt que d'y demeurer; ſi ceux qui ſont logés comme moi dans cette maiſon pour quelques jours, en ſont contens: j'examine ſeulement s'il eſt vrai qu'il y ait un architecte, ou ſi cette maiſon, remplie de tant de beaux appartemens & de vilains galetas, s'eſt bâtie toute ſeule.

De la néceſſité de croire un Être ſuprême.

Le grand objet, le grand intérêt, ce me ſemble, n'eſt pas d'argumenter en métaphyſique, mais de peſer s'il faut, pour le bien commun de nous autres animaux miſérables & penſans, admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui nous ſerve à la fois

de frein & de consolation, ou rejeter cette idée en nous abandonnant à nos calamités sans espérances, & à nos crimes sans remords.

Hobbes dit que si dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de Dieu, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre.

Il entendait apparemment, par cette étrange exagération, un citoyen qui voudrait dominer au nom de Dieu; un charlatan qui voudrait se faire un tyran. Nous entendons des citoyens qui, sentant la faiblesse humaine, sa perversité & sa misère, cherchent un appui qui les soutienne dans les langueurs & dans les horreurs de cette vie.

Depuis Job jusqu'à nous, un très-grand nombre d'hommes a maudit son existence; nous avons donc un besoin perpétuel de consolation & d'espoir. Votre philosophie nous en prive. La fable de Pandore valait mieux; elle nous laissait l'espérance; & vous nous la ravissez! La philosophie, selon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non; mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait en nous une monade indestructible qui sente & qui pense, sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée, quoique la raison seule ne la prouve pas. Cette opinion n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre? La mienne est utile au genre-humain, la vôtre est funeste; elle peut, quoi que vous en disiez, encourager les Nérons,

les Alexandre VI, & les Cartouche; la mienne peut les réprimer.

Marc-Antonin, Epictète, croyaient que leur monade, de quelque eſpèce qu'elle fût, ſe rejoindrait à la monade du grand être; & ils furent les plus vertueux des hommes.

Dans le doute où nous ſommes tous deux, je ne vous dis pas avec Paſcal : *Prenez le plus sûr*. Il n'y a rien de sûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier, mais d'examiner; il faut juger, & notre volonté ne détermine pas notre jugement. Je ne vous propoſe pas de croire des choſes extravagantes pour vous tirer d'embarras; je ne vous dis pas : Allez à la Mecque baiſer la pierre noire pour vous inſtruire; tenez une queue de vache à la main; affublez-vous d'un ſcapulaire, ſoyez imbécille & fanatique pour acquérir la faveur de l'être des êtres. Je vous dis : Continuez à cultiver la vertu, à être bienfaiſant, à regarder toute ſuperſtition avec horreur ou avec pitié; mais adorez avec moi le deſſein qui ſe manifeſte dans toute la nature, & par conſéquent l'auteur de ce deſſein, la cauſe primordiale & finale de tout; eſpérez avec moi que notre monade qui raiſonne ſur le grand être éternel, pourra être heureuſe par ce grand être même. Il n'y a point là de contradiction. Vous ne m'en démontrerez pas l'impoſſibilité; de même que je ne puis vous démontrer mathématiquement que la choſe eſt ainſi. Nous ne raiſonnons guère en métaphyſique que ſur des probabilités : nous nageons tous

dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage. Malheur à ceux qui ſe battent en nageant. Abordera qui pourra ; mais celui qui me crie : Vous nagez en vain, il n'y a point de port, me décourage & m'ôte toutes mes forces.

De quoi s'agit-il dans notre diſpute? de conſoler notre malheureuſe exiſtence. Qui la conſole, vous ou moi?

Vous avouez vous-même, dans quelques endroits de votre ouvrage, que la croyance d'un Dieu a retenu quelques hommes ſur le bord du crime : cet aveu me ſuffit. Quand cette opinion n'aurait prévenu que dix aſſaſſinats, dix calomnies, dix jugemens iniques ſur la terre, je tiens que la terre entière doit l'embraſſer.

La religion, dites-vous, a produit des milliaſſes de forfaits; dites la ſuperſtition, qui règne ſur notre triſte globe; elle eſt la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'Être ſuprême. Déteſtons ce monſtre qui a toujours déchiré le ſein de ſa mère; ceux qui le combattent ſont les bienfaiteurs du genre humain; c'eſt un ſerpent qui entoure la religion de ſes replis; il faut lui écraſer la tête ſans bleſſer celle qu'il infecte & qu'il dévore.

Vous craignez qu'en adorant Dieu on ne redevienne bientôt ſuperſtitieux & fanatique. Mais n'eſt-il pas à craindre qu'en le niant on ne s'abandonne aux paſſions les plus atroces, & aux crimes les plus affreux? Entre ces deux excès, n'y a-t-il pas un milieu

très-raisonnable? où est l'asyle entre ces deux écueils? le voici. Dieu, & des lois sages.

Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition. Il y a l'infini pour les esprits bien faits: & ils sont aujourd'hui en grand nombre; ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques; & d'année en année, le fanatisme qui couvrait la terre se voit enlever ses détestables usurpations.

Je répondrai encore un mot à vos paroles de la page 223. « Si l'on présume des rapports entre » l'homme & cet être incroyable, il faudra lui élever » des autels, lui faire des présens, &c.; si l'on ne » conçoit rien à cet être, il faudra s'en rapporter à » des prêtres qui...... &c. &c. &c. » Le grand mal de s'assembler aux temps des moissons pour remercier Dieu du pain qu'il nous a donné! qui vous dit de faire des présens à Dieu? l'idée en est ridicule: mais où est le mal de charg[illegible]n citoyen, qu'on appellera *vieillard* ou *prêtre*, de rendre des actions de grâces à la Divinité au nom des autres citoyens, pourvu que ce prêtre ne soit pas un Grégoire VII qui marche sur la tête des rois, ou un Alexandre VI souillant par un inceste le sein de sa fille qu'il a engendrée par un stupre, & assassinant, empoisonnant, à l'aide de son bâtard, presque tous les princes ses voisins, pourvu que dans une paroisse ce prêtre ne soit pas un frippon volant dans la poche des pénitens qu'il confesse, & employant cet argent à séduire les petites filles

qu'il catéchise; pourvu que ce prêtre ne soit pas un le Tellier, qui met tout un royaume en combustion par des fourberies dignes du pilori; un Warburton qui viole les lois de la société en manifestant les papiers secrets d'un membre du parlement pour le perdre, & qui calomnie quiconque n'est pas de son avis? Ces derniers cas sont rares. L'état du sacerdoce est un frein qui force à la bienséance.

Un sot prêtre excite le mépris; un mauvais prêtre inspire l'horreur; un bon prêtre, doux, pieux, sans superstition, charitable, tolérant, est un homme qu'on doit chérir & respecter. Vous craignez l'abus, & moi aussi. Unissons-nous pour le prévenir; mais ne condamnons pas l'usage quand il est utile à la société, quand il n'est pas perverti par le fanatisme, ou par la méchanceté frauduleuse.

J'ai une chose très-importante à vous dire. Je suis persuadé que vous êtes dans une grande erreur; mais je suis également convaincu que vous vous trompez en honnête homme. Vous voulez qu'on soit vertueux, même sans Dieu, quoique vous ayiez dit malheureusement que « dès que le vice rend l'homme heureux, » il doit aimer le vice »; proposition affreuse que vos amis auraient dû vous faire effacer. Par-tout ailleurs vous inspirez la probité. Cette dispute philosophique ne sera qu'entre vous & quelques philosophes répandus dans l'Europe; le reste de la terre n'en entendra point parler. Le peuple ne nous lit pas. Si quelque théologien voulait nous persécuter, il serait un

méchant, il ſerait un imprudent qui ne ſervirait qu'à vous affermir, & à faire de nouveaux athées.

Vous avez tort; mais les Grecs n'ont point perſécuté Epicure, les Romains n'ont point perſécuté Lucrèce. Vous avez tort; mais il faut reſpecter votre génie & votre vertu, en vous réfutant de toutes ſes forces.

Le plus bel hommage, à mon gré, qu'on puiſſe rendre à Dieu, c'eſt de prendre ſa défenſe ſans colère; comme le plus indigne portrait qu'on puiſſe faire de lui, eſt de le peindre vindicatif & furieux. Il eſt la vérité même : la vérité eſt ſans paſſions. C'eſt être diſciple de Dieu que de l'annoncer d'un cœur doux, & d'un eſprit inaltérable.

Je penſe avec vous que le fanatiſme eſt un monſtre mille fois plus dangereux que l'athéiſme philoſophique. Spinoſa n'a pas commis une ſeule mauvaiſe action. Châtel & Ravaillac, tous deux dévôts, aſſaſſinèrent Henri IV.

L'athée de cabinet eſt preſque toujours un philoſophe tranquille; le fanatique eſt toujours turbulent : mais l'athée de cour, le prince athée pourrait être le fléau du genre-humain. Borgia & ſes ſemblables ont fait preſqu'autant de mal que les fanatiques de Munſter & des Cévènes : je dis les fanatiques des deux partis. Le malheur des athées de cabinet eſt de faire des athées de cour. C'eſt Chiron qui élève Achille; il le nourrit de moëlle de lion. Un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de

Troye; & immolera douze captifs innocens à ſa vengeance.

Dieu nous garde d'un abominable prêtre qui hache un roi en morceaux avec ſon couperet ſacré, ou de celui qui, le caſque en tête & la cuiraſſe ſur le dos, à l'âge de ſoixante & dix ans, oſe ſigner de ſes trois doigts enſanglantés la ridicule excommunication d'un roi de France, ou de .... ou de ... ou de ......

Mais que Dieu nous préſerve auſſi d'un deſpote colère & barbare qui, ne croyant point un Dieu, ſerait ſon dieu à lui-même; qui ſe rendrait indigne de ſa place ſacrée, en foulant aux pieds les devoirs que cette place impoſe; qui ſacrifierait ſans remords ſes amis, ſes parens, ſes ſerviteurs, ſon peuple, à ſes paſſions, ces deux tigres, l'un tondu, l'autre couronné, ſont également à craindre. Par quel frein pourrons-nous les retenir? &c. &c.

Si l'idée d'un Dieu auquel nos ames peuvent ſe rejoindre, a fait des Titus, des Trajans, des Antonins, des Marc-Aurèles, & ces grands empereurs chinois, dont la mémoire eſt ſi précieuſe dans le ſecond des plus anciens & des plus vaſtes empires du monde, ces exemples ſuffiſent pour ma cauſe, & ma cauſe eſt celle de tous les hommes.

Je ne crois pas que, dans toute l'Europe, il y ait un ſeul homme d'Etat, un ſeul homme un peu verſé dans les affaires du monde, qui n'ait le plus profond mépris pour toutes les légendes dont nous avons été inondés plus que nous le ſommes aujourd'hui de

brochures. Si la religion n'enfante plus de guerres civiles, c'eſt à la philoſophie ſeule qu'on en eſt redevable; les diſputes théologiques commencent à être regardées du même œil que les querelles de Gilles & de Pierrot à la foire. Une uſurpation également odieuſe & ridicule, fondée, d'un côté, ſur la fraude, & de l'autre, ſur la bêtiſe, eſt minée chaque inſtant par la raiſon qui établit ſon règne. La bulle *in Cœnâ Domini*, le chef-d'œuvre de l'inſolence & de la folie, n'oſe plus paraître dans Rome même. Si un régiment de moines fait la moindre évolution contre les lois de l'Etat, il eſt caſſé ſur-le-champ. Mais quoi! parce qu'on a chaſſé les Jéſuites, faut-il chaſſer Dieu? au contraire, il faut l'en aimer davantage.

LETTRES
DE MEMMIUS
A CICÉRON.

PRÉFACE,

PRÉFACE.

NUL homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, nommé parmi nous Lucrèce, fit ſon beau poëme pour former, comme on dit, l'eſprit & le cœur de Caius Memmius Gemellus, jeune homme d'une grande eſpérance, & d'une des plus anciennes maiſons de Rome.

Ce Memmius devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à Cicéron.

L'amiral ruſſe Sheremetof, les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothèque du Vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue pour former l'eſprit & le cœur d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites de ruſſe en français, n'ayant pas eu, comme monſieur l'amiral, la faculté de conſulter la bibliothèque du Vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont de la première fidélité. On y verra l'eſprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La

philofophie de Memmius eft quelquefois un peu hardie : on peut faire même reproche à celle de Cicéron & de tous les grands-hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de Saint Thomas d'Aquin. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laiffent pas de faire grand plaifir.

LETTRES DE MEMMIUS A CICÉRON.

LETTRE PREMIÈRE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher Tullius, mais non pas avec surprise, la mort de mon ami Lucrèce. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter; ses maux étaient incurables; c'est-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raison que Caton; car, si vous & moi & Brutus nous avons survécu à la république, Caton pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas, comme nous, accepter l'amitié de César? croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer, parce qu'il avait perdu la bataille de Tapsa? Si cela était, César lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à Dirrachium; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami Lucrèce avait un ennemi plus implacable que Pompée, c'est la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté son arrêt; Lucrèce n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait souffert, & il ne souffre plus. Il s'est servi du droit de sortir de sa maison quand elle est prête à tomber. Vis tant que tu as une juste espérance;

Z 2

l'as-tu perdue; meurs : c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve Lucrèce, & je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître : nous ne ſommes, ni vous, ni moi, de ſa ſecte; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher; c'eſt à Céſar de gouverner la terre, mais c'eſt à Cicéron de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raiſon, grand-homme, Lucrèce eſt admirable dans ſes exordes, dans ſes deſcriptions, dans ſa morale, dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers,

Tantum relligio potuit ſuadere malorum.

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyſicien auſſi ridicule que tous les autres, il ſerait un homme divin. Ses tableaux de la ſuperſtition m'affectèrent ſur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte & de Syrie. Nos poulets ſacrés & nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de *la Divination*, ſont des choſes ſenſées en comparaiſon des horribles abſurdités dont je fus témoin. Perſonne ne les a plus en horreur que la reine Cléopâtre & ſa cour. C'eſt une

femme qui a autant d'efprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome ; elle eft bien digne de vous entendre. Mais toute fouveraine qu'elle eft en Egypte, toute philofophe qu'elle eft, elle ne peut guérir fa nation. Les prêtres l'affafsineraient ; le fot peuple prendrait leur parti, & crierait que les faints prêtres ont vengé Sérapis & les chats.

C'eft bien pis en Syrie ; il y a cinquante religions, & c'eft à qui furpaffera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : Craffus & Pompée ne les ont point affez châtiés. Vous ne les connaiffez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les efpèces. Mais chez eux ils font les plus infolens de tous les hommes, déteftés de tous leurs voifins, & les déteftant tous ; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou efclaves, affaffins & affaffinés tour-à-tour.

Les Perfes, les Scythes, font mille fois plus raifonnables ; les brachmanes, en comparaifon d'eux, font des dieux bienfaifans.

Je fais bien bon gré à Pompée d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérufalem qui était une citadelle affez forte ; & je fais encore plus de gré au dernier des Scipion d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait ofé prendre le nom d'Alexandre.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent prefque à la Paleftine ; vous avez été témoin des barbaries & des fuperftitions de ce peuple ; vous

l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour Flaccus. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons & les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre-humain.

Louez donc avec moi notre Lucrèce d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs son tombeau.

LETTRE TROISIÈME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, & je dis, malgré Lucrèce & Epicure, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il existe un Dieu. Bien des philosophes me siffleront, ils m'appelleront *esprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les supplie de me pardonner ma faiblesse.

Je suis du sentiment de Balbus dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les astres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec Platon (sans adopter ses autres principes) : Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports, & une fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde : juge donc que ce monde est arrangé par une intelligence suprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des

ſuppoſitions puériles; perſonne n'a jamais été aſſez abſurde pour nier que la ſphère d'Archimède, & celle de Poſſidonius, ſoient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne ſont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immenſe ſphère du monde, que Platon appelle avec tant de raiſon l'*ouvrage de l'éternel géomètre.* Comment donc oſer ſuppoſer que l'original eſt l'effet du haſard, quand on avoue que la copie eſt de la main d'un grand génie ?

Le haſard n'eſt rien ; il n'eſt point de haſard. Nous avons nommé ainſi l'effet que nous voyons d'une cauſe que nous ne voyons pas. Point d'effet ſans cauſe; point d'exiſtence ſans raiſon d'exiſter : c'eſt-là le premier principe de tous les vrais philoſophes.

Comment Epicure, & enſuite Lucrèce, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes ; & qu'enfin le même haſard a fait naître des animaux accomplis ?

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié eſt formée, & dont l'autre n'eſt encore que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés ; ces ſottiſes pouvaient être imaginées par des Grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux ; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, & non pas un philoſophe ; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient : Il faut que le blé pourrisse & germe dans la terre pour ressusciter, se former, & nous alimenter. Je leur dis : Misérables, servez-vous de vos yeux avant de vous servir de votre langue ; suivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il se relève, & avec quelle vertu incompréhensible il étend ses racines & ses enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enseigner les hommes, & vous ne savez pas seulement d'où vient le pain que vous mangez !

Mais qui a fait ces astres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes dans lesquels un art si merveilleux éclate ? il faut bien que ce soit un sublime artiste ; il faut bien que ce soit une intelligence prodigieusement au-dessus de la nôtre, puisqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; & cette intelligence, cette puissance, c'est ce que j'appelle Dieu.

Je m'arrête à ce mot. La foule & la suite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit voulume, puisque vous le permettez ; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous ressemblent, à des hommes sans impiété & sans superstition, dégagés des préjugés de l'école & de ceux du monde, qui aiment la vérité & non la dispute ; qui ne sont certains que de ce qui est démontré, & qui se défient encore de ce qui est le plus vraisemblable.

Ici suit le traité de Memmius.

I.

Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Epicure, Lucrèce & autres philoſophes.

Je ne dois admettre que ce qui m'eſt prouvé ; & il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une puiſſance intelligence (1).

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout ? y eſt-elle unie ? y eſt-elle identifiée ? en eſt-elle le principe ? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles ?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter ; pourrai-je au moins le ſoulever ?

Les arbres, les plantes tout ce qui jouit de la vie, & ſur-tout l'homme, la terre, la mer, le ſoleil, & tous les aſtres, m'ayant appris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire, un Dieu, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que Dieu, où il habite, s'il a des aſſociés ? J'ai contemplé le divin ouvrage, & je n'ai point vu l'ouvrier ; j'ai interrogé la nature, elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, & c'eſt comme ſi elle m'avait parlé ; je crois l'entendre. Elle me dit : Mon ſoleil fait éclorre & mûrir mes fruits ſur ce petit globe qu'il éclaire & qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumière réfléchie à la terre qui lui envoie la ſienne ;

(1) Il l'a prouvé dans ſa troiſième lettre.

tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des lois qui jamais ne ſe démentent; donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent abſolument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord enſemble; ou différentes, ou ſemblables. Si elles ſont différentes & contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, & m'a dit: Tu me demandes où eſt ce Dieu? il ne peut être que dans moi, car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il? dans les eſpaces imaginaires? il ne peut être une ſubſtance à part; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps, Dieu eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce Dieu, & impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier?

II.

Suite des probabilités de l'unité de Dieu.

Platon, Ariſtote, Cicéron, & moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire, nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes, il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millons de fois plus éclairés

& plus puiſſans que nous ; comme il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or, & des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement ; mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas ; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux ; mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan : & ce deſſein, ce plan ne pouvait être conçu & exécuté ſans une intelligence puiſſante ; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, & rejeter tous ces prétendus dieux, habitans des planètes & de l'Olympe, & tous ces prétendus fils de Dieu, les Bacchus, les Hercule, les Perſée, les Romulus, &c. &c. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un Dieu ſe joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, & en ont eu de la race ; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons-nous à ce point, juſqu'à ce que nous puiſſions faire encore quelques pas dans ce vaſte abyme.

III.

Contre les Athées.

Il était bien hardi ce Straton qui, accordant l'intelligence aux opérations de ſon chien de chaſſe, la niait aux œuvres merveilleuſes de toute la nature. Il avait le pouvoir de penſer, & il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui penſât.

Il disait que la nature seule, par ses combinaisons, produit des animaux pensans. Je l'arrête là, & je lui demande quelle preuve il en a ? il me répond que c'est son systême, son hypothèse, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis: Je ne veux point d'hypothèse, je veux des preuves. Quand Possidonius me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, & qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonstration.

Je ne sais pas si, dans la suite des temps, il se trouvera quelqu'un d'assez fou pour assurer que la matière, sans penser, produit d'elle-même des milliards d'êtres qui pensent. Je lui soutiendrai que suivant ce beau systême, la matière pourrait produire un Dieu sage, puissant, & bon.

Car si la matière seule a produit Archimède & vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui serait incomparablement au-dessus d'Archimède & de vous par le génie, au-dessus de tous les hommes ensemble par la force & par la puissance, qui disposerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argille souple à ses volontés; en un mot, un Dieu ? Je n'y vois aucune difficulté : cette folie suit évidemment de son systême.

IV.

Suite de la réfutation de l'Athéïsme.

D'AUTRES, comme Architas, supputent que l'univers est le produit des nombres. Oh ! que les

chances ont de pouvoir! Un coup de dés doit nécessairement amener rafle de mondes; car le seul mouvement de trois dès dans un cornet vous amenera rafle de six, le point de Vénus, très-aisément en un quart d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité, doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons; donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse Architas jouer un jeu aussi désavantageux; & puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le prêteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant de lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment, à chaque instant, le mouvement de son cornet qui roule toujours, ne détruit pas ce monde si ancien, & n'en forme pas un nouveau (1)?

---

(1) Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite; & il s'agit de savoir si, entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence des lois nécessaires. On croit inutile d'avertir

Vous riez de toutes ces folie, ſage Cicéron, & vous en riez avec indulgence. Vous laiſſez tous ces enfans ſouffler en l'air ſur leurs bouteilles de ſavon; leurs vains amuſemens ne ſeront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de Céſar & de Pompée a fait plus de mal à la terre, que n'en pourraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

V.

Raiſon des Athées.

QUELLE eſt la raiſon qui fait tant d'athées? c'eſt la contemplation de nos malheurs & de nos crimes. Lucrèce était plus excuſable que perſonne; il n'a vu autour de lui & n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que Céſar ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. Céſar lui-même dans tout le cours de ſa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient

---

que, par premier coup de dés, on entend la combinaiſon qui exiſte à un inſtant donné, & par laquelle les deux ſuites infinies de combinaiſons dans le paſſé & dans l'avenir, ſont également déterminées.

les filles des citoyens après avoir abusé d'elles. De vieilles sorcières sanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, & qui, n'ayant pas de maison, allaient piller ceux qui en avaient. Arioviste était à la tête de ces sauvages, & leurs magiciennes avaient un pouvoir absolu sur Arioviste. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient sacrifier à leurs dieux Procilius & Titius, deux ambassadeurs envoyés par César à ce perfide Arioviste, lorsque nous arrivâmes & que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, & en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans & des esclaves, des dévastations, des conspirations & des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous: assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre d'un pole à l'autre est un champ de carnage, & la nature sanglante est assise entre la naissance & la mort.

Quelques poètes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange consolation! étrange chimère! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, & les trois parques, & les trois furies sont des agneaux en comparaison de nos Sylla & de nos Marius.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque

épouvantable de misères & de forfaits? on suppose un Dieu puissant, sage, juste & bon; & nous voyons de tous côtés folie, injustice & méchanceté. On aime mieux alors nier Dieu que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme, le reste est dispute d'école.

V I.

Réponses aux plaintes des Athées.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins & des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un Dieu consolateur & qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent; je gémis avec eux, & j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez & qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation, & quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un Dieu; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? Je le crois très-sage; son soleil & ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste & très-bon; car d'où lui viendraient l'injustice & la malice? Il y a du bon, donc Dieu l'est; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui.

Comment

Comment enfin dois-je envisager Dieu ? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans.

VII.

Si Dieu est infini, & s'il a pu empêcher le mal.

QUELQUES philosophes me crient : Dieu est éternel, infini, tout-puissant ; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable...

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, & s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, & non pas notre Dieu.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité ; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle, l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie ? La nature est-elle infinie ? Qu'est-ce que l'infini actuel ? Nous ne connaissons que des bornes ; il est vraisemblable que la nature a les siennes ; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas ? pourquoi ce Dieu, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle ? Sa puissance est très-grande : mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire ? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper, est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique & moral ? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, & l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en faisant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siècles, ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs?

Hélas! faibles & malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi; vos maux sont réels; & je ne vous console que par des peut-être.

VIII.

Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.

Rien ne se fait de Rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de Dieu. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand Demiourgos qui a tout fait avec quatre faibles élémens!

Nous venons de voir que, si la matière existait, Dieu existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante? quand l'a-t-il arrangée?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi! Dieu est nécessairement actif, & il aurait passé une éternité sans agir! Il est le grand être nécessaire: comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand être inutile?

Le chaos est une imagination poétique; ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans Dieu. Dans le premier cas, tout se serait donné de lui-même, & sans dessein, le mouvement, l'ordre, & la vie, ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, Dieu aura tout fait, mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte & la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer Dieu au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. Dieu, en formant le soleil lumineux, ne pouvait lui ôter ses taches. Dieu, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices, ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher Cicéron, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX.

Des deux Principes, & de quelques autres Fables.

Les Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelque neuf mille ans, que Dieu, qu'ils appellent *Oromase* ou *Orosmad*, s'était complu à former un être puissant & méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui servir d'antagoniste; & que le bon Oromase, qui nous protège, combat sans cesse Arimane le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perses, & c'est, dit on, le plus grand nombre, croient le tyran Arimane aussi ancien que le bon prince Orosmad. Ils disent qu'il casse les œufs que le favorable Orosmad pond sans cesse, & qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière; les maladies, quand l'autre donne la santé; qu'il fait toujours marcher la mort à la suite de la vie. Il me semble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un distribue des poisons, & l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raison dans cette fable. Pour moi, je n'y apperçois que du ridicule; je n'aime point à voir Dieu, qui est la raison même, toujours occupé, comme un gladiateur, à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, Birma ou Brama,

la puiſſance & la gloire; Vitſnou ou Bitſnou, la tendreſſe & la bienfaiſance; Sub ou Sib, la terreur & la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abîme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; & ils apportèrent le mal ſur la terre : ce qui obligea Dieu, ou les trois dieux, de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment Dieu avait-il créé des êtres qui devaient ſe révolter contre lui? comment Dieu aurait-il donné une ſeconde loi dans ſon Veidam? ſa première était donc mauvaiſe?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations Aſiatiques; & enfin il a ſervi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur Oſiris & leur Typhon.

Le Jupiter d'Homère, avec ſes deux tonneaux, me fait lever les épaules. Je n'aime point Jupiter, cabaretier, donnant, comme tous les autres cabaretiers, plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes, inventés pour juſtifier ou pour accuſer la Providence, ou pour s'amuſer d'elle, eſt la boîte de Pandore. Ainſi, on n'a jamais débité que des fables comiques ſur la plus triſte des vérités.

X.

Si le mal est nécessaire.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que Cicéron cherche encore en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque Cicéron ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit ; comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à-peu-près le même effet. Deux amans jouissans goûtent le bonheur dans tout leur être ; cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser ? sinon que cela fut nécessaire de tout temps.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée, que je vois être la base de tous les systêmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, & qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les évènemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part ; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme ? ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, & me jetèrent nécessairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y

opposer ? me suis-je donné quelque chose ? toutes mes idées ne sont-elles pas entrées successivement dans ma tête, sans que j'en aie appelé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, sans quoi ma volonté n'aurait point eu de cause ? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la suite nécessaire de toutes ces prémisses nécessaires ? n'en est-il pas ainsi dans toute la nature ?

Ou ce qui existe est nécessaire, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, il est démontré inutile. L'univers en ce cas serait inutile ; donc il existe d'une nécessité absolue. Dieu, son moteur, son fabricateur, son ame, serait inutile ; donc Dieu existe d'une nécessité absolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis sortir de ce cercle dans lequel je me sens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immense dont tout est chaînon ; elle embrasse, elle serre aujourd'hui la nature ; elle l'embrassait hier ; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choses. Ou rien n'existe, ou tout est éternel.

Je me sens irrésistiblement déterminé à croire le mal nécessaire, puisqu'il est. Je n'apperçois d'autre raison de son existence que cette existence même.

O Cicéron ! détrompez-moi, si je suis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, sans presque vous en appercevoir ! tant la vérité a de force, tant la destinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez.

X I.

Confirmation des preuves de la néceſſité des choſes.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans un flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent, que les vérités mathématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant ; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille ; que la lune paſſe par un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ſerait très-longue : il eſt donc, encore une fois, très-vraiſemblable que Dieu n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante & bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée, & c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence bonne. Oh ! ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la calomnie juſqu'au parricide ! quoi ! un agneau, une colombe, une tourterelle, un roſſignol, ne me nuiront jamais ; & Dieu me nuirait toujours ! il ouvrirait des abîmes ſous mes pas, ou il engloutirait la ville où je ſuis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la ſouffrance, & cela ſans motif, ſans raiſon, ſans qu'il en réſulte le moindre bien ! non,

mon Dieu, non, Être ſuprême, mais bienfaiſant, je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à Dieu ſa liberté. Que ſa puiſſance ſuprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'eſt exercer ſa liberté pleinement. Dieu a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il eſt beau qu'un Dieu ne puiſſe faire le mal.

XII.

Réponſe à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, & qu'on l'incorpore avec la nature.

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à Dieu ſa ſimplicité, que je le ſuppoſe étendu, que je ne le diſtingue pas aſſez de la nature; que je ſuis plutôt les dogmes de Straton, que ceux des autres philoſophes.

Mon cher Cicéron, ni eux, ni vous, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que Dieu. Bornons-nous à ſavoir qu'il en exiſte un. Il n'eſt donné à l'homme de connaître ni de quoi les aſtres ſont formés, ni comment eſt fait le maître des aſtres.

Que Dieu ſoit appelé *être ſimple*, j'y conſens de tout mon cœur; ſimple ou étendu, je l'adorerai également: mais je ne comprends pas ce que c'eſt qu'un être ſimple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, diſent qu'un point géométrique eſt un être ſimple. Mais un point géométrique eſt une

ſuppoſition, une abſtraction de l'eſprit, une chimère. Dieu ne peut être un point géométrique; je vois en lui avec Platon l'éternel géomètre.

Pourquoi Dieu ne ſerait-il pas étendu, lui qui eſt dans toute la nature ? en quoi l'étendue répugne-t-elle à ſon eſſence ?

Si le grand être intelligent & néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas ? & s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu ?

Un être dont je pourrais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible; c'eſt un mot vide de ſens, qui ne rend Dieu ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, une preuve de la ſimplicité du grand être; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, & qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand être ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'Être ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſsât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles; je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, & ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de Dieu.

J'AI conclu déjà que, puisqu'une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue ? pourrai-je jamais savoir ce qui sent & ce qui pense en moi ? est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps ? nul homme n'a encore osé le dire. Platon lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps ! un être intangible qui touche tous mes organes, dans lesquels est la sensation ! un être simple & qui augmente avec l'âge ! un être incorruptible & qui dépérit par degrés ! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhensibles ! quoi, je ne puis rien connaître que par mes sens, & j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à mes sens ! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent : auront-ils tous une ame comme moi ? nouveau sujet, nouvelle raison, d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel & dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la dédaigneuse & sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes, sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leurs pensées, sur

tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents perſonnes qui s'en ſoient réellement occupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe ? & après avoir ainſi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtême.

Je ſuis près de me mettre en colère, quand je vois Lucrèce affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (1); & que l'autre partie de l'ame, qui fait la ſenſation, eſt répandue dans le reſte du corps : de tous les autres ſyſtêmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers Dieu ? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître ? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel & moi eſt un ſi vaſte & ſi profond abîme.

---

(1) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus,*
Idque ſitum mediâ regione in corporis hæret.

XIV.

Courte revue des systêmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.

Si pourtant il est permis à un aveugle de chercher son chemin à tâtons, souffrez, Cicéron, que je fasse encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant sur vous. Donnons-nous d'abord le plaisir de jeter un coup-d'œil sur tous les systêmes.

Je suis corps, & il n'y a point d'esprits.

Je suis esprit, & il n'y a point de corps.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle.

Je suis une ame spirituelle qui possède mon corps.

Mon ame est le résultat de mes cinq sens.

Mon ame est un sixième sens.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser & de sentir.

Mon ame est une portion de l'ame universelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces songes, voici ce que me dit la voix de ma faible raison, qui me parle sans que je sache d'où vient cette voix.

Je suis corps, il n'y a point d'esprits. Cela me paraît bien grossier. J'ai bien de la peine de penser fermement que votre oraison *pro lege Manilia* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atômes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon

général, & qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général & les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis n'est ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

« Il n'y a que des esprits & point de corps ». Cela est bien délié & bien fin; la matière ne serait qu'un phénomène! il suffit de manger & de boire, & de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt, pour croire à la matière.

« Je possède dans mon corps une ame spirituelle ». Qui, moi, je serais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi étendu je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, dont on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée? il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent malgré moi, pendant ma veille & pendant mon sommeil? c'est un plaisant maître de ses idées, qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

« Une ame spirituelle possède mon corps ». Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de son sang, de

rectifier tous ses mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle possède un animal bien indocile.

« Mon ame est le résultat de tous mes sens ». C'est une affaire difficile à concevoir, & par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse, semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'Archimède ; & je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant serait dans moi la conséquence de cinq autres principes. J'y rêve, & je n'y entends rien du tout.

Je puis penser sans nez : je puis penser sans goût, sans jouir de la vue, & même ayant perdu le sentiment du tact. Ma pensée n'est donc pas le résultat des choses qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées, si je n'avais jamais aucun de mes cinq sens ; mais on ne me persuadera pas que ma faculté de penser soit l'effet de cinq puissances réunies, quand je pense encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

« L'ame est un sixième sens ». Ce système a d'abord quelque chose d'éblouissant. Mais que veulent dire ces paroles ? prétend-on que le nez est un être flairant par lui-même ? mais les philosophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, & qu'elle est dans les cinq sens. En ce cas, elle serait aussi dans ce sixième sens, s'il y en avait un ; & cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame*

est un sens? on ne peut rien entendre par ces mots; sinon l'ame est une faculté de sentir & de penser; & c'est ce que nous examinerons.

« Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser & de sentir ». Cela revient à-peu-près à cette idée que l'ame est un sixième sens: mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

« Inconnue », j'en conviens; mais substance, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir & de penser; comme celle de la matière est l'étendue & la solidité. Alors l'ame sentirait toujours & penserait toujours, comme la matière est toujours solide & étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule, pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment & des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

« Mon ame est une portion de l'ame universelle ». Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, & une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante divinité qui naît entre la vessie & le rectum, qui passe neuf mois dans un néant absolu, qui vient au monde sans rien connaître, sans rien faire, qui demeure

plusieurs

plusieurs mois dans cet état, qui souvent n'en sort que pour s'évanouir à jamais, & qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences possibles.

Je ne me sens point du tout assez insolent pour me croire une partie de la divinité. Alexandre se fit dieu; César se fera dieu s'il veut, à la bonne heure; Antoine & Nicomède seront ses grands-prêtres; Cléopâtre sera sa grande-prêtresse. Je ne prétends point à un tel honneur.

«Il n'y a point d'ame». Ce système, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple. Une tulipe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, sont produites par une mécanique incompréhensible, & n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'est point une ame, un être pensant. Les insectes qui ont la vie ne nous paraissent point doués de cet être pensant qu'on appelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un instinct qu'on ne comprend point, & nous leur refusons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, & l'homme sera sans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des sensations, des idées, des volontés, &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces sensations, ces idées, ces volontés, dans un corps organisé? elles viendront de ses organes; elles seront dues à l'intelligence suprême qui anime toute la nature: cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organisés des facultés qu'on aura nommées ame;

& nous aurons la puiſſance de penſer ſans être ame ; comme nous avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyions mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtême n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre ? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de Dieu. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtême ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, & défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

X V.

Examen ſi ce qu'on appelle ame n'eſt pas une faculté qu'on a priſe pour une ſubſtance.

J'AI le don de la parole & de l'intonation, de ſorte que j'articule & que je chante ; mais je n'ai point d'être en moi qui ſoit articulation & chant. N'eſt-il pas bien probable qu'ayant des ſenſations & des penſées, je n'ai point en moi un être caché qui ſoit à la fois ſenſation & penſée, ou penſée ſentante nommée ame ?

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains ; nous penſons, nous voulons par la tête. Je ſuis entièrement ici pour Epicure & pour Lucrèce, & je regarde ſon troiſième livre comme le chef-d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de

ſenſation ; à quoi bon chercher une autre ſubſtance dans mon corps, laquelle ſente pour lui ? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſuffit pas pour avoir des ſenſations & des idées. Ce caillou eſt étendu, il ne ſent, ni ne penſe. Non, mais cet autre morceau de matière organiſée poſsède la ſenſation & le don de penſer. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les ſentimens, les idées, la mémoire, le raiſonnement, ſe logent dans ce morceau de matière organiſée ; mais je le vois, & j'en ſuis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce ſentiment, ces idées, cette mémoire, ce raiſonnement, ſe formeraient dans un être inétendu, dans un être ſimple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres ſimples ; perſonne n'en a vu ; il eſt impoſſible de s'en former la plus légère idée ; ils ne ſont point néceſſaires ; ce ſont les fruits d'une imagination exaltée. Il eſt donc encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je ſuis corps, & cet arrangement de mon corps, cette puiſſance de me mouvoir & de mouvoir d'autres corps, cette puiſſance de ſentir & de raiſonner, je les tiens donc de la puiſſance intelligente & néceſſaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de Lucrèce. C'eſt à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être inviſible, incompréhenſible, qui naît & meurt avec nous, ou de

croire que nous avons ſeulement des facultés données par le grand être néceſſaire (1)?

(1) Dans cet ouvrage & dans les deux précédens, M. de Voltaire ſemble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me ſemble que l'idée de l'exiſtence n'eſt réellement pour nous que celle de permanence; que le *moi* eſt la ſeule choſe dont la permanence nous ſoit prouvée, par notre ſentiment même & d'une manière évidente; que la permanence de tout autre être, & ſon exiſtence par conſéquent, ne l'eſt qu'en vertu d'une ſorte d'analogie & avec une probabilité plus ou moins grande : il en eſt de même de ma propre exiſtence pour les inſtans de ſa durée dont je n'ai pas actuellement la conſcience; & c'eſt-là, ſans doute, ce que Locke a voulu dire dans ſon chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, *page* 122. *Mon ame* ou *moi* ſont donc la même choſe. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'eſt une expreſſion vide de ſens; mais *je ſuis une ame*, c'eſt-à-dire, un être ſentant, penſant, &c.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, conſidérée comme ſubſtance, qui ſoit identique avec moi. Je dis comme ſubſtance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que, ſi je ſuis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être changée contre une autre ſucceſſivement, qu'il peut en réſulter pour moi un autre ordre d'idées & de ſenſations, ſans que l'identité du ſentiment du *moi* en ſoit détruite.

Le *moi* ſubſiſte dans les animaux comme dans l'homme, & pour chacun l'exiſtence, la permanence, de ſon *moi*, eſt la ſeule vérité de fait ſur laquelle il puiſſe avoir de la certitude.

XVI.

Des facultés des animaux.

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, & le communiquent. Ils ont des sens & des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, & nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, & quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche ? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie ? Et si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe & de l'éléphant ; nous en dirons autant de l'homme, & nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe, que l'homme le plus

groſſier eſt au-deſſus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On acheterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles; mais quand même cela ſerait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand être, & rien de plus.

XVII.

De l'Immortalité.

Que le grand être veuille perſévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puiſſe attacher la faculté de penſer à quelque partie de nous-mêmes qui ſubſiſtera encore, à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer, ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'eſt à celui qui affirme une choſe ſi étrange à la prouver clairement; & comme juſqu'ici perſonne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne ſommes plus que cendre, de quoi nous ſervirait-il qu'un atome de cette cendre paſsât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant ſa vie? cette perſonne nouvelle ne ſera pas plus ma perſonne, cet étranger ne ſera pas plus moi que je ne ſerai ce chou & ce melon qui ſe feront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fuſſe véritablement immortel, il faudrait que je conſervaſſe mes organes, ma mémoire,

toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII.

De la Métempsycose.

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que Pythagore a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison: mais si un charbonnier me dit qu'il a été Cyrus & Hercule, cela m'étonne, & je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.

Toutes les sectes sont différentes, mais la morale est par-tout la même; c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec Cotta & Balbus. Le sentiment de la vertu a été mis par la

nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poisons dont il devait être dévoré. Vous savez que César eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix secrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si César, Catilina, Marius, Sylla, Cinna, ont repoussé cette voix, Caton, Atticus, Marcellus, Cotta, Balbus, & vous, vous lui avez été dociles.

La connaissance de la vertu restera toujours sur la terre, soit pour nous consoler quand nous l'embrasserons, soit pour nous accuser quand nous violerons ses lois.

Je vous ai dit souvent, à Cotta & à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de Zoroastre : « Dans le doute » si une action est juste ou injuste, abstiens-toi ».

Voilà la règle de tous les gens de bien; voilà le principe de toute la morale. Ce principe est l'ame de votre excellent livre des Offices. On n'écrira jamais rien de plus sage, de plus vrai, de plus utile. Désormais ceux qui auront l'ambition d'instruire les hommes, & de leur donner des préceptes, seront des charlatans s'ils veulent s'élever au-dessus de vous, ou seront tous vos imitateurs.

XX.

Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enseignés avec tant d'éloquence, grand Cicéron, sont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie, & des nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont consacré des crocodiles, des boucs, & des chats, & ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition & à leur avarice; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions: les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs & de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier Iphigénie pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; & c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs & deux Gaulois, pour expier le crime prétendu d'une vestale: malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces; les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, par-tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand Demiourgos (si pourtant on peut éviter sa destinée), prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux, que les poètes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux, sans y joindre encore cette peste nouvelle.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE,

Par l'abbé DE TILLADET.

TOUT EN DIEU.

In Deo vivimus, movemur, & sumus.
Tout se meut, tout respire, & tout existe en Dieu.

ARATUS, cité & approuvé par S. Paul, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même chose dans Lucain :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Mallebranche est le commentateur d'Aratus, de S. Paul & de Caton. Il a réussi, en montrant les erreurs des sens & de l'imagination ; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *tout est en Dieu*, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons, avec Mallebranche, que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner ; car, comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc l'être éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, &c. ? C'est moi appercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement* ; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommée *mémoire*, *imagination*, *jugement*; mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Être éternel & formateur produit-il tous ces modes dans des corps organiſés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment, dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre? non, ſans doute; mais le grain eſt doué de la faculté de végéter, & le cerf, de celle de courir.

Qu'eſt-ce que la végétation? c'eſt du mouvement dans la matière. Quelle eſt cette faculté de courir? c'eſt l'arrangement des muſcles qui, attachés à des os, conduiſent en avant d'autres os attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroiſſement, le dépériſſement des animaux, ſont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliqués.

Les ſenſations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles?

Mécanique

Mécanique des sens.

Vous expliquez par ces lois comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi, par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

Dieu a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal; donc Dieu a fait dépendre de la mécanique les sensations qui causent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est un hélice à tours anfractueux, qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air pressé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon*; il va frapper le tambour légèrement appuyé sur le marteau, l'enclume & l'étrier, qui jouent légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, & de bien d'autres encore, porte les sons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la musique sans les confondre; il y introduit les mots qui sont les courriers des pensées, dont il reste quelquefois un souvenir qui dure autant que la vie.

Une industrie non moins merveilleuse lance dans vos yeux, sans les blesser, les traits de lumière réfléchis des objets; traits si déliés & si fins, qu'il semble qu'il n'y ait rien entre eux & le néant; traits si rapides

qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vîteſſe. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des inſtrumens qui produiſent évidemment des effets déterminés & très-différens, en agiſſant ſur le principe des nerfs, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'entendre par l'organe de la vue, & de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin ces inſtrumens merveilleux, aura-t il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'air & les oreilles, pour qu'il ait encore beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes: la longueur du procédé eſt une impuiſſance; la multiplicité des ſecours eſt une faibleſſe.

Voilà tout préparé pour la vue & pour l'ouïe; tout l'eſt pour les autres ſens avec un art auſſi induſtrieux. Dieu ſera-t-il un ſi mauvais artiſan que l'animal formé par lui pour voir & pour entendre, ne puiſſe cependant ni entendre, ni voir, ſi on ne met dans lui un troiſième perſonnage interne qui faſſe ſeul ces fonctions? Dieu ne peut-il nous donner tout d'un coup les ſenſations, après nous avoir donné les inſtrumens admirables de la ſenſation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux; perſonne n'eſt aſſez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agiſſe pour eux.

La foule innombrable des animaux, jouit de ses sens par des lois universelles ; ces lois sont communes à eux & à nous. Je rencontre un ours dans une forêt ; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement ; il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens ; il a l'instinct de me manger, comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela ; mais pour vous, c'est autre chose : ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre ; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir, ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre ?

Mécanique de nos idées.

CERTES si les organes donnés par la Providence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas ? & qu'outre l'artisan éternel & nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas ? On avoue que nous faisons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras & nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un

tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à-peu-près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux & chez nous que les nerfs de la troisième paire, & quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissans aux desirs de l'animal; tous les autres muscles qui servent aux sens, & qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, &c., & qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds & à des mains, & qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie, & au pancréas? & ce petit être n'existe ni dans l'éléphant ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, & qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit: Il n'y a nul rapport entre les corps & une idée, nul entre les corps & une sensation; ce sont choses essentiellement différentes; donc, ce serait en vain que Dieu aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, &

aux particules élaſtiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir & entendre, ſi Dieu n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être ſimple; il eſt pur, intangible; il eſt en un lieu ſans occuper d'eſpace; il ne peut être touché, & il reçoit des impreſſions, il n'a rien abſolument de la matière, & il eſt continuellement affecté par la matière.

Enſuite on a dit: ce petit perſonnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune ſenſation, aucune idée par les objets même. Dieu a donc rompu cette barrière qui le ſépare de la matière, & a voulu qu'il eût des ſenſations & des idées à l'occaſion de la matière. Dieu a voulu qu'il vît quand notre rétine ſerait peinte, & qu'il entendît quand notre tympan ſerait frappé. Il eſt vrai que tous les animaux reçoivent leurs ſenſations ſans les ſecours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme: cela eſt plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ſes idées & ſes ſenſations autrement qu'eux.

Si cela eſt, Meſſieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet, ne peut par ſa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets & lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient abſolument inutiles.

Dès que ce petit perſonnage n'a aucune connexion,

aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. Dieu n'avait qu'à dire: Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger, qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain & trompeur.

Dieu fait tout.

Il est sûr que nous ne pouvons nous donner aucune sensation; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe proposent un prix pour celui qui imaginera un nouveau sens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, soit qu'il y ait un être invisible & intangible dans notre cervelet, soit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que, dans tous les systêmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main, Mallebranche, malgré toutes ses erreurs, a donc raison de dire philosophiquement que nous sommes dans Dieu, & que nous voyons tout dans Dieu, comme S. Paul

le dit dans le langage de la théologie, & Aratus & Caton, dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en Dieu ?*

Ou ce font des paroles vides de fens, ou elles fignifient que Dieu nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée? Ce n'eft pas nous qui la créons quand nous la recevons; donc c'eft Dieu qui la crée; de même que ce n'eft pas nous qui créons le mouvement, c'eft Dieu qui le fait. Tout eft donc une action de Dieu fur les créatures.

Comment tout eft-il action de Dieu ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerfel, éternel & agiffant; il ne peut en exifter deux, car ils feraient femblables ou différens. S'ils font différens, ils fe détruifent l'un l'autre; s'ils font femblables, c'eft comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deffein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un feul principe; ce principe doit agir fur tout être, ou il n'eft plus principe univerfel.

S'il agit fur tout être, il agit fur tous les modes de tout être : il n'y a donc pas un feul mouvement, un feul mode, une feule idée, qui ne foit l'effet immédiat d'une caufe univerfelle toujours préfente.

Cette caufe univerfelle a produit le foleil & les aftres immédiatement. Il ferait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du foleil & des aftres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'être éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité entière; qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi-bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement, & il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien; ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à Dieu tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

Dieu étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui & par lui.

Dieu inséparable de toute la nature.

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés & des actions

particulières. Nous faiſons toujours Dieu à notre image. Tantôt nous le repréſentons comme un deſpote dans ſon palais, ordonnant à des domeſtiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de ſa machine. Mais un homme qui fait uſage de ſa raiſon, peut-il concevoir Dieu autrement que comme principe toujours agiſſant? S'il a été principe une fois, il l'eſt donc à tout moment, car il ne peut changer de nature. La comparaiſon du ſoleil & de ſa lumière avec Dieu & ſes productions, eſt ſans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible & fautive, d'une cauſe toujours ſubſiſtante, & de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de Dieu que comme un perroquet, ou comme un imbécille, ſi je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe, agiſſante, préſente à tous ſes effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à Spinoſa. On lui dit qu'il faiſait un Dieu intelligent & brute, eſprit & citrouille, loup & agneau, volant & volé, maſſacrant & maſſacré; que ſon Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point Dieu l'univerſalité des choſes; nous diſons que l'univerſalité des choſes émane de lui. Et pour nous ſervir encore de l'indigne comparaiſon du ſoleil & de ſes rayons, nous diſons qu'un trait de lumière lancé du globe du ſoleil, & abſorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce cloaque n'empêche pas que le ſoleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon eſt tiré de la ſubſtance même du ſoleil, qu'il en eſt une émanation, & que, ſi les productions de Dieu ſont des émanations de lui-même, elles ſont des parties de lui-même. Ainſi, nous retomberions dans la crainte de donner une fauſſe idée de Dieu, de le compoſer de parties, & même de parties déſunies, de parties qui ſe combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaiſon eſt très-imparfaite, & qu'elle ne ſert qu'à former une faible image d'une choſe qui ne peut être repréſentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne ſe mêle point avec elle, & qu'elle y conſerve ſon eſſence inviſible: mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut repréſenter Dieu. La lumière émane du ſoleil, & tout émane de Dieu. Nous ne ſavons pas comment: mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir Dieu que comme l'être néceſſaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un deſpote qui a des huiſſiers dans ſon anti-chambre.

Nous croyons que toutes les images ſous leſquelles on a repréſenté ce principe univerſel, néceſſairement exiſtant par lui-même, néceſſairement agiſſant dans l'étendue immenſe, ſont encore plus erronées que la comparaiſon tirée du ſoleil & de ſes rayons. On l'a peint aſſis ſur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs & des tonnerres, parlant aux élémens, ſoulevant les mers: tout cela n'eſt que l'expreſſion de notre petiteſſe. Il eſt au fond très-ridicule

de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs & nos tonnerres qui sont vus & entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques, perdus dans le grand tout, & c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est Dieu dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre systême planétaire aux autres systêmes planétaires, qui sont plus éloignés mille & mille fois de nous, que notre globe ne l'est de Saturne. Les mêmes lois éternelles régissent tous les astres; car si les forces centripètes & centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voisin, & ainsi dans tous les univers. La lumière de notre soleil & de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raison directe du quarré de la distance.

Puisque la lumière des étoiles, qui sont autant de soleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre soleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné. Puisque ces traits, ces rayons de notre soleil se réfractent, il est incontestable que les rayons des autres soleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent précisément de la même façon, s'ils y rencontrent les mêmes milieux (1).

---

(1) Cette conjecture de M. de Voltaire, que la lumière

Puisque cette réfraction est nécessaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'est pas vraisemblable que ce bel usage de la lumière soit perdu pour les autres globes. Puisque l'instrument y est, l'usage de l'instrument doit y être aussi. Partons toujours de ces deux principes, que rien n'est inutile, & que les grandes lois de la nature sont par-tout les mêmes; donc ces soleils innombrables, allumés dans l'espace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme sur notre petit globe; donc des animaux en jouissent.

La lumière est de tous les êtres ou de tous les modes du grand être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle est de la représenter.

En effet, après avoir vu les ressorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne savons pas si les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages, de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaran, sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente par-tout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est

---

des étoiles est de la même nature que celle du soleil, a été rigoureusement vérifiée par les expériences de M. l'abbé Rochon, qui est parvenu à la décomposer.

la lumière qui, d'un coin de cette petite ſphère ſur laquelle l'homme rampe, entretient une correſpondance continuelle entre tous ces univers & nous. Saturne nous voit, & nous voyons Saturne. Sirius, apperçu par nos yeux, découvre notre ſoleil, quoiqu'il y ait entre l'un & l'autre une diſtance qu'un boulet de canon, qui parcourt ſix cents toiſes par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliars d'années.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, & des propriétés ſupérieures; & ſi quelque choſe peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de Dieu, c'eſt la lumière; elle eſt par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

RÉSULTAT.

Il réſulte, ce me ſemble, de toutes ces idées, qu'il y a un Être ſuprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres & toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout eſt émanation de cet Etre ſuprême; la vérité, la vertu, en ſont donc auſſi des émanations.

Qu'eſt-ce que la vérité émanée de Être ſuprême? La vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ſignifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe vraie? une choſe exiſtante ou qui a exiſté, & rapportée comme telle. Or, quand je cite cette choſe, je dis vrai: mon

intelligence agit conformément à l'intelligence suprême.

Qu'est-ce que la vertu? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes semblables. Cette volonté est de Dieu, elle est conforme alors à son principe.

Mais le mal physique & le mal moral viennent donc aussi de ce grand Être, de cette cause universelle de tout effet?

Pour le mal physique, il n'y a pas un seul système, pas une seule religion qui n'en fasse Dieu auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cause, cela est parfaitement égal. Il n'y a que l'absurdité du manichéisme qui sauve Dieu de l'imputation du mal; mais une absurdité ne prouve rien. La cause universelle produit les poisons comme les alimens, la douleur comme le plaisir. On ne peut en douter.

Il était donc nécessaire qu'il y eût du mal? Oui, puisqu'il y en a. Tout ce qui existe est nécessaire: car quelle raison y aurait-il de son existence?

Mais le mal moral, les crimes? Néron, Alexandre VI! Hé bien, la terre est couverte de crimes comme elle l'est d'aconit, de ciguë, d'arsenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cause universelle? cette existence d'un principe dont tout émane est démontrée, je suis fâché des conséquences. Tout le monde dit: Comment sous un Dieu bon y a-t-il tant de souffrances? Et là-dessus chacun bâtit un roman métaphysique; mais aucun de ces romans ne peut nous

éclairer sur l'origine des maux, & aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'Être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, & la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand être.

On peut dire hardiment, & sans blasphème, qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi-bien que lui; par exemple, que trois est la moitié de six, & même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux, &c. L'être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, & l'etre infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises, elle se fait des préjugés

ou utiles ou funeſtes; nous n'allons guère au-delà. Le grand être eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons-nous encore de la comparaiſon du ſoleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand vous réuniſſez ceux qu'il a dardés ſur le diſque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous ſommes auſſi néceſſairement bornés que le grand être eſt néceſſairement immenſe.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du ſoleil des eſprits. Mais ſachant combien ce rayon eſt peu de choſe, je ſoumets incontinent cette faible lueur aux clartés ſupérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

Ce n'eſt pas entre la Ruſſie & la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti; car ces deux États feront la paix tôt ou tard, ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction, car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appelés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes & tant d'autres *iſtes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux, parce qu'il n'y en aura pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon compte, & qui conſente à perdre une obole pour le ſalut de mon ame ou de la ſienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France & les nouveaux, parce que, dans peu d'années, il n'en ſera plus queſtion :

Ni entre les anciens & les modernes, parce que ce procès eſt interminable :

Ni entre les janſéniſtes & les moliniſtes, parce qu'ils ne ſont plus, & que voilà, Dieu merci, cinq ou ſix mille volumes devenus auſſi inutiles que les œuvres de S. Ephrem :

Ni entre les opéra bouffons français & les italiens, parce que c'eſt une affaire de fantaiſie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de ſavoir s'il y a un Dieu ; & c'eſt ce que je vais examiner très-ſérieuſement & de très-bonne foi, car cela m'intéreſſe, & vous auſſi.

I.

Du principe d'action.

Tout eſt en mouvement, tout agit, & tout réagit dans la nature.

Notre ſoleil tourne ſur lui-même avec une rapidité qui nous étonne ; & les autres ſoleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille, que le vent emporte, tend, par ſa nature, vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, & le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois ſon flux & ſon reflux éternels. C'eſt par ces mêmes lois que des vapeurs, qui forment notre atmoſphère, s'échappent continuellement de la terre,

& retombent en rosée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerres.

Tout est action, la mort même est agissante. Les cadavres se décomposent, se métamorphosent en végétaux, nourrissent les vivans qui, à leur tour, en nourrissent d'autres. Quel est le principe de cette action universelle?

Il faut que le principe soit unique. Une uniformité constante dans les lois qui dirigent la marche des corps célestes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque espèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un seul moteur. S'il y en avait deux, ils seraient ou divers, ou contraires, ou semblables. Si divers, rien ne se correspondrait; si contraires, tout se détruirait; si semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'un; c'est un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exister qu'un seul principe, un seul moteur, dès que je fais attention aux lois constantes & uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, & les fait tendre les uns vers les autres en raison directe, non de leurs surfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulsion d'un fluide, mais en raison de leurs masses.

Le quarré de la révolution de toute planète est comme le cube de sa distance au soleil; (& cela prouve en passant ce que Platon avait deviné, je ne sais comment, que le monde est l'ouvrage de l'éternel géomètre).

Les rayons de lumière ont leurs réflexions & leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius & dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas fur le règne animal, tous les quadrupèdes, & les bipèdes qui n'ont point d'aîles, perpétuent leur efpèce par la même copulation, toutes les femelles font vivipares.

Tous les oifeaux femelles pondent des œufs.

Dans toute efpèce, chaque genre peuple & fe nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes, le chêne & le noifetier ne fe font pas entendus pour naître & croître de la même façon, de même que Mars & Saturne n'ont pas été d'intelligence pour obferver les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, univerfelle & puiffante, qui agit toujours par des lois invariables.

Perfonne ne doute qu'une fphère armillaire, des payfages, des animaux deffinés, des anatomies en cire colorée, ne foient des ouvrages d'habiles artiftes. Se pourrait-il que les copiftes fuffent d'une intelligence, & que les originaux n'en fuffent pas? Cette feule idée me paraît la plus forte démonftration; & je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II.

Du principe d'action nécessaire & éternel.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste & si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine, ne peut être égalé par nous qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel, car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien, ne peut rien produire ; & dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III.

Quel est ce principe?

Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur, de l'Être suprême, par la synthèse, comme le docteur Clarke. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, Clarke était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis essayer de parvenir à sa source.

peut exiſter non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de Cudworth doit l'emporter ſur celui de Clarke.

Dieu eſt préſent par-tout, dit Clarke. Oui, ſans doute; mais par-tout où il y a quelque choſe, & non pas où il n'y a rien. Être préſent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis forcé d'admettre une éternité, mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement? Que m'importe que l'être néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout être, ſoit dans cet eſpace imaginaire ou n'y ſoit pas? en ſuis-je moins ſon ouvrage? en ſuis-je moins dépendant de lui? en eſt-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On diſpute encore ſi l'eſpace infini eſt un être réel ou non. Je ne veux point aſſeoir mon jugement ſur un fondement auſſi équivoque, ſur une querelle digne des ſcolaſtiques; je ne veux point établir le trône de Dieu dans les eſpaces imaginaires.

S'il eſt permis, encore une fois, de comparer les petites choſes qui nous paraiſſent grandes, à ce qui eſt ſi grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut perſuader à un caſtillan ſon voiſin que le roi d'Eſpagne eſt le maître de la mer qui eſt au nord de la Californie, & que quiconque en doute eſt criminel

de lèse-majesté. Le castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidelle au roi mon maître sur les bords du Mansanarès. Qu'il y ait ou non des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'Être éternel sont éternels.

Le principe de la nature étant nécessaire & éternel, & son essence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agissant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'Epicure, le Dieu qui n'est bon à Rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde son ouvrage, sous quelque forme qu'il paraisse, est donc éternel comme lui, de même que la lumière est aussi ancienne que le soleil, le mouvement aussi ancien que la matière, les alimens aussi anciens que les animaux ; sans quoi le soleil, la matière, les

eſſentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles & les ſenſibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables, mais brutes, deſtitués de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions & qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage ſupérieur à tout l'éclat des ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux lois éternelles invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner rien de ce qu'ils poſsèdent : il eſt évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme & le chien ſont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère ſans ſavoir ce qu'ils font, & cela par un méchaniſme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaiſſance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté, le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que des pures machines, ce ne ſerait qu'une raiſon de plus pour ceux qui penſent que l'homme n'eſt qu'une machine auſſi ; mais il n'y a plus perſonne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une meſure d'intelligence, qu'ils perfectionnent leurs connoiſſances, qu'un chien de chaſſe apprend ſon métier, qu'un vieux renard eſt plus habile qu'un jeune, &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, ſinon de la cauſe primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Être qui anime toute la nature ?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent : peut-il les tenir d'une autre cauſe ?

Il n'a rien que ce que le grand Être lui donne. Ce ſerait une étrange contradiction, une ſingulière abſurdité que tous les aſtres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéiſſent ſans relâche irréſiſtiblement aux lois du grand Être, & que l'homme ſeul pût ſe conduire par lui-même.

VIII.

Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis en tout aux loix éternelles du premier principe.

Voyons donc cet animal homme avec les yeux de la raiſon que le grand être nous a donnée.

Qu'eſt-ce que la première perception qu'il reçoit ? celle de la douleur ; enſuite le plaiſir de la nourriture. C'eſt-là toute notre vie, douleur & plaiſir. D'où nous viennent ces deux reſſorts qui nous font mouvoir juſqu'au dernier moment, ſinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos ?* Certes, ce n'eſt pas nous qui nous donnons de la douleur ; & comment pourrions-nous être la cauſe du petit nombre de nos plaiſirs ? Nous avons dit ailleurs qu'il nous eſt impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de plaiſir, c'eſt-à-dire un nouveau ſens. Diſons ici qu'il nous eſt également

impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin Calmet a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser : tous les tourmens se réduisent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes, ni en bien, ni en mal ; nous ne sommes que les instrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penser & je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur ? celui de la mamelle que nous avons sucée ; puis le visage de notre nourrice ; puis quelques autres faibles objets & quelques besoins ont fait des impressions. Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné, sans connaissance & sans pouvoir, un rebut de la nature ? Osera-t-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne ses idées, qu'on a une ame ? Qu'est-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice ? il dégoûterait son père, s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

IX.

Du principe d'action des êtres sensibles.

VIENT enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine,

femble fe préfenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'eft comme fi, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous penfions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous fommes! Quoi! il eft évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, & nous ferions les créateurs des fecondes! Pefons bien cette vanité de faire des idées, & nous verrons qu'elle eft infolente & abfurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs, qui ait la moindre analogie, le moindre rapport avec un fentiment, une idée, une penfée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eft ainfi de notre corps vivant. Le principe univerfel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du refte de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, & dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'eft que perfonne ne fait ni ne peut favoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quelle mot il proférera, quel mouvement fon corps fera.

La feconde, que, pendant le fommeil, il eft bien clair que tout fe fait dans nos fonges fans que nous y ayions la moindre part. Nous avouons que nous fommes alors des purs automates, fur lefquels un

pouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, auſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inſpire des deſirs, des paſſions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il eſt arrivé quelque fois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain ſonge ſon enfant nouveau né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement d'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien de muſiciens ont fait de la muſique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ſermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie étoit partagée exactement entre la veille & le ſommeil, au lieu que nous ne conſumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, & ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moitié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais, ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, & voyez ce qui reſte. Vous ſerez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à préſent de quelle inconſéquence il ſerait qu'une moitié dépendît de vous, & que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe univerſel d'action fait tout en vous.

Un janſéniſte m'arrête là, & me dit : Vous êtes

un

un plagiaire ; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de Dieu ſur les créatures*, autrement *de la prémotion phyſique*, par notre grand patriarche Bourſier, dont nous avons dit (1), « qu'il » avait trempé ſa plume dans l'encrier de la Divinité ». Non, mon ami ; je n'ai jamais pris chez les janſéniſtes ni chez les moliniſtes qu'une forte averſion pour les cabales, & un peu d'indifférence pour leurs opinions. Bourſier, en prenant Dieu pour ſon cornet, ſait préciſément de quelle nature était le ſommeil d'Adam, quand Dieu lui arracha une côte pour en former ſa femme ; de quelle eſpèce était ſa *concupiſcence*, ſa grâce habituelle, ſa grâce actuelle. Il ſait avec S. Auguſtin qu'on aurait fait des enfans ſans volupté dans le paradis terreſtre, comme on sème ſon champ, ſans goûter en cela le plaiſir de la chair. Il eſt convaincu qu'Adam n'a péché dans le paradis terreſtre que par diſtraction. Moi, je ne ſais rien de tout cela, & je me contente d'admirer ceux qui ont une ſi belle & ſi profonde ſcience.

X.

Du principe d'action appelé ame.

MAIS on a imaginé, après bien des ſiècles, que

(1) *Dictionnaire des grands-hommes*, à l'article *Bourſier*.
N. B. Que parmi ces *grands-hommes*, il n'y a guère que des janſéniſtes, comme parmi les *grands-hommes* de l'abbé Ladvocat, on ne trouve guère que des partiſans des jéſuites.

nous avions une ame qui agiſſait par elle-même; & on s'eſt tellement accoutumé à cette idée, qu'on l'a priſe pour une choſe réelle.

On a crié par-tout l'*ame*, l'*ame*! ſans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie; tantôt c'était un petit ſimulacre léger qui nous reſſemblait, & qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron; c'était une harmonie, une omémorie, une antéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'eſt point corps, un ſouffle qui n'eſt point air; & du mot *ſouffle*, qui veut dire *eſprit* en plus d'une langue, on a fait un je ne ſais quoi, qui n'eſt rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement & ſans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, & comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de deſir, de volonté? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, deſir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme, comprend, imagine, ſe ſouvient, deſire, veut, ſe meut. Ce ſont des termes abſtraits, inventés pour faciliter le diſcours. Je cours, je dors, je m'éveille; mais il n'y a point d'être phyſique qui ſoit courſe, ou ſommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne ſont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela, ſinon parce que le grand être a ainſi diſpoſé toutes les choſes, parce que le

principe d'action, la cause universelle, en un mot, Dieu nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde ; il y aurait tout autant de raison à supposer dans un limaçon un être secret appelé ame libre, que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des desirs, des goûts, des sensations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de sa nourriture, à celui de son amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y va aussi vîte qu'il peut aller ; il connaît le plaisir & la douleur. Cependant vous n'êtes pas effarouché, quand on vous dit que cet animal n'a point une ame spirituelle, que Dieu lui a fait ces dons pour un peu de temps, & que celui qui fait mouvoir les astres fait mouvoir les insectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos respects, c'est-à dire, vous êtes si orgueilleux, que vous osez placer dans son corps chétif quelque chose qui semble tenir de la nature de Dieu même, & qui cependant, par la perversité de ses pensées, vous paraît souvent à vous-même diabolique, quelque chose de sage & de fou, de bon & d'exécrable, de céleste & d'infernal, d'invisible, d'immortel, d'incompréhensible, & vous vous êtes accoutumé à cette idée comme vous avez pris l'habitude de dire mouvement, quoiqu'il n'y ait point d'être qui soit mouvement ; comme vous préférez tous les mots abstraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abstraits.

X I.

Examen du principe d'action appelé ame.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui ; & il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe, aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible ; lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute la nature ?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez ; vous êtes Dieu pour ce moment-là ; car vous avez tous les attributs de Dieu ; volonté, puissance, création. Or, figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous faisant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de Dieu. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé ame libre, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naissez, ou quand vous commencez à sentir. Tous ces partis sont également ridicules.

Un petit dieu subalterne, inutilement existant pendant une éternité passée, pour descendre dans un

corps qui meurt ſouvent en naiſſant ; c'eſt le comble de la contradiction & de l'impertinence.

Si ce petit dieu-ame eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres, occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaiſir avec une femme, & ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum & une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſamment logé ! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce dieu-ame, qui s'était enfermé entre des excrémens infects & de l'urine ? où s'en retourne-t-il ?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités, ridicules & révoltantes, ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot & de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'Être ſuprême, plus convenable à notre nature, & par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire ?

« Nous ſommes des machines produites de tout » temps les unes après les autres par l'éternel géo- » mètre ; machines faites ainſi que tous les autres » animaux, ayant les mêmes organes, les mêmes » beſoins, les mêmes plaiſirs, les mêmes douleurs ; » très-ſupérieurs à eux tous en beaucoup de choſes,

» inférieurs en quelques autres; ayant reçu du grand
» Être un principe d'action que nous ne pouvons
» connaître; recevant tout, ne nous donnant rien;
» & mille millions de fois plus soumis à lui que l'ar-
» gille ne l'est au potier qui la façonne ».

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer (1).

X I I.

Si le principe d'action dans les animaux est libre.

Il y a dans l'homme & dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; & ce premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, sans quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le desir qu'il forme que tel effet existe, est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de M. de Voltaire se réduit à ceci : Ce que je desire, ce que je veux a lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit nombre de cas; & même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un Être dont la volonté est toujours suivie de l'effet : c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout-puissant; & si je crois quelquefois être un agent borné, c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet Être suprême.

néceſſairement, irrévocablement à l'impulſion qui la dirige; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, & il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement, oui, ſans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? oui, ſi rien ne l'empêche; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, & il marche; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid, & le conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, & qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid? a-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire: « Je veux ni ne veux pas faire » mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent; mais » je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le » vouloir, & ſans y être déterminé par rien, & ſeu- » lement pour vous prouver que je ſuis libre »? Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler il dirait à ces docteurs: « Je ſuis » invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, » j'en ai le pouvoir & je niche; vous êtes invinci- » blement déterminés à raiſonner mal, vous rem- » pliſſez votre deſtinée comme moi la mienne ».

Nous allons voir ſi l'homme peut être libre dans un autre ſens.

XIII.

De la liberté de l'homme, & du destin.

Une boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement & volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité & de volonté; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous ne le sommes à tout ce que nous faisons; car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, & que l'autre ne le fût pas.

Tout évènement présent est né du passé, & est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien Leibnitz, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand être qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer: car alors il ne serait plus l'être nécessaire, l'être immuable, l'être des êtres; il serait faible, inconstant, capricieux; il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature; & c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, & le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des ames

tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles ſont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout eſt enchaîné, & que tout eſt néceſſaire.

L'homme eſt libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut, mais il n'eſt pas libre de vouloir; il eſt impoſſible qu'il veuille ſans cauſe. Si cette cauſe n'a pas ſon effet infaillible, elle n'eſt plus cauſe. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pouſſes, ne ſerait pas plus abſurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice eſt toujours vice, comme la maladie eſt toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car, s'ils ſont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils ſont prédeſtinés au châtiment.

Eclairciſſons toutes ces vérités.

X I V.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

Quel admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, & que cette liberté chimérique rende tout évènement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous & le grand être (car il peut y en avoir des milliars) vienne conſulter cet être éternel ſur la deſtinée de quelques-uns de ces globes énormes, placés à une ſi prodigieuſe diſtance de nous. Le ſouverain de la nature ſerait alors

réduit à lui répondre: « Je ne ſuis pas ſouverain, je » ne ſuis pas le grand être néceſſaire; chaque petit » embryon eſt le maître de faire des deſtinées. Tout » le monde eſt libre de vouloir ſans autre cauſe que » ſa volonté. L'avenir eſt incertain, tout dépend du » caprice; je ne puis rien prévoir: ce grand tout, que » vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie » où tout ſe fait ſans cauſe & ſans raiſon. Je me » donnerai bien de garde de vous dire, telle choſe » arrivera; car alors les gens malins, dont les globes » ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que » j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des » malices. On oſe toujours être jaloux de ſon maître, » lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte » juſqu'à la jalouſie: on eſt bien aiſe de le faire tomber » dans le piège. Je ne ſuis qu'un faible ignorant. » Adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant & de » plus habile que moi ».

Cet apologue eſt peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partiſans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en eſt encore, & ceux qui s'occupent ſur les bancs à concilier la preſcience avec cette liberté, & ceux qui parlent encore dans l'univerſité de Salamanque ou à Bedlam de la grâce médicinale & de la grâce concomitante.

X V.

Du mal, & , en premier lieu, de la destruction des bêtes.

Nous n'avons jamais pu avoir l'idée du bien & du mal que par rapport à nous. Les souffrances d'un animal nous semblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous serions fort à plaindre si on nous en faisait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre, si on nous disait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, & d'une pierre, si nous apprenions qu'elle souffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre & la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous ressemblent moins. Nous cessons même bientôt d'être touchés de l'affreuse destinée des bêtes destinées pour notre table. Les enfans, qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au second.

Enfin, il n'est que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé sans cesse dans nos boucheries & dans nos cuisines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, souvent pestilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; & nous avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer & à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y sont portés par un

attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros & à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, & qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse & de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire & dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renait pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux Porphyre, & aux compatissans pythagoriens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames: car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles & de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix & de cailles (1);

(1) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant; mais ce n'est, ni par un sentiment de compassion,

& ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand être est donc justifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

X V I.

Du mal dans l'animal appelé homme.

VOILA pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre qui connaisse Dieu par ses pensées, soit malheureux par ses pensées; si ce n'est pas un mal que cet adorateur de la Divinité soit presque toujours injuste & souffrant, qu'il voie la vertu, & qu'il commette le crime, qu'il soit si souvent trompeur & trompé, victime & bourreau de ses semblables, &c. &c; si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne sais pas où le mal se trouvera.

Les bêtes & les hommes souffrent presque sans

---

ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des évènemens, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Tels étaient les motifs des philosophes disciples de Pythagore. Nos pauvres trappistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche : ce qu'ils croient très-propre à divertir l'être des êtres.

relâche, & les hommes encore davantage, parce que non-seulement leur don de penser est très-souvent un tourment, mais parce que cette faculté de penser leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme est un être très-misérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de satisfaction, & une longue suite de jours de douleurs dans sa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, & on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien, sont des charlatans. Shaftesbury, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrins & de rage; & Pope, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques & mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle Anne de Boulen, & Marie Stuart plus belle encore, dans leur jeunesse, aurait dit, voilà qui est

bien : mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau ? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle Marie Stuart par le même ſupplice au milieu de ſa capitale ? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puiſqu'il vécut plus long-temps ? &c. &c. &c.

Jetez un coup d'œil ſur le genre-humain, ſeulement depuis les proſcriptions de Sylla juſqu'aux maſſacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu ſur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de phyſique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles ſanglantes, & tous ces membres épars; c'eſt le fruit d'une querelle entre deux miniſtres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant Newton, devant Locke, devant Halley; ou bien c'eſt la ſuite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voiſin où l'on vient d'entaſſer ceux qui ne ſont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, & des entrepreneurs ſont ce qu'on appelle une fortune, en tenant un regiſtre de ces malheureux qu'on diſſèque de leur vivant, à tant par jour, ſous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanſon très-obſcure & très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; & puis, dites tranquillement tout eſt bien.

Proférez ce mot, ſi vous l'oſez, entre Alexandre VI & Jules II; proférez-le ſur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, & au milieu de douze millions d'Américains qu'on aſſaſſine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 auguſte, ou 24 août 1772; jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniverſaire centenaire de la S. Barthelemi. Paſſez de ces théâtres innombrables de carnage, à ces innombrables réceptables de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne le genre-humain dans ſa ſource, & qui attache le plus abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſſaire. Voyez ce roi ſi mépriſé, Henri III, & ce chef de parti ſi médiocre, le duc de Mayenne, attaqués tous deux de la vérole en faiſant la guerre civile; & cet inſolent deſcendant d'un marchand de Florence, ce Gondi, ce Retz, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p.... Pour achever ce tableau ſi vrai & ſi funeſte, placez-vous entre ces inondations & ces volcans qui ont tant de fois bouleverſé tant de parties dans ce globe? placez-vous entre la lèpre & la peſte qui l'ont dévaſté. Vous enfin qui liſez ceci, reſſouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal exiſte, & n'ajoutez pas à tant de misères & d'horreurs la fureur abſurde de les nier.

XVII.

XVII.

Des Romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cauſe du mal phyſique & moral, les Indiens ſont les premiers dont nous connaiſſons les imaginations romaneſques. Elles ſont ſublimes, ſi le mot ſublime veut dire haut; car le mal, ſelon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidelles & les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliars de ſiècles. Mais le grand être leur fit grâce au bout de quelques mille ans: on les fit hommes, & ils apportèrent ſur la terre le mal qu'ils avaient fait naître dans l'empirée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la ſource de toutes les fables.

Elle fut imitée avec eſprit chez les nations ingénieuſes, & avec groſſièreté chez les barbares. Rien n'eſt plus ſpirituel & plus agréable, en effet, que le conte de Pandore & de ſa boîte. Si Héſiode a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens auſſi ſupérieur à Homère, qu'Homère l'eſt à Lycophron.

Cette boîte de Pandore, en contenant tous les maux qui en ſont ſortis, ſemble auſſi renfermer tous les charmes des alluſions les plus frappantes à la fois & les plus délicates. Rien n'eſt plus enchanteur que cette origine de nos ſouffrances. Mais il y a quelque choſe de bien plus eſtimable encore dans l'hiſtoire de

cette Pandore. Il y a un mérite extrême dont il me ſemble qu'on n'a point parlé, c'eſt qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités de quelques nations barbares.

VERS la Chaldée & vers la Syrie, les barbares eurent auſſi leurs fables ſur l'origine du mal. Chez une de ces nations voiſines de l'Euphrate, un ſerpent ayant rencontré un âne chargé, & preſſé par la ſoif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette de l'immortalité, répondit l'âne; Dieu en fait préſent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, & il eſt encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de ſoif, enſeignez-moi, de grâce, un ruiſſeau. Le ſerpent mena boire l'âne, & pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De-là vint que le ſerpent fut immortel, & que l'homme fut ſujet à la mort, & à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le ſerpent paſſait pour immortel chez tous les peuples, parce que ſa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était ſans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il eſt bon de la remettre ſous les yeux du lecteur, pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ſerpens & les ânes jouaient de ſi grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'eſſor; on contait que

l'homme & la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger une galette; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enseigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; & Dieu, pour les punir de leur gourmandise, les y laissa. Laissons-les-y aussi eux, & leur déjeûner, & leur âne, & leur serpent. Ces ramas d'inconcevables fadaises venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les détestables fables d'un peuple obscur doivent être bannies d'un sujet sérieux.

Revenons de ces inepties honteuses à ce grand mot d'Epicure, qui alarme depuis si long-temps la terre entière, & auquel on ne peut répondre qu'en gémissant. « Ou Dieu a voulu empêcher le mal, » & il ne l'a pas pu; ou il l'a pu, & ne l'a pas » voulu, &c. ».

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; & c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées; c'est-là qu'il vient des bacheliers & des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agissant, intelligent, nécessaire, éternel; & que c'est de ce principe que vient ce que nous appelons le bien & le mal. Examinons la chose avec les athées.

XIX.

Difcours d'un athée fur tout cela.

Un athée me dit : Il m'eft démontré, je l'avoue ; qu'un principe éternel & néceffaire exifte. Mais de ce qu'il eft néceffaire, je conclus que tout ce qui en dérive eft néceffaire auffi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puifque tout eft néceffaire, le mal eft inévitable comme le bien. La grande roue de la machine qui tourne fans ceffe, écrafe tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas befoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, & qui eft efclave de fa deftinée, comme moi de la mienne. S'il exiftait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je ferais forcé de l'appeler faible ou méchant. J'aime mieux nier fon exiftence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie miférable, fans recourir à un être fantaftique que jamais perfonne n'a vu ; & auquel il importerait très-peu, s'il exiftait, que nous le cruffions ou non. Ce que je penfe de lui ne peut pas plus l'affecter, fuppofé qu'il foit, que ce qu'il penfe de moi, & que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui & moi, nulle liaifon, nul intérêt. Ou cet être n'eft pas, ou il m'eft abfolument étranger. Faifons comme font neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mortels fur mille : ils fèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, fouffrent, & meurent, fans parler de métaphyfique, fans favoir s'il y en a une.

X X.

Discours d'un Manichéen.

Un manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit: Vous vous trompez. Non-seulement il existe un Dieu, mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent; mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier Zoroastre annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans; & deux autres Zoroastres sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, & la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science avec le nom de Satan, & de Knatbul. Il reconnut enfin Dieu & le diable: & le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour Dieu étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux; le monde est assez grand pour les contenir, & pour leur donner de l'exercice.

X X I.

Discours d'un Païen.

Un païen se leva alors, & dit: S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera

d'en adorer mille. Les Grecs & les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies & de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout; le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est Vénus qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à Mercure. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est Mars qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-seulement Apollon, Cérès, Pomone, Bacchus, & Flore, vous comblent de présens; mais dans l'occasion ce même Mars peut vous défaire de vos ennemis: cette même Vénus peut vous fournir des maîtresses: ce même Mercure peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'Oromase le bienfaisant & Arimane le malfaisant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière & les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poètes rassemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul dieu suffise à la fois à tous les détails de ce qui se passe dans Saturne, & à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse

& chez le pape Ganganelli ; & il n'y aurait point de conſeil dans le ciel ! Rien n'eſt plus ſage ſans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité ſe conduit toujours par les voies les plus ſages. Je compare un déiſte, vis-à-vis un païen, à un ſoldat pruſſien qui va dans le territoire de Veniſe : il y eſt charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du ſoir juſqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on ; c'eſt un conſeil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé Jéovah ou Hiao chez les Phéniciens ; le Jov des autres nations aſiatiques, le Jupiter des Romains, le Zeus des Grecs, eſt le ſouverain des dieux & des hommes.

Deûm ſator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, & dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil ſimile, nec ſecundum.

L'eſprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de Dieu ſont renfermées dans ce beau vers de l'ancien Orphée, cité dans toute l'antiquité, & répété dans tous les myſtères.

Eis es autogènes enos ikdona panta tetuktai.

Il naquit de lui-même, & tout eſt né de lui.

Mais il confie à tous les dieux ſubalternes le ſoin des aſtres, des élémens, des mers, & des entrailles de la terre. Sa femme, qui repréſente l'étendue de l'eſpace qu'il remplit, eſt Junon. Sa fille, qui eſt la ſageſſe éternelle, ſa parole, ſon verbe, eſt Minerve. Son autre fille Vénus eſt l'amante de la génération, Philometai. Elle eſt la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres ſenſibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le ſeul attrait de la volupté tout ce que la néceſſité dévoue à la mort. Tous les Dieux ont fait des préſens aux mortels. Cérès leur a donné les blés, Bacchus la vigne, Pomone les fruits, Apollon & Mercure leur ont appris les arts.

Le grand Zeus, le grand Demiourgos avait formé les planètes & la terre. Il avait fait naître ſur notre globe les hommes & les animaux. Le premier homme, au rapport de Béroſe, fut Alore, père de Sarès, aïeul d'Alaſpare, lequel engendra Amenon, dont naquit Métalare, qui fut père de Daon, père d'Evérodac, père d'Amphis, père d'Oſiarte, père de ce célèbre Sixutros, ou Xixuter, ou Xixutrus roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (1) ſi connue, que

(1) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de Sixuter, Sixutrus ou Xixutre, eſt probablement celui qui forma la Méditerranée; d'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Égée. Béroſe raconte que Saturne apparut à Sixuter; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, & qu'il devait bâtir au plus vîte, pour ſe ſauver lui & les ſiens, un vaiſſeau large de

les Grecs ont appelée déluge d'Ogygès : inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide & une partie de la Grèce, environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie suivant Sanchoniathon, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, sont encore fort différentes.

Tous les évènemens de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure ; mais l'existence & les bienfaits de Jupiter sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de Dionysios, fils de Dieu. Bacchus, Hercule, Persée, Romulus, reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs & les Romains, quoique un peu débauchés, comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie ; quoique un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne ; quoique un peu sodomites, comme le roi de France Henri III & son Nogaret, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient,

---

mille deux cents pieds, & long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de-là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

ils offraient de l'encens, ils faiſaient des proceſſions; ils jeûnaient, *ſtolatæ ibant nudis pedibus, paſſis capillis, manibus puris, & Jovem aquam exorabant; & ſtatim urceatim pluebat.*

Mais tout ſe corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de Dieu, c'eſt-à-dire, de juſte & de bienfaiſant, fut donné dans la ſuite aux hommes les plus injuſtes & les plus cruels, parce qu'ils étaient puiſſans. L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre tant que les pères de famille furent les ſeuls prêtres, & offrirent à Jupiter & aux dieux immortels les prémices des fruits & des fleurs; mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le ſang, & voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, & laiſſant aux dieux la fumée. On ſait comment nos ennemis réuſſirent à nous écraſer, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos ſacrifices ſanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité, en ſe faiſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugué les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis, ils triomphent; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

Discours d'un Juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de Dieu un ſtathouder, & qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature, ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entre elles & nous, c'eſt que notre ſource fut cachée très-long-temps au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles, ſortis du milieu de nous, lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron; & que peu-à-peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père Alore, comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait Origine, ſelon Sanchoniathon. Les Grecs eurent leur Prométhée; les Atlantides eurent leur Ouran, nommé en grec Ouranos. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre Adam, de qui perſonne n'entendit jamais parler, excepté notre ſeule nation, & encore très-tard. Ce ne fut point l'Ephaïſtos des Grecs, appelé Vulcanus par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut

Tubalkaïn. Tout l'occident fut étonné d'apprendre ſous Conſtantin que ce n'était plus à Bacchus que les nations devaient l'uſage du vin, mais à un Noé, de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdote que par notre bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière; mais la lumière fut créée avant le ſoleil & ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que Dieu lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, & ſans que ſes deſcendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate & le Nil, ont eu tous quatre leurs ſources dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu où était ce jardin; mais il eſt prouvé qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre-humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

Dieu, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome; & c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que ſoixante-dix hommes, au bout de deux cent quinze ans, en produiſent ſix cent trente mille portant les armes ; ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards & les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte, qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. Dieu égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers nés égyptiens ; & Dieu, après ce maſſacre, au lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, & pour faire moutir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves, malgré les miracles épouvantables que Dieu fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi & même le ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées & rognent les eſpèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. Dieu deſcend toujours chez notre ſeul peuple, & ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter Addo, ou Iddo, ou Jeddo, & lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophète croit que Dieu lui a ordonné de manger pour mieux marcher, il mange, & auſſitôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des Rois, chap. XIII).

Dieu commande à Iſaïe de marcher tout nu, & expreſſément de montrer ſes feſſes ; *diſcoopertis natibus*. (Iſaïe, chap. XX).

Dieu ordonne à Jérémie de se mettre un joug sur le cou & un bât sur le dos. (Chapitre XXVII, selon l'hébreu).

Il ordonne à Ezéchiel de se faire lier, & de manger un livre de parchemin, de se coucher deux cent quatre-vingt-dix jours sur le côté droit, & quarante jours sur le côté gauche, puis de manger de la m.... sur son pain (1).

Il commande à Osée de prendre une fille de joie & de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, & de lui faire aussi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une série non interrompue de massacres; & vous verrez que tout est divin chez nous, puisque rien n'y est, suivant les lois, appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureusement nous ne fûmes bien connus des autres nations, que lorsque nous fûmes presque anéantis. Ce furent nos ennemis, les chrétiens, qui

---

(1) C'est ainsi que le convulsionnaire Carré Montgeron, conseiller du parlement de Paris, dans son recueil de miracles, présenté au Roi, certifie qu'une fille, remplie de la grâce efficace, ne but, pendant vingt & un jours, que de l'urine, & ne mangea que de la m.....: ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut supposer que c'était son amant qui la nourrissait. On voit par-là que les mêmes farces se sont jouées chez les Juifs & chez les Velches. Mais, ajoutez-y toutes les autres nations, elles se ressemblent, au déjeûner près du prophète Ezéchiel & de la petite convulsionnaire.

nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils construisirent leur édifice des matériaux de notre bible; bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui, mais patience, nous aurons notre tour; & l'on sait quel sera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus personne sur la terre.

XXIII.

Discours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, & s'adressant à moi, me dit:

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées, parce que tu me parais indulgent, & que tu es pour la prédestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre Mahomet. Un baron de Tott, homme de beaucoup d'esprit & de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire, il n'y a pas long-temps, un livre d'un de vos plus grands savans nommé Grotius, intitulé : *De la vérité de la religion chrétienne*. Ce Grotius accuse notre grand Mahomet d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, & qu'il avoit mis la moitié de la lune dans sa

manche. Si les plus ſavans de vos chriſticoles ont dit de telles âneries, que dois-je penſer des autres ?

Non, Mahomet ne fit point de ces miracles opérés dans un village, & dont on ne parle que cent ans après l'évènement prétendu; il ne fit point de ces miracles que M. de Tott m'a lus dans la légende dorée écrite à Gênes; il ne fit point de ces miracles à la S. Médard, dont on s'eſt tant moqué dans l'Europe, & dont un ambaſſadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de Mahomet ont été des victoires; & Dieu, en lui ſoumettant la moitié de notre hémiſphère, a montré qu'il était ſon favori. Il n'a point été ignoré pendant deux ſiècles entiers. Dès qu'on l'a perſécuté, il a été triomphant.

Sa religion eſt ſage, ſévère, chaſte & humaine; ſage, puiſqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à Dieu des aſſociés, & qu'elle n'a point de myſtères; ſévère, puiſqu'elle défend les jeux de haſard, le vin & les liqueurs fortes, & qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaſte, puiſqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouſes qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puiſqu'elle nous ordonnne l'aumône bien plus rigoureuſement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la ſeule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes ſectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, & qui vivent ſi heureux ſous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous,

tandis

tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV.

Discours d'un théiste.

Un théiste alors demanda la permission de parler, & s'exprima ainsi :

Chacun a son avis bon ou mauvais. Je serais fâché de contrister un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monsieur l'athée ; mais il me semble qu'étant forcé de reconnaître un dessein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu & exécuté ce dessein. C'est assez, ce me semble, que quand monsieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'est pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir aussi que le soleil est fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas disputer sur des choses si vraisemblables.

Monsieur doit se rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme, il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Il peut reconnaître un Dieu en toute sûreté, il n'en payera pas un denier d'impôt de plus, & n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que Maxence eût remporté la victoire sur Constantin, ou que Julien eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans

Je viens à vous, M. Acosta, M. Abrabanel, M. Benjamin, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les nègres de Guinée, sont des êtres beaucoup plus raisonnables & plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite, & en barbarie; vous en portez la peine, tel est votre destin. L'empire romain est tombé; les Parsis vos anciens maîtres sont dispersés; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, & sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Égyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance?

Pour vous, monsieur le turc, je vous conseille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de Mahomet fils d'Abdala, sont des miracles; mais Catherine II fait des miracles aussi; prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venu. Continuez sur-tout à être tolérant; c'est le vrai moyen de plaire à l'être des êtres, qui est également le père des Turcs & des Russes, des Chinois & des Japonais, des nègres & des jaunes, & de la nature entière.

XXV.

Discours d'un Citoyen.

QUAND le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : Je suis citoyen, & par conséquent l'ami de tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux ; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer, & de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, & autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, & sur-tout ceux du jésuite Garasse, du jésuite Guignard, du jésuite Malagrida, du jésuite Patouillet, du jésuite Nonotte, & du jésuite Paulian le plus impertinent de tous ; comme aussi la gazette ecclésiastique, & tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée, lira attentivement quelques pages des offices de Cicéron, ou de Montagne, & quelques fables de la Fontaine.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien & un musulman rencontreront

un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine ! & l'athée répondra : Dès que je ferai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne, à l'honneur des deux principes. La grecque & la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une seule personne en Dieu ; mais cet embrassement en vaudra trois, quand il sera fait de bonne foi.

Nous savons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, sur-tout si celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous désespérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniste & un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniste, c'est qu'il rende le salut au luthérien avec quelque affection, & qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers, à marier leurs fils aux filles des théïstes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant Dieu & devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'église chrétienne, sera très-utile au genre-humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront

jamais un théologien pour arbitre ; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, & leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de grec à turc, ou de turc à juif, ou de romain à romain, que ce qui sert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit ; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner & qu'ils nous mordront, &c. &c. &c.

DE L'AME,

Par SORANUS, *médecin de Trajan.*

I.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, & pour être dérigé par elle. C'est à la medecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place & le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main & sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; & c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome & à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'Hippocrate; mais il n'y en a pas un seul qui ait jamais pu approcher

vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment & la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ſerions des dieux, & nous ne ſommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enſeigner le chemin enſuite à d'autres aveugles.

Notre ſcience n'eſt donc autre choſe que la ſcience des probabilités; & c'eſt ce qui fait que de pluſieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoſtic le plus avéré par l'évènement, eſt toujours réputé avec juſtice le plus ſavant de ſon art.

La plus grande des probabilités, & la plus reſſemblante à une certitude, eſt qu'il exiſte un Être ſuprême & puiſſant, inviſible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme & tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Être formateur & inconnu exiſte, puiſque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal, n'a pu ſe faire ſoi-même.

Il faut que cette puiſſance formatrice ſoit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles ſe contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'eſt comme s'il n'en exiſtait qu'une ſeule; ſi elles étaient oppoſées, rien ne ſerait uniforme dans la nature: or tout eſt uniforme. C'eſt la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres: par-tout les leviers agiſſent ſuivant la règle qui veut que les poids à ſoulever ſoient en raiſon inverſe de la diſtance du pouvoir mouvant; & ſuivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force,

on le perd en temps; & ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil & de toute étoile fixe avec la même célérité; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand Être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand Être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, & n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes? L'homme a deviné l'attraction (1) dans le siècle de Trajan: est-il impossible de deviner l'ame? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien, si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

I I.

L'ame est-elle une faculté?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Être nous a données, à nous & aux autres animaux, sont des qualités occultes.

---

(1) On a dit, en effet, qu'on trouve dans Plutarque quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer en les tordant, & en les expliquant très-mal, que les lois de Kepler & de Newton étaient alors connues; mais ce sont des chimères de demi-savans qui ne sont pas des demi-jaloux & des demi-impertinens. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie & de la poudre à canon dans Pline & dans Athenée.

Comment tout animal fait-il obéir ſes membres à ſes volontés ?

Comment les idées des choſes ſe forment-elles dans l'animal par le moyen de ſes ſens ?

En quoi conſiſte la mémoire ?

D'où viennent ces ſympathies & ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe nourrit elle-même ? & quelle indifférence, quel oubli ſuccèdent tout d'un coup à un amour ſi tendre, auſſitôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle ? tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon ; nous n'expliquons rien, nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand être nous gouverne, & que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous & hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance & de notre curioſité ? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes & de tous les temps. Cette expérience eſt, que nous marchons par nos pieds & que nous ſentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, & que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être ; lequel s'y tient caché, & fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en appercevoir ? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire pour inventer ce ſyſtême ſublime, par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes ?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins & de leurs maux, pour être de grands métaphyſiciens.

I I I.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une ame, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange ; car elle imagina la métempſycoſe ; & cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe, qui eſt grec, & qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de temps immémorial.

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont s'y abondans, les beſoins qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares,

que tout y invite au repos, & ce repos à la méditation. Il en eſt encore ainſi chez tous les brames, deſcendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe, que l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

Ce repos & cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'aſtronomie. Ils ſont les premiers qui calculèrent pour la poſtérité les poſitions des planètes viſibles. On leur doit les premiers éphémérides, & ils les compoſent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'eſt-là ce que ne ſavent ni nos marchands qui ſont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de Cibèle qui les ont accompagnés. Ces prêtres ſe nourriſſaient de la chair & du ſang des animaux; & ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conſéquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus inſtruits de la ſcience des brames & des anciens brachmanes, que les mouſſes de leurs vaiſſeaux; ils ſe bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainſi que les premiers ſages, ſoit les Zoroaſtres, ſoit les Pythagores, voyagèrent dans l'Inde. Pythagore en rapporta le dogme de l'exiſtence de l'ame & la fable de ſes métempſycoſes. D'autres philoſophes y puiſèrent des dogmes plus cachés; &

quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savans, qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, & qui ont appris cette langue nommée le *hanscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes & les plus intéressans, de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shasta.

« L'Eternel, absorbé dans la contemplation de » son essence, résolut de communiquer quelques » rayons de sa félicité à des êtres capables de sentir » & de jouir. Ils n'existaient pas encore; Dieu voulut, » & ils furent ».

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien & aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, & qu'on y ait fait si peu d'attention.

Dieu créa donc des substances douées du sentiment; & c'est ce que nous appelons aujourd'hui des ames. Il les créa par sa volonté, sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces ames favorites de Dieu, sont les Debta, dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Peris ou leurs Feris. Ces Gin,

ces Feris, ces ames, ces substances célestes, se révoltent ensuite contre leur créateur. Dieu, pour les punir, les précipite dans l'Ondéra, espèce d'enfer, pour des millions de siècles. C'est l'origine de la guerre des géans contre le grand Dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs. C'est l'origine de ce livre apocryphe, qui se répandit du temps de l'empereur Tibère en Syrie, en Palestine, sous le nom d'Hénoc; seul livre où il soit parlé de la chûte des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la suite des siècles Dieu pardonne à ces Debta; il les change en vaches & en hommes dans notre globe.

C'est de-là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguisée en Asie & en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée, adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leurs corps une substance impalpable, inconnue, distincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits & toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des Debta, est invisiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, & nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chûte de l'homme & la chûte des demi-dieux fût une allégorie indienne?

IV.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaissions dans notre Europe, est Homère; il paraît que de son temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle faisait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, & même celui d'ame sensitive, Psyché. C'est pourquoi l'ame de Tyrésias, qui apparaît à Ulysse sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'Ulysse vient d'immoler (1). L'ame d'Agamemnon boit du même sang. La mère d'Ulysse, après lui avoir dit comment Pénélope se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassemens. Ulysse lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, & sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié & subtil, qui n'a point de consistance, & qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres, étaient si réellement corporelles, qu'Ulysse étant arrivé dans le royaume de Pluton, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, Tantale, Titye, Sisyphe.

(1) Odyssée, XXIV.

Lorsque

Lorsque Ulysse a tué tous ses amans de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs ames, qui ressemblent à des chauves-souris.

Telle était la philosophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, & que tous les poëtes sont les échos de leur siècle.

Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseigneurs, crurent que l'ame humaine était non-seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement, & qu'ils appelaient *pneuma*, le souffle, mais qu'elle formait aussi les appétits, les desirs, les passions du corps, & cela s'appela *psyché*; qu'enfin elle disputait & poussait des argumens, & ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainsi l'ame toujours corporelle eut trois parties; le souffle, qui fait la vie, était l'ame végétative, psyché était l'ame sensitive, & nous, était l'ame actuelle.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à Dieu & de lui dire: Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps, toi seul nous donnes la faculté d'appercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées: toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'ame, les épicuriens vinrent, & dirent: L'ame n'est

qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous, & meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques ; celles des épicuriens, qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère & périssable, & celle des stoïciens qui la regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort, dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'Épicure prévalut chez les Romains, au point que Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius, prononça devant le peuple romain ces éloquentes & terribles paroles :

Quid tantùm illi mali mors abstulit, nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre? Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris?

« Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous » ne soyions assez imbécilles pour adopter des fables » ineptes, & pour croire qu'il est condamné au sup- » plice des impies ? Mais si ce sont-là de pures chi- » mères, comme tout le monde en est convaincu, de » quoi la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment » de la douleur » ?

César parla de même en plein sénat, dans le procès de Catilina ; enfin, sur le théâtre de Rome, le chœur chanta dans la tragédie de la Troade :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit :

Spem ponant avidi, solliciti metum.
Quæris quo jaceant post obitum loco ?
Quo non nata jacent.
Sois sans crainte & sans espérance,
Que ton sort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité & la mort de l'ame : mais tout le monde convient qu'elle est matérielle ; & si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité que tous les animaux, hommes & brutes, ayant une ame, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette ame en trois parties, la végétative, la sensitive & l'intelligente ; enfin c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ ; il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment & dans quel temps l'ame entre dans notre corps, si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée, si elle loge dans le ventre

ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, & à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieuse & magnifique en imposa au genre-humain. Une idée plus grande & plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême, intelligente, & puissante; un grand être fabricateur de tous les globes, conduisant leurs marches suivant des règles éternelles de mathématique, & étant en un mot leur ame universelle.

Si le grand être est leur ame, pourquoi ne serait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés, il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'occident en orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment & la pensée?

V.

Action de Dieu sur l'homme.

Des gens qui ont fait des systêmes sur la communication de Dieu avec l'homme, ont dit que Dieu agit immédiatement, physiquement, sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque Dieu accorde certains dons particuliers: & ils ont appelé cette action

prémotion physique. Dioclès & Erophile, ces deux grands enthousiastes, soutiennent cette opinion & ont des partisans.

Or, nous reconnaissons un Dieu tout aussi-bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même; parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'être nécessaire existe de toute éternité; parce que l'être nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que Dieu se fasse entendre à quelques favoris; mais nous faisons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux & en tous temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux & dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, desir, amour, instinct, pensée? non; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts; comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens nécessaires à notre conservation, comme ceux de teter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force & la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent

toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous sentons & nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter, dont ces messieurs nous parlent sans cesse ?

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionnette de la Providence ? je pense, mais puis-je me donner une pensée ? hélas ! si je pensais par moi-même je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le sait.

J'acquiers une connaissance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause, car il faut que la cause contienne l'effet. Or, ma première connaissance acquise n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi, puisqu'elle a été la première ; elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, & qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde, car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves ; & certainement ce n'est ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.

Tous nos sentimens ne sont-ils pas involontaires? l'ouïe, le goût, la vue, ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi; on ne fait rien, on n'est rien, sans une puissance suprême qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement physiquement sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand être agit sur tous les vivans comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? Dieu ne sera-t-il Dieu que pour votre petite secte? il l'est pour moi qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien plus loin que vous; il lui semblait qu'il n'y eût que Dieu qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui; & nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie: *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une ame? à quoi bon ce petit être inconnu & incompréhensible? donnez-vous une ame au soleil qui vivifie tant de globes? & si cet astre si grand, si étonnant, & si nécessaire, n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une? Dieu qui nous a faits ne nous suffit-il pas? qu'est donc devenu ce grand axiome: « Ne faisons point par plusieurs ce que nous pouvons » faire par un seul »?

Cette ame que vous avez imaginée être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand être, & non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, & non une substance. L'homme par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable, & mortel, l'autre invisible, impalpable, & immortel ? & n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible & l'intangible, la simple & la composée, l'invulnérable & la souffrante, l'éternelle & la passagère?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *Mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette Mémoire la mère des Muses. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en autant de déesses filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, & l'appeler le dieu de la sanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire & de manger, pour l'acte de mariage, pour l'acte de vider les excrémens. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule & honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine, autre que l'homme même.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles, & par condescendance on accorde au grand être, au fabricateur éternel, à Dieu, la permission de joindre son concours à l'ame. Ainsi on suppose que pour vouloir & pour agir il faut notre ame & Dieu.

Mais concourir signifie aider, participer : Dieu alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang & sa prééminence ; ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très-accrédités dans le monde, les athées & les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raison dans l'homme & l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très-inutile d'admettre un dieu dans ce système ; que Dieu est encore plus incompréhensible qu'une ame ; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des Stratons & des Lucrèces. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous existez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que Dieu est la première cause de tout, mais il n'est pas la seule. Un grand prêtre de Minerve dit expressément : « Le « second agent opère dans la vertu du premier ; ce « premier pousse le second ; ce second en pousse un

» troisième; tous sont agissans en vertu de Dieu; & » il est la cause de toutes les actions agissantes ».

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'est & il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instrumens. Je tiens un ressort ; je m'en sers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le ressort & la machine, je suis la seule cause, cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, & dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera; il dira que nous faisons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché ; mais Dieu est fait auteur du péché dans tous les systêmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est le faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si Dieu permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre & faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien & le mal. Le

systême de la prédestination absolue, le systême du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, & non pas pour Dieu. Néron assassine son précepteur & sa mère; un autre assassine ses parens & ses voisins; un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en sortant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'être universel, ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, & des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand être; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très-petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systêmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent Dieu à leur image. C'est pourquoi le premier Anaxagore, aussi ancien qu'Orphée, s'exprime ainsi dans ses vers: « Si les oiseaux » se figuraient un dieu, il aurait des ailes; celui des » chevaux courrait avec quatre jambes ».

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfans. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature ; & il se résigne.

FIN DU VOLUME DE PHILOSOPHIE GÉNÉRALE, &c.

TABLE

Des Pièces & Chapitres contenus dans ce volume.

Fin de la Table.

